

Journal
de bord
de
Saint
BRENDAN
A LA RECHERCHE DU PARADIS



présenté et commenté par
ROBERT-YVES CRESTON

JOURNAL DE BORD
DE SAINT BRENDAN
à la recherche du Paradis

R.Y. Creston, ethnologue (chargé de mission à l'Institut d'Anthropologie générale de l'Université de Rennes, et au C.N.R.S.), marin, membre de la mission polaire du Commandant Charcot à bord du « Pourquoi Pas ? » au Groënland, donne ici l'édition définitive et intégrale de la célèbre

« Peregrinatio Sancti Brendani ».

Cet admirable texte poétique et mystique qui servit de base aux navigateurs cherchant les « Isles Fortunées » fut considéré par ses commentateurs récents comme une fable.

R.Y. Creston, dans cette édition, après avoir suivi lui-même les étapes de ce voyage, peut lui redonner son vrai sens marin, sans lui nier ses significations mystiques et spirituelles.

Avec Brendan, l'évêque marin, le lecteur quitte l'Irlande du v^e siècle à bord d'un « curragh », découvre Thulé, l'île des moutons (les Feroë), navigue jusqu'à Jean Mayen près du Cercle Polaire et jusqu'aux Antilles.

Une iconographie inédite et prestigieuse souligne l'actualité permanente de ce chef-d'œuvre mystique qui est aussi un vrai « journal de bord ».

EDITIONS DE PARIS



20, avenue Rapp

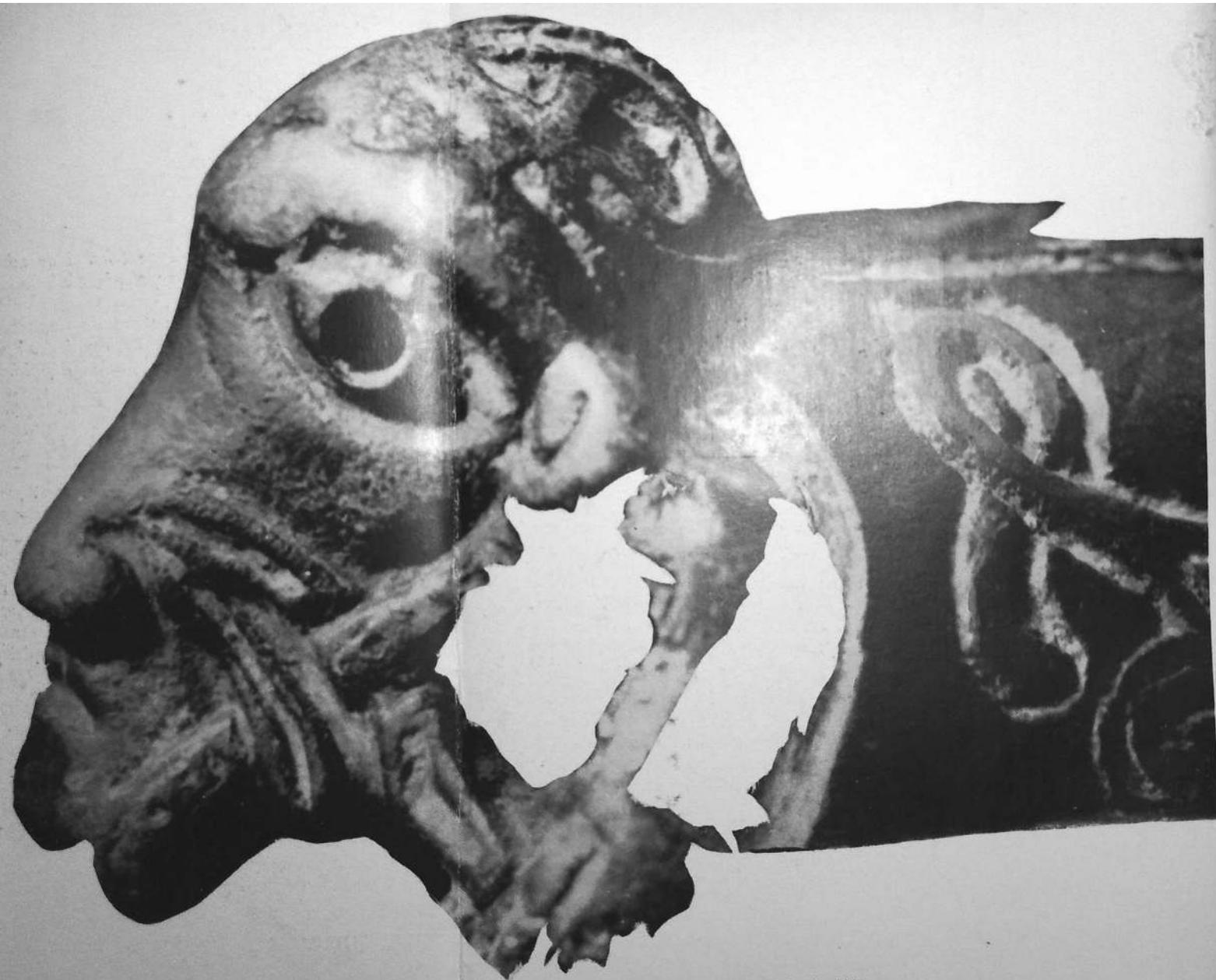
Paris-7^e



102 illustrations

Hors et in-texte

Prix : 870 F.



Détail de la crosse de l'évêque de Clonmacnois (Irlande 953)

JOURNAL DE BORD

DE

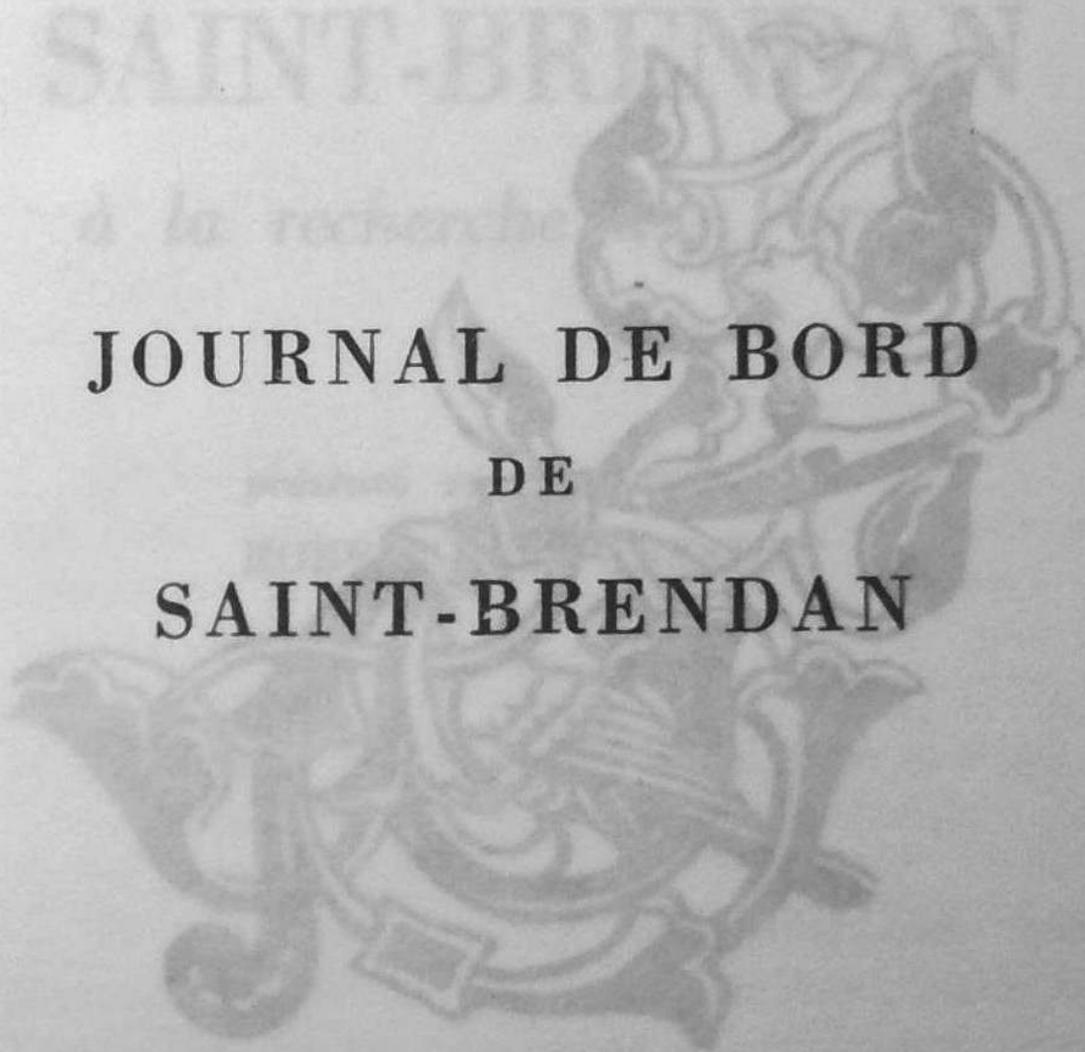
SAINT-BRENDAN

à la recherche

JOURNAL DE BORD

DE

SAINT-BRENDAN



EDITIONS DE PARIS

22, avenue René - Hainault



JOURNAL DE BORD
DE
SAINT-BRENDAN
à la recherche du Paradis

présenté et commenté par
ROBERT-YVES CRESTON

EDITIONS DE PARIS
20, AVENUE RAPP - PARIS-VI^e

JOURNAL DE BORD
DE
SAINT-BRENDAN
à la recherche du monde

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
© 1957 Paris by les Editions de Paris

A Menig, à Padraig, notre mousse, équi-
page de notre « Navigation Merveilleuse ».

R.Y. C.

PREFACE

Lorsqu'il y a une trentaine d'années je trou-
vai dans mon courrier une imposante enveloppe
contenant un texte dactylographié intitulé « La
Légende de Saint Brendan », qu'un de mes amis
m'envoyait pensant qu'il « intéresserait le Breton
et le marin » que je suis, j'avoue humblement que
c'était bien la première fois que j'entendais parler
de ce saint personnage !

Je pensais aussitôt, me souvenant qu'une
paroisse de Penthievre portait ce nom, qu'il devait
s'agir d'un de ces nombreux saints locaux, conduc-
teurs des premiers colons bretons du IV^e siècle,
fondateurs de paroisse en Armorique ou thauma-
turges que le peuple breton a canonisés de son
propre chef mais que Rome n'a pas toujours dai-
gné inscrire sur la longue liste des saints « offi-
ciels ».

En lisant les premiers feuillets, j'appris que Saint Brendan était Irlandais, ce qui ne me surprit qu'à demi étant donné que beaucoup de nos saints nationaux sont venus de l'autre côté de la Mor Breiz¹, à bord, dit la tradition, d'auges de pierre que l'on montre aujourd'hui aux touristes en mal de pittoresque.

Key, Maklou, Gweltaz, Sezny, Fragan, Iltud, Kolumban... la liste est interminable et il n'y a certainement pas assez de jours dans le calendrier pour y inscrire leurs noms et leurs fêtes carillonnées² !

Et je pensais : « Encore un saint comme les autres... » Mais, au fur et à mesure que je lisais, je découvrais mon erreur première. Non, ce Saint Brendan n'était pas un « saint comme les autres », comme ceux que l'on rencontre à chaque pas en Bretagne, au détour du chemin creux, avec leurs oratoires, leurs humbles chapelles, leurs fontaines aux eaux bénéfiques, leurs « images » de pierre ou de bois, naïvement taillées par quelque sculpteur paysan et parfois si gaiement enluminées.

D'abord, ce n'était pas un saint de chez nous en ce sens qu'il n'avait fondé aucune paroisse et qu'il ne guérissait d'aucune maladie, ce qui, évidemment, sans être un vice rédhibitoire, place l'intéressé dans une position délicate vis-à-vis de la ferveur populaire. Il n'avait pas de chapelle

1. Mor breiz : Mer de Bretagne ; la Manche.
2. Key : Saint-Quay (C.-du-N.) ; Maklou : Saint-Malo (I.-et-V.) ; Sezny : Guissony (Finistère) ; Fragan : Ploufragan (C.-du-N.) ; Iltud : Aberiltud (Finistère) ; Kolumban : Saint-Columban (Morbihan).



Saint Brendan en Penthièvre
(bois polychrome)

perdue dans quelque lande ; il n'avait pas de fontaine guérisseuse, il n'était que le patron de quelques paroisses. Il n'avait rien de tout ce qui permet à un saint, en Bretagne, d'obtenir ses lettres de naturalisation.

Il n'avait rien de tout cela, bien sûr, mais il avait autre chose de terriblement original et c'est cela qui, du premier coup, fut pour moi un véritable « coup de foudre » et me fit m'intéresser particulièrement à lui et évidemment à l'aimer, oserais-je dire, comme un camarade, comme un frère ? Eh oui, comme un camarade, comme un

frère. Songez donc ! ce saint-là était un marin et qui plus est, pas un marin d'occasion comme les autres qui s'étaient contentés de prendre la mer une fois pour toutes dans leur vie, pour accoster aux côtes armoricaines à bord de leurs auges de pierre et ne plus jamais, par la suite remettre les pieds sur une embarcation : des « passagers » ceux-là ! Mais Brendan, c'était un vrai marin et je sentais en lisant le manuscrit qu'il avait dû l'être marin, de la tête aux pieds. Pas un passager, pas un plaisancier lui ! mais un torcheur de toile³ qui ne craignait pas les « coups de tabac ».

Enfin, je me faisais une idée, sans doute peu conformiste, de ce saint marin dont la personnalité se précisait à mes yeux jusqu'à le faire ressembler à ces missionnaires, à ces aumôniers des terre-neuvas, comme mon vieil ami le Père Yvon, à ces prêtres marins comme le légendaire abbé Le Cam, curé de l'île d'Houat. Aussi quoi d'étonnant que je luse et relusse, fisse lire et relire à d'autres (à des marins surtout) ces quelques dizaines de pages, que je les emportasse avec moi, dans mon sac, où elles voisinaient avec « La Mer », de Kellermann, dans toutes les campagnes que je fis dans les mers septentrionales.

A force de traîner sur les tables de carré ou dans des cabanes des postes, le « cahier d'histoires » de Saint Brendan finit par acquérir une magni-

3. Torcheur de toile : surnom donné aux marins des grands voiliers long-courriers qui « faisaient » le Cap Horn et, en général, à tous les anciens de la voile.

fique patine dans laquelle scintillaient — c'était presque du « Merveilleux » ! — un certain nombre d'écailles de poissons les plus divers et par s'étoiler de marques de pouces plus habitués à crocher dans les morues qu'à respecter la virginité du papier. En même temps que « La Mer », il s'enrichit aussi de notes et de remarques savoureuses que les divers lecteurs se sentaient parfaitement autorisés à inscrire d'une main malhabile, encore gourde d'avoir tenu le tranchoir.

Cher vieux cahier, cher volume de « La Mer », chers livres de chevet marin, qu'a fait de vous la guerre ?

Tous les termes maritimes étaient consciencieusement critiqués et je me souviens entre autres remarques, de celle qu'un « pelletas »⁴ avait inscrite en regard du mot « nacelle » : « Nacelle ? un doris, oui ! »⁵ Il n'était pas si loin de la vérité, tout au moins en ce qui concerne la légèreté et la mania-bilité du curragh⁶.

Comme mes compagnons, moi aussi, je me suis laissé aller au rêve en lisant les aventures de Brendan et les descriptions des pays merveilleux qu'il aurait visités. N'avions-nous pas besoin de rêver un peu, de nous évader de la terrible vie des Bancs, d'oublier le froid, la brume, les tempêtes enragées qui nous réduisaient à l'inaction et, de ce fait, à l'ennui, au cafard ? Aussi, qu'il était

4. Pelletas : surnom donné aux morutiers dont l'une des occupations était de saler les morues pêchées et ouvertes. (De pelle : pour jeter le sel sur le poisson.)

5. Petite embarcation légère qui servait à bord des morutiers pour aller mouiller les lignes à morues.

6. Curragh : embarcation irlandaise. (Voir chapitre « Navire ».)

donc bon de lire ces descriptions d'îles bienheureuses où la mer est d'émeraude et d'azur profond, où le ciel est éclatant de lumière, où un souffle doux est chargé des parfums délicats de fruits merveilleux et de forêts aux fleurs précieuses, apparaissant sous un éternel soleil.

Bien sûr, au début de la lecture du récit des voyages de Brendan, ébauchions-nous quelque sourire dubitatif ! Mais, peu à peu, nous entrons dans le jeu et nous finissons par y ajouter foi. Combien d'entre nous n'avaient pas, sous les hautes bannières blanches de quelque long courrier ou sur quelque vapeur crachotant ses fumées ou bien encore sur quelque « baïlle de la Royale », abordé au cours de navigations antérieures aux îles Vertes du Courant, aux terres heureuses des mers chaudes que la lecture du récit faisait remonter du fond de leurs souvenirs ?

En écrivant ces lignes, je vois d'ici quelques sourires sceptiques effleurer certaines lèvres de gens « comme il faut », pour qui le marin est cet être insupportable, fantaisiste, violent, brutal, grossier, révolté, incroyant, que sais-je encore ? Tout ceci est faux et vrai à la fois. Le marin, j'entends celui de la vraie marine, celui qui, hier encore, grimpait dans les enfléchures et crochait à pleine poignée dans la toile rigide, celui qui, à la barre, savait domestiquer le grand corps sauvage de bois ou

d'acier du navire et jouer au plus fort et au plus malin avec les vents, les courants, les cailloux, ce marin là est bien autre chose que cela. Le marin, c'est aussi ce tendre qui adore les enfants, qui aime tant tout ce qui peut l'émouvoir : musique, chants, poésies. Rien de plus naïf, de plus crédule, de plus disposé à accepter le surnaturel que l'homme de mer !

Bien sûr, ses pratiques religieuses ne sont peut-être pas très orthodoxes et il n'y a pour s'en convaincre que de voir avec quelle foi pleine de rudesse il honore ou prie les saints qu'il a élus pour ses protecteurs, que de constater avec quelle fidélité, il a su conserver les superstitions, les tabous, les légendes qui peuplent sa vie et que, au long des siècles, les marins se sont scrupuleusement transmis en les embellissant, bien entendu, au fur et à mesure de leur transmission. Aussi, les traditions du monde marin ont été jusqu'à nos jours, jusqu'à la révolution machiniste, beaucoup mieux conservées que celles des paysans par exemple.

C'est pourquoi nous ne devons pas nous étonner de trouver, jusqu'à ces dernières années, des marins pour se passionner à la lecture d'aventures aussi extraordinaires que celles des voyages de Saint Brendan.

Mais combien, aux siècles passés, aux temps où vivait Brendan et à celui où les scribes monacaux

ont rédigé, recopié, transformé, embelli la « Navigation », l'âme populaire devait-elle être mieux disposée à croire aux merveilles du vieux récit ! Et n'oublions pas que nous sommes en pays celte, en Irlande, dans une région où les traditions gardent toujours vive la croyance au Merveilleux, à l'extraordinaire, aux féeries, aux esprits, où les superstitions sont encore fidèlement pratiquées et les tabous, dont l'origine remonte au fond des âges, toujours respectés.

Cette Irlande des premiers âges, cette Irlande païenne est demeurée fidèle à elle-même dans sa conception de la vie, dans son organisation sociale, jusqu'à une époque très rapprochée de la nôtre. L'Église n'a rien changé quant au fond du caractère irlandais et que peu transformé la structure de la Société gaélique, comme nous le verrons plus loin.

Peuplée dès la Préhistoire, de tribus dont l'origine n'a pas encore été nettement définie et qui, peut-être, étaient celtiques, l'Irlande a retenu de leur passage des monuments mégalithiques qui parsèment les terres européennes depuis le Danemark jusqu'à la Bretagne.

Ces populations sont des tribus de pêcheurs et de chasseurs qui peu à peu se sont mués en pasteurs. L'agriculture ne semble pas avoir joué un très grand rôle dans leur existence et, si de nos jours, l'Irlande

produit des pommes de terre en grandes quantités, il ne faut pas oublier qu'il s'agit là d'une culture d'importation assez récente.

Mais la tradition pastorale, celle de l'élevage, continue à occuper la place d'honneur dans les activités irlandaises.

Les traditions gaéliques dénombrent un certain nombre de peuples et indiquent les régions dont ils seraient venus : l'Orient, la Grèce, l'Espagne. Il pourrait être permis d'en douter si certains éléments troublants ne semblaient pas donner quelques apparences de raison aux antiques traditions.

Il est incontestable que des ressemblances étonnantes existent entre la conception esthétique des Celtes et celle de certains peuples d'Orient, qu'un rapprochement pourrait être fait entre l'art celtique des volutes et des entrelacs et celui de la Crète. Sur le plan anthropologique, une certaine ressemblance physique existe entre nombre de types humains de l'Irlande et ceux du Nord de l'Espagne. Les recherches en ces domaines sont encore trop peu avancées pour qu'il nous soit permis d'émettre une opinion bien assise : mais, peut-être les vieilles traditions irlandaises nous disent-elles la vérité ?

La base de cette société irlandaise pré-chrétienne, ce n'est pas l'individu, mais la famille la FINE, assez proche de la « grande famille » telle

qu'elle s'est maintenue jusqu'à nos jours en Serbie.

« La Fine » est à la fois la grande famille comportant plusieurs maisonnées et la petite famille ou maisonnée. Elle contient l'idée de solidarité juridique et constitue l'essence de ces groupes de parenté.

Elle comporte quatre groupes de parents, la famille de la main ou Gelfine, la famille certaine ou Derbfine, la famille lointaine ou Iarfine, la famille de la fin ou Indfine. La première comprend le père, son fils, son petit-fils, son arrière-petit-fils, la seconde l'aïeul en ligne directe et collatéralement l'oncle, le cousin germain et le cousin issu de germain, à la troisième appartiennent le grand-oncle et ses fils et petit-fils. Enfin, l'Indfine est constituée par le trisaïeul en ligne directe et collatéralement l'arrière-grand-oncle et ses fils et petit-fils.

Seuls, ceux de la Gelfine et de la Derbfine constituent la famille proprement dite.

Tous sont solidaires en droits et en devoirs et responsables des crimes ou fautes de l'un d'eux.

Le bien de famille est dénommé Baile. Chaque tribu en compte 30. A chaque Baile appartiennent 300 vaches et 100 hectares, il est lui-même divisé en quatre parties et chacune de celles-ci en quatre autres parties ou foyers.

Chaque Fine habite en commun une maison de pierres sèches de forme ronde, avec le toit de



Croix de Muiredach à Monasterboice

même matière, contruit en encorbellement. Il n'y a pas longtemps que ce mode de construction a disparu et il n'est pas rare d'en trouver des spécimens relativement récents tant en Irlande qu'en Bretagne.

Peu à peu, le besoin de se protéger, de se défendre contre les adversaires, poussa chaque Fine à fortifier le groupe de maisons groupées autour du chef. Alors, des Duns, des Raths, demeures fortifiées avec des enceintes, s'élèvent un peu partout sur la terre d'Irlande. Nombre de ceux-ci sont encore visibles de nos jours, tel le Dun, Aeghusa à Aranmor, aux Iles Aran.

Les Fines d'une même contrée entretiennent entre elles des liens permanents dont le principal est l'échange de femmes, chacune d'elles se mariant à un homme d'une autre Fine que la sienne.

Ainsi se constitue une solidarité entre les Fines qui les conduit à se constituer, par leur réunion, en Thuath, ou tribu que l'on a assez inexactement identifiée au clan. Celui-ci par sa constitution propre, à lien totémique, est assez différent de la Thuath irlandaise.

Ce ne sera que plus tard que naîtront les royaumes groupant un certain nombre de tribus, ils seront au nombre de quatre, comme les quatre parties qui composent la grande famille. Au nord, le royaume d'Ulster ; à l'Ouest, le royaume de Connacht ; à l'Est, celui de Leinster ; au Sud, le

royaume de Munster dans lequel Brendan est né.

Ces royaumes ne comportent aucune organisation politique ou administrative semblable à celle des royaumes que nous connaissons. Pas de magistrats mais des arbitres, des sages, l'élément politico-sacerdotal des druides qui n'interviennent dans le règlement des différends que si on les en sollicite. Chacun, en principe, a le droit de se faire justice lui-même. Mais le druide, s'il est sollicité d'arbitrer un différend, de juger ou plutôt de taxer un crime, ordonne au coupable de payer une « composition » qui arrêtera les effusions de sang et dont le montant sera en rapport avec le rang occupé par la victime. Cette sorte d'amende ne répare pas seulement le dommage causé, mais aussi l'honneur outragé. Ce n'est pas l'individu qui a commis le crime qui paie cette « composition » mais la famille toute entière, à laquelle il appartient.

C'est donc moins le pouvoir royal qui forme le liant de la société gaëlique que le rôle de la classe politico-sacerdotale des druides. Dans tout le domaine celtique, que ce soit en Gaule, en Galles, Ecosse ou Irlande, ce sont eux qui ont été le véritable ciment qui tenait les éléments épars de cette société. Il n'y eut jamais d'Empire celtique selon le sens que nous donnons à ce mot, mais un ensemble de sociétés, de groupes humains ayant une communauté de langue, de civilisation, de croyances,

à la base desquelles on trouve toujours le druide.

Cette forme de société durera en Irlande plus longtemps que chez les autres peuples celtiques : jusqu'au moment où l'évolution de la conception de la royauté aboutit à une nouvelle organisation sociale ou administrative.

Il y eut même toute une hiérarchie de rois depuis celui de la Tribu jusqu'au roi suprême d'Irlande élu (et non pas héréditaire) par l'ensemble des nobles, des hommes libres.

Son pouvoir est identique, quant au fond, à celui du chef de grande famille. Il administre son royaume selon les mêmes principes et tient lieu de père à celui qui n'en a pas. Il incarne les pouvoirs mystiques qui le mettent en relations avec les forces de la nature. C'est lui qui doit par ses vertus, procurer de bonnes récoltes à son peuple et il doit répondre sur sa tête des succès et du bien-être de celui-ci.

Il jouit de tous les pouvoirs, que ceux-ci soient religieux, judiciaires ou guerriers. Par contre il doit être vertueux, équitable, juste, fidèle aux traditions.

Il s'entoure d'une cour dont les personnages centraux sont les druides et les bardes, les premiers, comme nous l'avons vu, prêtres et magistrats, les seconds, poètes, chroniqueurs et savants qu'il est tenu d'entretenir et de protéger.

Au milieu de ce peuple aux instincts guerriers et pacifiques à la fois, de ce peuple d'anciens chasseurs devenus pasteurs, chez qui le bétail constitue en même temps que la principale richesse, la véritable monnaie d'échange, l'influence des druides et des bardes ne cesse de s'étendre.

Leurs poésies, leurs chants accompagnés sur les harpes primitives ne sont pas réservés à la classe supérieure des nobles, des hommes élus et des rois. Ils étendent leurs succès, ils trouvent un écho chaleureux au fond de l'âme du peuple irlandais et celui-ci se trouve ainsi prêt à recevoir avec sympathie le message du christianisme.

A l'époque où Brendan entreprend ses navigations il y a peu de temps que l'Irlande s'est faite chrétienne. Saint Brendan est âgé de onze ans lorsque Saint Padraig meurt en 495 et sa mort est le point final de l'évangélisation de l'Irlande à laquelle, depuis 432, il a consacré sa vie.

Il y a cinquante ans à peine que l'Irlande, avec l'ardeur d'un néophyte, brûle les étapes et de partout surgissent sur son sol ermitages, abbayes, monastères, églises. Par centaines des hommes quittent tout pour se faire moines. Mais ces moines, comme leurs abbés, ne sont pas uniquement des contemplatifs. Ils ont en eux trop de traditions héroïques, un besoin de remuer, une curiosité, une soif de découverte incorrigibles. Ils apportent au

christianisme une vigueur toute païenne qui fait d'eux des missionnaires extraordinaires.

« Si le christianisme, écrit Camille Bourniquel, provoque de notoires changements et presque aussitôt chez ces néophytes, une intense émulation missionnaire, la société gaélique reste en place et les Druides ou Droï — ou mieux encore les Fili comme on les appellera dès lors — sont presque les seuls à faire les frais de l'opération. Savants, mires, magiciens, mémoire et conscience de ce peuple, dont ils ont été jusque-là le seul ferment unitaire, on peut supposer de leur part une certaine résistance. Ils ont constitué jusqu'alors une classe cléricale jouissant de privilèges et d'immunités particulières ; ils représentaient également cette tradition orale qui a assuré la circulation des légendes et des lois non écrites. Cette « défense des valeurs », le druide la partageait avec le poète dont le chef du Thuath jugeait l'entretien nécessaire à son prestige. Toujours est-il que nous savons peu de choses de cette lutte ; les vents de l'hérésie n'ont guère soufflé sur l'Irlande.

Ni les druides, ni les poètes n'ont, semble-t-il, envisagé de se retirer dans quelque Venusberg celtique. Au contraire, ils ont fini par trouver place dans le Scriptorium des abbayes et par se plier à cette discipline nouvelle : l'écriture. Mieux encore, les premiers docteurs de la Foi ont montré un vif

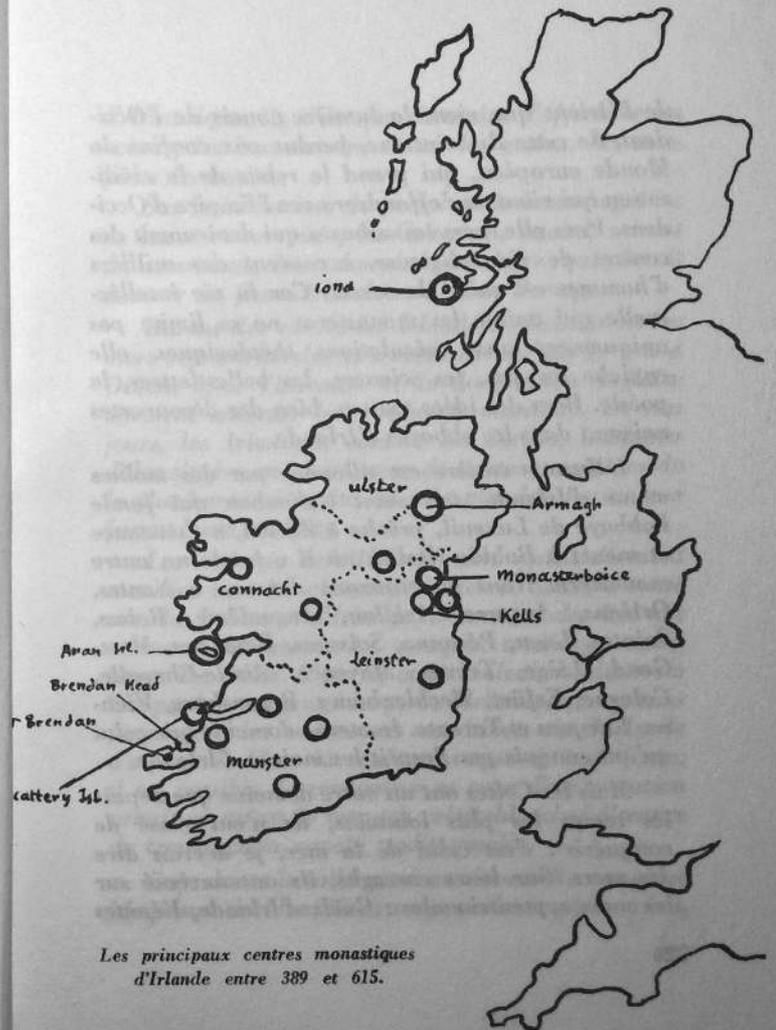
intérêt pour la poésie et les plus grands n'ont pas dédaigné de se livrer à ce passe-temps qui partageait également les faveurs des souverains, tels la reine Gormlai et le roi de Cashel Gornac. C'est le grand saint Columkille qui, au VI^e siècle, oblige tout chef de tribu à entretenir honorablement un poète royal, un ollave, barde, généalogiste et chroniqueur de sa maison. Mais la fusion s'opère de façon encore plus efficace. Des deux traditions — tradition orale celtique et tradition écrite romaine — naissent dès le VII^e siècle les premières transcriptions des sagas. Rédaction tardive elle aussi et poursuivie jusqu'au XII^e siècle. Elle est le fait aussi bien de ces bardes restés laïcs que de ces moines déjà férus d'antiquité gaélique. L'intérêt que ces derniers montrent pour ce passé l'empêchera de devenir lettre morte. Loin d'œuvrer dans le sens d'une rupture, la primitive Eglise d'Irlande s'efforce, dirait-on, de recoudre les morceaux de cette polyphonie, de nouer des composantes lointaines d'un motif continu, comme si elle cédait, elle aussi à l'envoûtement de ces récits. Par une prémonition singulière, elle n'a pas cru devoir sacrifier ces souvenirs païens aux seules influences romaines. Les sagas ont joué, pour l'Irlande, le même rôle que les romans de chevalerie pour l'Europe médiévale : celui d'un champ illimité — produit de l'imaginaire — où vivent en pleine brousse

historique et légendaire les archétypes de l'héroïsme et de la fatalité... »

Mais l'Eglise primitive d'Irlande, où les traditions païennes se mêlent intimement à la foi nouvelle, offre un aspect original fort éloigné de celui des autres Eglises. La soumission à Rome apparaît comme toute théorique et une longue lutte s'engage pour que la chrétienté irlandaise rentre dans le rang, se soumette effectivement à la règle générale. Cette résistance, la seule qu'offre l'Irlande à l'introduction du christianisme, n'est pas dirigée contre le christianisme lui-même, mais contre la conception unitariste de Rome. Chrétiens, les Irlandais n'ont aucune peine à le devenir ; leur civilisation les y préparait. Mais ils veulent être des chrétiens selon leur caractère propre et ne veulent pas être noyés dans le troupeau grossissant des croyants. Déjà, apparaît ce sentiment du *Sin-Fein*, du « Nous-mêmes » qui est l'un des traits essentiels du caractère irlandais.

Cette résistance opiniâtre se maintiendra durant des siècles et il faudra attendre 1132 pour que Saint Malachie parvienne à la mâter et à faire rentrer la chrétienté dans l'ordre établi par Rome.

Dans cette atmosphère où les influences païennes se mêlent à la Foi nouvelle, l'Irlande, restée longtemps à l'écart du monde continental, part à la reconquête spirituelle de celui-ci. Ce n'est plus



Les principaux centres monastiques d'Irlande entre 389 et 615.

de l'Orient que vient la lumière ; mais de l'Occident, de cette île lointaine, perdue aux confins du Monde européen, qui prend le relais de la civilisation qui vient de s'effondrer avec l'Empire d'Occident. Vers elle, vers ses abbayes qui deviennent des centres de vie religieuse, accourent des milliers d'hommes en quête de savoir. Car la vie intellectuelle qui anime les monastères ne se limite pas uniquement aux spéculations théologiques, elle englobe les arts, les sciences, les belles-lettres, la poésie. Bien des idées neuves, bien des découvertes naissent dans les abbayes d'Irlande.

L'Europe entière est sillonnée par des moines venus d'Irlande, tels saint Coloman qui fonde l'abbaye de Luxeuil, prêche à Zurich, à Constance et meurt à Bobbio (Italie) où il a fondé un autre monastère. Nous en trouvons d'autres à Nantes, Orléans, Auxerre, Avallon, Angoulême, Reims, Saintes, Laon, Péronne, Soissons, Besançon, Metz, Gand, Liège, Trèves, Mayence, Aix-la-Chapelle, Cologne, Erfurt, Mecklenbourg, Regensburg, Vienne, Lucques et Tarente. Immense domaine que celui qu'ont conquis par l'esprit les moines d'Irlande.

Mais les Celtes ont un autre domaine que depuis les temps les plus lointains, ils n'ont cessé de conquérir : c'est celui de la mer, je devrais dire des mers. Sur leurs currachs, ils ont navigué sur les mers septentrionales : Gaëls d'Irlande, Vénètes

d'Armorique, ils n'ont jamais craint d'affronter les océans, les brumes, les vents, les grains, les tempêtes écrasantes.

Sur leurs navires de peaux et de branchages ou de lattes entrecroisés, les Celtes ont atteint, venant du continent, leur domaine insulaire qui devait devenir un jour l'Irlande et l'Île de Bretagne.

Durant des siècles les Irlandais sillonnèrent les mers septentrionales et s'aventurèrent sur le grand Océan. Mais l'invasion et la domination anglaise devaient anéantir leur vocation maritime. De nos jours, les Irlandais, comme les Sardes, habitants d'îles situées en plein cœur de routes maritimes de la plus haute antiquité, ne sont plus les marins que furent leurs ancêtres.

Les activités de l'Irlande sont essentiellement tournées vers les choses de la terre. Seuls, d'entre tous les habitants d'Irlande, les marins des îles ont conservé fidèlement les antiques traditions maritimes des Gaëls. C'est là, et là seulement, dans ces îles perdues au grand large de l'Irlande, que se sont perpétuées les techniques maritimes de l'Irlande d'autrefois. C'est là seulement que de nos jours, il est possible de rencontrer ce type d'embarcation primitive qu'est le currach, véritable chef-d'œuvre de construction navale traditionnelle.

Sans doute la toile goudronnée a-t-elle remplacé les peaux de bœuf dont nous parle le vieux récit.

C'est la seule concession qui ait été faite au « modernisme ». Mais les techniques de navigation, de pêche, le genre de vie, sont restés traditionnellement à peu de chose près, semblables à ce qu'ils étaient dans le temps passé.

Aussi, lorsque Brendan prend la mer, ne fait-il que suivre une tradition millénaire. Son zèle de néophyte l'appelle au-delà des horizons vers des terres entrevues par quelques-uns de ces marins celtes d'Irlande avides de découverte, vers ces îles inconnues dont il sera l'inventeur.

Sans doute, ne fut-il pas le premier à mettre le pied sur certaines de ces terres ? Sans doute lui a-t-on attribué plus de découvertes qu'il n'en fit ; mais rien n'est moins certain. En matière d'exploration, ce n'est pas le premier qui a entrevu une terre et n'y a pas abordé qui est le véritable découvreur mais celui qui, venu après lui, en a tracé le portrait, en a décrit les aspects ou en a dressé la carte.

Or, dans les descriptions des terres qu'il a visitées, description nimbée de merveilleux et de surnaturel, quiconque a navigué dans leurs parages les reconnaît telles qu'elles sont, lorsqu'on les a dépouillées du manteau d'or de la Légende.

Il est bien évident qu'il eût été précieux de posséder le premier manuscrit existant des navigations de Saint Brendan car il devait se rapprocher

plus sensiblement de la réalité que ceux qui l'ont suivi.

Encore faudrait-il que ce premier manuscrit que l'on considère comme perdu, comme on considère également comme perdu celui des navigations de Saint Malo, ait réellement existé.

J'incline à croire que les textes existants, tels qu'ils se présentent, ne sont pas des copies, « revues et corrigées » d'un texte initial, mais l'aboutissement d'une longue tradition orale enrichie au cours des siècles d'éléments nouveaux qui, sans détruire le thème initial, l'ont cependant notablement déformé.

Il faudrait donc en déduire que les différents textes que nous connaissons doivent être des tentatives d'approche ou de reconstitution du récit primitif oralement transmis.

Le texte que je présente des navigations de Brendan et qui est le recollement des divers éléments épars dans les éditions et dans les manuscrits inédits, est la dernière de ces tentatives d'approche et de reconstitution.

Il n'y a pas, il n'existe pas de versions orthodoxe de « canons brendaniques » mais seulement des approximations.

Je l'ai réalisé en me rapprochant le plus près possible de ce qui peut apparaître comme la réalité de l'époque et de l'état d'esprit, du genre de vie et de tout ce qui entoure Brendan et ses compagnons

en n'oubliant pas que j'étais ethnographe et marin.

Ainsi ai-je pu mieux comprendre ce que renferme le récit de ces navigations qui, sous le vernis de la légende et le voile d'or du Merveilleux apparaissent comme un véritable journal de bord, celui d'un homme de mer accompli.

C'est pourquoi Brendan, pour nous marins, sera toujours le magnifique navigateur d'un monde merveilleux, plus beau que nature, car quel est l'amoureux qui ne voit en sa bien-aimée la plus belle des belles ? C'est sous cette lumière qu'il faut lire les navigations de Brendan pour bien comprendre dans quelle atmosphère le récit a été rédigé en un temps que l'on a pu appeler l'âge d'or de l'Irlande, de cette Irlande dont le rôle a été déterminant dans l'évolution de la civilisation européenne.

Cher vieux Saint Brendan, dur bourlingueur de l'Idéal, tailleur sans crainte des mers sans limites, je vous vois revivre dans ces hommes de mer simples et forts d'âmes et de corps, leur main ferme sur le timon, dans leurs yeux délavés par les embruns et les vents de tempête, ces yeux qui voient plus loin que d'autres et ce que les autres ne voient pas parce qu'ils ne savent pas voir.

Et délaissant un moment vos navigations sans fin dans les régions merveilleuses où vous êtes parvenu, continuez d'accorder comme autrefois,

aux filles de Saint-Malo en Bretagne, lorsqu'elles allaient sur l'île de Cézembre, vous offrir des aiguilles, du temps où les guerres n'avaient point mise à bas votre humble chapelle, de trouver dans l'année le compagnon de leur rêve, pour la dure et joyeuse navigation de la vie.

R. Y. C.





*Les sept églises Inishmore
(Aranmore) Îles Aran
(Irlande)*



*Ecrin en bronze et argent
du Livre de prière
de Saint Molaire
exécuté par Gillabaitin
1001 A.D.*



INVOCATION

QUE SOIT LOUÉ LE SEIGNEUR DIEU QUI A PERMIS A SON PAUVRE SERVITEUR SEACHAN, FILS DE SEAN, QUI, HUMBLEMENT, A CONSACRÉ CHAQUE INSTANT DE SA VIE A LE SERVIR, D'ÊTRE PARVENU A LA QUATRE-VINGT-DIXIÈME ANNÉE DE SON AGE, LE CŒUR JEUNE-VIVANT TOUJOURS FIDÈLE A LA LOI QU'IL LUI A TRACÉE.

QUE SOIT LOUÉ LE SEIGNEUR DIEU! QU'IL ACCORDE A SON SERVITEUR FORCE ET COURAGE, PERSÉVÉRANCE ET CLARTÉ, MÉMOIRE ET SAVOIR POUR RETRACER FIDÈLEMENT LE RÉCIT DES MERVEILLES QU'IL LUI A PERMIS DE CONTEMPLER PAR SON AME ET PAR SES YEUX, AUJOURD'HUI ÉTEINTS, SOUS LA CONDUITE DE SON PÈRE BIEN-AIMÉ, BRENDAN LE SAINT, BRENDAN LE JUSTE, BRENDAN LE SAGE, BRENDAN LE MODÈLE ET L'EXEMPLE, BRENDAN FILS DE FINLOGH DU CLAN DE KEYR, DE KERRY LUACHRA DANS LA PROVINCE D'ALTRAICHE-CUILE AU ROYAUME DE MUNSTER, BRENDAN LE PÈRE SANS ÉGAL, ABBÉ ET CONFESSEUR.

QUE LE SEIGNEUR DIEU ASSISTE SON SERVITEUR ET LUI PERMETTE DE DICTER CLAIREMENT AU SCRIBE LES AVENTURES DES NAVIGATIONS QU'A BORD DES NAVIRES DE BRENDAN IL POURSUIVIT SUR LES MERS IMMENSES, SUR LES MERS CRISES, LES MERS BRUMEUSES, LES OCÉANS DE CRISTAL ET D'ÉMERAUDE, LES FLEUVES SANS RIVES, COURANT, BLEUS-AGILES, DES ÉTENDUES MARINES A LA QUÊTE DES TERRES PROMISES AUX SAINTS ET AUX BIENHEUREUX.

*Le Fort Noir. Inishmore (Aranmore),
Iles Aran, Islande.*

Seaghan, fils de Sean, le personnage que j'ai choisi pour servir d'introducteur au récit de la vie et des navigations de Brendan, est le type « moyen » de l'Irlandais de cette époque. Il est natif de cette partie ouest de l'Irlande où jusqu'à nos jours se sont fidèlement maintenues les traditions originales des populations irlandaises et où la langue gaëlique continue d'être communément parlée.

Au travers des guerres, des invasions, des révoltes, des famines, l'Ouest de l'Irlande, et plus particulièrement les îles Aran, ont jalousement maintenu la structure de l'antique civilisation gaëlique.

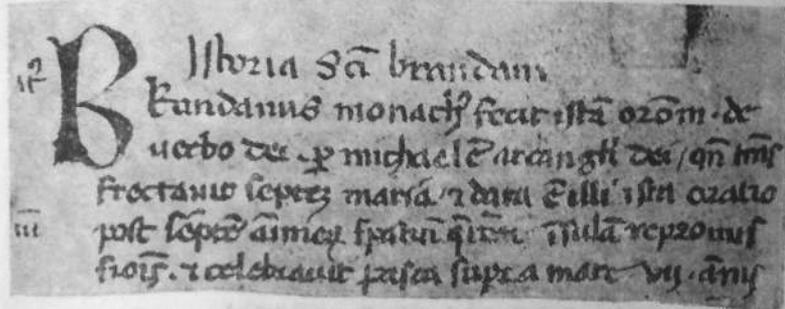
Seaghan, issu d'Aranmor, l'île principale de l'archipel d'Aran, est donc le narrateur idéal des aventures de Brendan. Par sa bouche sont résumés les divers récits traditionnels qui encadrent et expliquent le texte de Saint Brendan¹.

Pour se rendre un compte assez exact, le plus proche de la vérité, de ce qu'était la forme de vie des populations anciennes, les ethnographes ont à leur disposition la possibilité d'étudier le genre de vie des populations dites attardées vivant à notre époque. C'est ainsi que les sociétés eskimos du Groënland oriental, demeurées au stade de civilisation de la pierre taillée, ont fourni de précieuses indications aux préhistoriens lorsqu'on les découvrit vers la fin du siècle dernier.

J'ai agi de même en ce qui concerne l'aspect de la civilisation irlandaise à l'époque de Brendan, en me référant au genre de vie et à la psychologie collective des îles Aran, véritable conservatoire des traditions millénaires de l'Irlande. Par-delà l'Irlande d'aujourd'hui nous retrouvons, aux îles Aran, l'Irlande d'autrefois. Comme le dit fort justement Maurice Bourgeois dans sa préface des « Îles Aran » de Synge, « la plupart de ces paysans (des Aran), que nous traiterions « d'ignorants », ont la culture infuse de l'âge d'or. Les types qu'il décrit (Synge) dans son livre sont ceux de l'Irlande irlandaise, de l'Irlande celtique, de l'Irlande païenne. Aller à Aran, c'est voyager non seulement dans l'espace, mais dans le temps. Le plus jeune des habitants d'Aran porte en lui les traditions accumulées depuis l'époque immémoriale des sagas ».

Aller ou se référer aux Aran, ajouterai-je, c'est faire un pèlerinage aux sources.

¹ Ces récits traditionnels sont composés en italique sur une petite justification alors que le texte de Saint Brendan est composé en romain et sur des lignes pleines.



Manuscrit de l'Histoire de Saint Brendan

APPEL DE DIEU

J'étais jeune alors, lorsque, dans la dix-neuvième année de ma vie, l'appel de Dieu, la voix douce et insistante, la voix qui vient de nulle part et de partout, emplit mon âme et me mena, pressante et claire, vers la demeure de Brendan le Saint, à Clonfert², en l'île d'Hibernie³. Et depuis lors, tout au long de soixante et onze années que fit le Seigneur Dieu, ma vie a été celle de Brendan et de ses fils, au nombre de trois milliers tant sur la terre d'Hibernie que sur mainte terre du Monde immense.

Je suis né au cœur de la mer : sur une terre lointaine de l'Occident des brumes et des vents, sur une île dressée sur la mer, dure, grise et douce : là-bas, au large de l'Hibernie : Aranmor⁴ en le village de

Kilronan proche du sanctuaire des Ceathair Aluinn, à la fontaine bénite qui rendait jadis la vue aux aveugles et libérait les possédés du Démon.

La terre où je suis né, mon île, semble, lorsque les brumes et les tempêtes l'environnent, un monstre marin dormant, à la surface de la mer.

Les Îles Fortunées de l'autre côté de l'horizon, au Couchant, sont douces à celui qui y aborde; des arbres chargés de fruits, des prairies couvertes de fleurs, aux suaves parfums, l'enchantent et le retiennent; séjour de délices sans pareilles!

Mon île et ses sœurs voisines Inishmaan⁵, et les autres, sont dures et pauvres. Aucun arbre ne dresse ses rameaux au-dessus du roc. Ceux que Dieu a donnés à mon île sont tordus comme des serpents sous les vents impétueux qui accourent de l'Occident. Pas de belles prairies parsemées de fleurs, mais une lande que la faux des tempêtes rase et couche sans cesse. Pas de mer bleue ou violette, mais des flots gris, ou d'émeraude voilée. Pas de ciel à l'azur profond mais des cieux pâles et teintés de brumes légères ou noyés de brumes et de nuages noirs comme le visage des damnés. Mais sans richesse et sans splendeur, sans couleurs ardentes et sans chaleur douce, mon île est ma terre natale et, dans la nuit de mes yeux morts, son visage doux et plein de rêve illumine mon cœur.

Comme toute la terre d'Hibernie brumeuse et rêveuse, délicate et rude est mon île d'Aranmor.

C'est là que, pour la première fois, j'ai entendu l'appel de Dieu. Comme tant d'autres de la terre d'Hibernie, sans doute étais-je destiné depuis les temps à aller vers le service de Dieu.

Car Dieu a voulu qu'au milieu de ses brumes et de ses vents, l'homme d'Hibernie fût prédestiné, par ses rêves pensifs et par sa soif de découverte, à être le premier parmi ses serviteurs.

Et c'est pourquoi, à travers le Monde immense, sur chaque Motte de la Terre, chaque vague de la mer, il y eut et il y a toujours des Serviteurs de Dieu issus de l'Hibernie.

Marin, pêcheur, était Sean mon père et, lorsque les tempêtes encerclaient notre île, il travaillait la terre pauvre de nos maigres champs.

Ma mère élevait nos quelques vaches et nos moutons aux toisons brunes ou noires et nous élevait en même temps, mes frères, mes sœurs et moi, le plus jeune de tous, enfants et animaux fraternellement unis.

Et nous courions sur la lande rase, jouant dans le vent à poursuivre les flocons d'écume que la mer amassait au pied des falaises et que les bourrasques emportaient par-dessus l'île.

Et nous jouions avec les agneaux, rou-

lant avec eux sur le sol ou sur les ajoncs ou les bruyères naines de la lande.

Nous n'étions pas de haute lignée, mais nous étions nés libres. Nous étions tenanciers de nos terres et de notre demeure pour Seaghan Ruadh qui était sans doute un bon maître car, résidant sur la Grande Terre, jamais nous ne le vîmes, ni lui ni son majordome : pour lui, sans doute les îles Aran étaient trop loin au cœur de la mer ?

Et comme beaucoup d'autres tenanciers des terres d'Aran, mon père avait fini par verser le montant du fermage au Saint-Pasteur d'Aranmor.

Il n'y avait pas d'argent dans nos îles, mais les poissons séchés par mon père, le seigle cueilli par ma mère, nos moutons et nos vaches étaient la monnaie en usage dans nos îles⁶. Mon père, lorsque Dieu le permettait, lorsqu'il apaisait les vents et les vagues, partait en mer, tendre ses lignes ou mouiller ses nasses.

Mon frère aîné l'accompagnait. A eux deux ils étaient tout l'équipage de notre curragh⁷. Bien avant que le Levant s'éclaire, ils se levaient, mangeaient un morceau de pain, buvaient un peu de lait et descendaient à la mer, se glissant sous le curragh retourné qui gisait sur les galets de la petite baie qui s'ouvrait dans la falaise, à quelque distance de notre cloghaus⁸ : ils le soulevaient et cheminaient vers la mer, portant le curragh sur leurs



épaules⁹, puis, le retournant, ils le mettaient à l'eau. Prenant les avirons, ils nageaient avec vigueur et le curragh, léger, franchissait les vagues.

Ils erraient ainsi, le jour durant et l'Occident commençait à devenir sombre lorsqu'ils rentraient à la maison.

Combien souvent n'ai-je pas ainsi désiré partir en mer avec eux. Mais aux hommes appartient le droit de chevaucher les curragh et de courir sur la mer et non pas aux enfants.

Et pourtant, sans cesse je pensais que pour moi aussi viendrait le jour où je partirai sur la mer, qu'un jour serait où, sur un léger curragh, je cinglerai vers les horizons, vers les mondes inconnus et leurs merveilles.

Dieu sans doute, m'avertissait ainsi que le temps viendrait où, sur les mers immenses je voguerais pour son Service à la quête des terres promises aux Saints.

Mais, lorsque j'exprimais de telles pensées, ma mère souriait et mon père disait que je ferais un barde et non pas un marin.

Le curragh, les vaches, les moutons, la terre étaient les grandes préoccupations de mon père et de ma mère, de mon frère aîné et de mes sœurs : le curragh surtout !

C'était un grand souci que celui de l'entretenir en bon état, de veiller à la soli-

dité de sa carcasse, à l'étanchéité des peaux qui le recouvraient.

Rare était le bois à Aranmor et tout arbre ou toute poutre qui s'échouait dans nos criques était considéré comme une fortune et comme un don de Dieu. Parfois un ilien parvenait à troquer une vache contre des troncs d'arbre avec les gens de la Grande Terre. Mais c'était là un événement rare : car les gens de la Grande Terre possédaient assez de vaches chez eux, et plus belles et plus grasses que celles de nos îles.

Les peaux de bœuf ou de vache étaient aussi rares et il fallait qu'une bête meure pour que son possesseur eût une peau pour son curragh.

Rare aussi était la graisse; rare aussi le beurre qui servaient à colmater les coutures des peaux tendues sur les carcasses.

Rare aussi était la bonne terre et nous allions parfois loin de nos champs en chercher dans les landes humides pour la transporter dans nos hottes jusqu'à nos terres¹⁰.

Toute terre n'était pas bonne, mais nous récoltions, lors des grandes tempêtes les algues qui, arrachées aux roches du large, venaient s'échouer en formant de hauts et longs talus sur les plages de l'île : elles étaient l'engrais le plus riche qui fût pour nos terres.

Les quelques tourbières de l'île ne suf-



fisaient pas à nous donner des provisions pour le foyer et c'est pourquoi nous ramassions, nous autres les enfants, les bouses des vaches dont nous faisons des sortes de galettes qui, après séchage, nous donnaient un maigre combustible¹¹.

Les mariages et les morts, les fêtes sacrées, les jours du Seigneur rompaient le monotone déroulement des mois.

Ainsi vivions-nous, loin du monde de la Grande Terre presque oubliés par lui, travaillant et peinant en louant et servant le Seigneur Dieu.

Ainsi vécus-je jusqu'à la dixième année de mon âge, car c'est alors que mon père, le jour de la Saint-Jean, me remit une ligne de pêche grée d'hameçons de fer, une Cupeen¹² et deux avirons neufs qui sentaient bon la résine.

Désormais la mer m'était ouverte, l'embarquement sur le curragh m'était permis : j'avais quitté l'enfance et je devenais, à mon tour, un homme de mer.

Durant près de neuf ans je courus sur la mer avec mon père et mon frère. J'appris toutes les ruses de la mer, les caprices du curragh, les folies des vents, les malversations des courants, les traîtrises des roches cachées sous la surface avec leurs griffes et leurs dents meurtrières.

J'appris à connaître les mœurs et les coutumes de chaque espèce de poisson, les lois des peuples des oiseaux de mer, les

moindres signes qui nous permettent de prévoir le temps.

J'étais devenu un homme de mer dont la vie n'était possible qu'au milieu des vents et des vagues, souquant sur ses avirons ou tenant l'écoute de la voile.

L'enivrement de la liberté issue de la mer et des vents coulait en moi comme du sang.

Et les vieux qui guettaient nos currachs, dansant au large, disaient à mon père en me désignant : « Celui-là, ce sera un homme ! celui-là ira loin sur la mer ! »

Lorsque je n'allais pas en mer, je n'avais d'autre joie que de passer le plus clair de mon temps en compagnie du Saint prêtre d'Aranmor et de servir Dieu à ses côtés.

Il m'avait pris en amitié et bien souvent, le milieu de la nuit était passé lorsque je sortais de sa demeure où, à la lueur tremblante d'une chandelle de suif, il m'apprenait à lire, à écrire, à m'initier aux merveilles contenues dans les livres saints.

Peu à peu, tout devenait plus clair en mon âme dans ce perpétuel voisinage de Dieu. Peu à peu je voguais vers ce qui devait être le but de ma vie : le Service du Seigneur.

« Un jour viendra, prédisait ma mère, où tu nous quitteras pour toujours, mon fils, où tu partiras vers la Grande Terre, vers les saintes demeures de Dieu, vers les Mondes inconnus !... »

Mais mon père souriait et disait à ma mère qu'elle rêvait tout éveillée et que, même sachant lire, que voulait-elle que les gens de la Grande Terre fassent de Seaghan fils de Sean, avec son pauvre langage. Il ne manquait pas d'hommes autrement savants que moi pour servir dignement et utilement le Seigneur Dieu !

Et le temps passait ; je pêchais, je rêvais, je priais, j'étudiais et je sentais mon âme devenir plus légère, je vivais dans un monde irréel et présent tout à la fois, attendant comme certaines des merveilles dont il était impossible de douter qu'elles n'arrivassent point.

Et, un matin que j'étais parti seul en mer, priant Dieu de me donner bonne pêche et bons vents, alors que le soleil allait se dresser au-dessus des monts lointains de Connemara¹³, la merveille tant attendue arriva.

Je regardais le ciel se dorer à l'approche du soleil et les nuages prendre les teintes changeantes de l'aurore lorsqu'une figure se dressa à l'horizon. C'était un Saint homme, un moine, un père abbé, la crosse en sa main droite, sa cloche en sa main gauche. Il grandissait, il emplissait bientôt tout l'Orient et des rayons de lumière l'environnaient de toutes parts. Ses yeux doux et profonds me fixaient et une voix venue du ciel me disait : « Seaghan fils de Sean, Dieu a besoin de toi, Dieu t'appelle à Son Service ! Seaghan !

quitte la demeure de tes ancêtres, vogue vers où tu trouveras paix et bonheur dans le Service du Seigneur Dieu. »

« Maître, maître, balbutiai-je, maître, maître ! qu'il soit fait selon la volonté de Dieu. Maître, maître, que la volonté de Dieu s'accomplisse, mais je suis si pauvre et si indigne, si malhabile et si ignorant ! »

Et la voix reprenait douce et pressante : « Seaghan fils de Sean, Seaghan ! quitte la demeure de tes ancêtres, vogue vers la Grande Terre et viens à la maison de prières où tu trouveras Paix et Bonheur dans le Service du Seigneur Dieu. »

La mer qui était dure, avec un fort vent du Sud-Ouest, la mer qui enflait ses vagues sur lesquelles bondissait en craquant le curragh, s'apaisait à l'entour. Un vent doux aux suaves senteurs enflait ma voile et me poussait vers la Grande Terre.

Et je voguais ainsi, inconscient du temps qui passait. Là-bas, vers l'Orient, la figure s'était évanouie, mais résonnait toujours la voix douce et pressante.

Et j'allais !

Un instant je jetais un regard en arrière vers mon île d'Aranmor. Elle se dressait à l'horizon du Couchant, noire et dure, environnée par les vagues écumantes et tout à coup, un grain s'abattit, courant vers elle et elle disparut pour toujours à mes yeux.

Ceux-ci étaient baignés de larmes qui me coulaient le long des joues. Mais ce

n'était pas du regret de quitter les miens, de quitter mon île, mes champs, mes bêtes et ma pauvre demeure que coulaient mes larmes, car c'étaient des larmes de joie qui roulaient sur mon visage et s'envolaient vers la mer en gouttelettes brillantes comme des pierres précieuses.

Et dans le sillage du curragh, scintillaient les gemmes de mes larmes et des poissons, par centaines, aux couleurs merveilleuses, des poissons de pourpre et d'or, d'azur et d'émeraude, d'argent et de diamant nageaient autour de mon embarcation.

Ma voile gonflée du vent aux suaves odeurs n'était plus le misérable torchon de grosse toile tannée, mais un éclatant étendard d'or et de lumière.

Et j'allais ! j'allais vers mon destin, vers l'héritage que Dieu me réservait : j'allais joyeux et fièrement dressé à l'arrière de la barque, les mains tendues vers la lumière aux mille paillettes de nacre et de cristal qui m'emplissait les yeux et palpitait tout autour de moi.

L'aviron de queue traînait à l'arrière et je n'avais nul besoin de le tenir pour garder la route ou pour éviter les écueils qui dressaient leurs têtes noires aux chevelures d'algues vertes à la surface des eaux.

La mer était un miroir d'or et d'argent aux reflets de turquoise et une musique douce et vibrante s'en exhalait comme si

le chœur entier des anges du Paradis chantait à l'unisson.

O joie pure dispensée si largement à mon âme enflammée d'amour pour toi, Seigneur Dieu!

Les monts de Connemara montaient peu à peu dans le ciel et moi qui n'avais jamais vu d'aussi près la Grande Terre j'étais quelque peu effrayé par l'énormité de leur masse.

Mais une voix chuchotait à mon oreille : « Ne crains rien, Seaghan fils de Sean, tu es dans la main de Dieu, nul danger ne te peut menacer. Voici l'heure à laquelle tu étais destiné depuis les temps et les temps. Voici venir l'heure où tout ne sera plus que ravissement pour ton âme. Ne crains rien, fils de la mer, tu es dans la main du Seigneur Dieu ! »

Bientôt les monts montèrent jusqu'au faite du ciel et leur ombre bleue ressemblait à une nuit d'azur profond. Mon curragh se dirigeait tout droit vers une plage au sable fin où les vagues s'étendaient mollement.

Je sautais à terre et je déhalais le curragh sur la plage, m'apprêtant à le retourner pour le charger sur mes épaules et le monter vers la terre. Mais au moment où je me détournais pour le prendre, grande fut ma surprise, car il n'y avait plus de curragh et la corde de cuir tressé qui me servait à le hâler s'enroulait autour de ma ceinture, se nouait d'elle-même sur

la toison de mouton qui me servait d'habit de mer.

Mes sandales de cuir¹⁶ si dures d'ordinaire malgré tous les bains que je leur faisais prendre étaient devenues souples et légères. Et sans plus m'inquiéter de mon curragh je gravissais les petites dunes qui surplombaient le rivage.

Mais quel chemin fallait-il prendre ? Trois sentiers se présentaient à moi. Lequel devais-je choisir ? Alors poussé par une force mystérieuse je pris le sentier qui s'ouvrait à ma droite et qui se dirigeait vers le Sud-Est.

Alors, dans l'ombre bleue des montagnes, le sentier devint lumineux : il brillait d'une douce lumière irréelle qui taillait ma route dans la nuit des vallées.

Combien d'heures, combien de jours marchais-je ainsi ? Je marchais, je marchais léger, sans fatigue, sans faim et la lumière taillait ma route.

Brusquement, du haut d'un sommet, mes regards plongèrent dans une vallée emplie de la lumière de Printemps. Tout resplendissait de verdure nouvellement née, de fleurs d'or qui vibraient au souffle d'une brise délicieuse en exhalant de douces senteurs et devant moi apparut la demeure vers laquelle Dieu m'avait appelé, vers laquelle il avait dirigé mes pas. La barrière s'ouvrit d'elle-même et je me trouvais au milieu d'un village de huttes de pierre, un monastère dont j'atteignais



l'oratoire. Et là, au milieu de ses fils était le père abbé, celui qui m'était apparu à l'horizon du Levant avec ses yeux doux et profonds qui me regardaient avec bonté.

J'étais arrivé au terme de mon voyage : je me jetais à ses pieds en sanglotant de joie et de reconnaissance, en tremblant d'allégresse et de bonheur.

« Seaghan fils de Sean, tu as entendu l'appel de Dieu, sois le bienvenu en cette maison, voici ceux qui seront tes frères, et voici celui qui sera ton père selon la volonté de Dieu, relève-toi mon fils. »

Ainsi me parlait Brendan le Saint, Brendan le Juste, Brendan le Sage, Brendan le Modèle et l'Exemple, Brendan fils de Finlogh, du clan de Keyr, de Kerry Luachra, Brendan le père sans égal, en son monastère de Clonfert, dans le royaume de Munster, il y a de cela soixante et onze années, à moi l'humble, le pauvre, le pêcheur, Seaghan fils de Sean, de Kilronan, près de la fontaine bénite de Ceathair Aluinn en l'île d'Aranmor.

Plus tard, à Brendan le Saint qui me demandait comment s'était accompli mon voyage, je contais combien grande avait été ma surprise, en abordant à la Grande Terre de ne plus trouver mon curragh et comment la corde de cuir tressé s'était nouée autour de ma ceinture.

« Dieu a voulu, me dit-il, te signifier que tu étais parti sans retour, et c'est pourquoi ton curragh s'est évanoui. L'aus-

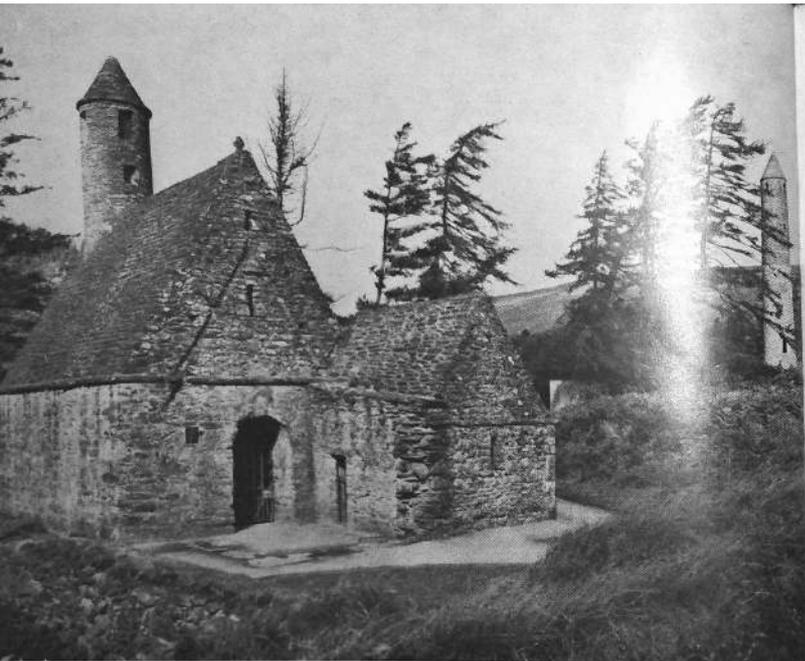


Croix de Cong, argent et cristal,
par Maeljesu Mac Bratdan
O'Echan 1123 (Irlande)



Oratoire de Saint-Gallerus,
près de Dingle (Kerry)
(Irlande)





sière de cuir tressé en s'enroulant autour de ta ceinture signifie que désormais, pour l'Eternité tu es lié à Dieu.

« Ne t'étonne pas de ces merveilles ! Dieu les dispense à ceux qu'il aime. Tu en verras bien d'autres dans ta vie qui sera longue, ajouta-t-il, car telle est la volonté du Seigneur Dieu. »¹⁷

Et comme je lui confessais que je me jugeais indigne de tant de merveilles et d'avoir été choisi par Dieu pour le servir, combien je me trouvais ignorant et simple, moi, pauvre pêcheur d'Aranmor, pour mériter pareille bonté, Brendan me dit, posant sa main sur mes cheveux : « Chacun de nous sert comme il peut, selon ses possibilités, selon les talents que Dieu lui a permis d'acquérir. Tu es homme de mer et beaucoup de ceux qui sont ici sont eux aussi des hommes de mer; tu es bon pilote et tu sais les secrets pour construire un navire. Le temps n'est plus éloigné désormais où tu pourras exercer tes talents comme chacun de nous ici présent le fait chaque jour. Va en paix, mon fils, et que la Bénédiction du Seigneur Dieu soit sur toi. »

Eglise de Saint-Kervin
Glendabough, Irlande.
Portage d'un curragh,
Iles Aran, Irlande.

Loin de détruire les anciennes traditions, de l'Irlande païenne, l'Irlande chrétienne les a soigneusement conservées, non sans, évidemment, les recouvrir de son vernis. Mais sous ce vernis, les antiques traditions transparaissent et c'est ainsi que le Merveilleux permanent dans la conscience collective des peuplades celtiques n'a cessé d'entourer les naissances des Héros et des Hommes illustres de l'Irlande de prodiges étonnants.

Comme pour la naissance de Cuchulainn, le héros de l'Ulster, celle de Brendan ne manque pas à la règle. On ne manquera pas, d'ailleurs, de faire un rapprochement entre ces prodiges et ceux qui accompagnent la naissance du Christ. Les scribes chrétiens qui ont rédigé les premiers textes de la vie du Saint ont laissé leur empreinte en christianisant ces prodiges.

D'autre part, le père de Brendan, Finlogh, ne manque pas à la tradition irlandaise du Fosterage qui veut qu'un enfant mâle soit confié, vers l'âge de sept ans, soit à son oncle maternel, soit à quelque personnage auprès duquel il fera son apprentissage de la vie, apprendra les règles de la tribu, s'initiera aux métiers et plus particulièrement à celui des armes, comme c'est le cas pour Cuchulainn. Mais si, à la fin de cet apprentissage, l'enfant devenu adolescent doit accomplir, après avoir subi un certain nombre d'épreuves, l'acte qui confirmera ses connaissances et à la suite duquel il recevra son nom définitif, Brendan, lui, conservera le sien. C'est le cas de tous les Saints et pieux personnages de l'Irlande et c'est ce qui les différencie des Héros et des guerriers.

Nous retrouvons, dans notre Moyen Age, cette coutume du Fosterage, issue du vieux fonds celtique de la Gaule, que n'a pas fait disparaître la civilisation gallo-romaine et à la fin de laquelle l'adolescent recevra l'adoubement qui fera de lui un Homme, un Chevalier.

II

L'ENFANCE DE BRENDAN

Le royaume de Munster est sans doute l'un des plus anciens de l'île d'Hibernie. Si les plus vieux de la race disent vrai, ce serait la tribu des Iverni qui la première l'aurait peuplée.

C'est sur son territoire sur lequel régnait Aengusa que vivait à Kerry Luachra, Finlogh du clan Keyr, homme de haut et noble lignage qui devait être le père de Brendan le Saint.

Des merveilles devaient accompagner cette naissance comme elles accompagnèrent le déroulement de la vie de Brendan.

La première de toutes, ce fut celle de l'annonce faite par un saint ermite du nom de Airde à Finlogh quelque temps avant la naissance de son fils.

« Que le Bonheur et que la Renommée soient bientôt dispensés à ta demeure, ô Finlogh, qui va voir naître ton fils ! Plus grand et plus puissant que les plus puissants de ce monde sera ton fils ! »

« Sera-t-il donc, mon fils, ô Airde, un chef de clan plein de sagesse de gloire ? Sera-t-il donc un héros plus grand que ceux des temps passés ? »

« Ni chef de clan comme tu l'entends, ô Finlogh, ni héros, ni homme de guerre ne sera ton fils.

« Il aura nom Brendan et ce nom sera plus grand et plus honoré dans les temps à venir et jusqu'à l'extrémité de ceux-ci que tous ceux des rois, des chefs de clan ou des héros d'Hibernie et du Monde entier.

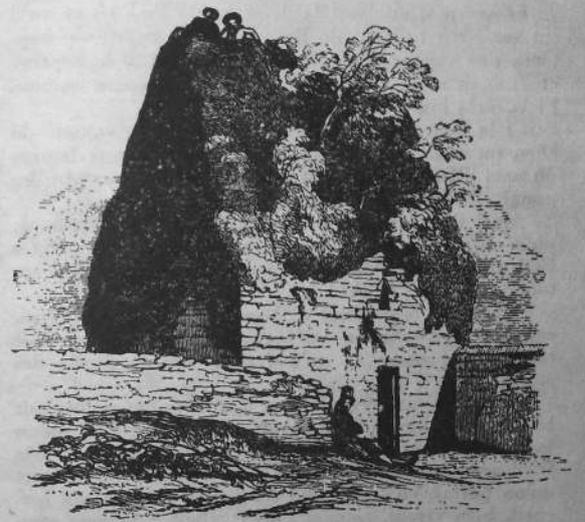
« Il sera le maître d'une grande foule d'hommes qu'il conduira à sa suite vers les terres promises aux bienheureux, vers la gloire de Dieu. »

Et, dans la nuit qui suivit, les trente vaches de Airde donnèrent naissance à trente veaux et au même instant voyait le jour, dans la maison de Finlogh, Brendan le Saint.

*Demeure de Cristal et d'or
Demeure de gloire est celle de Finlogh
Ecrin d'émeraudes précieuses où Brendan
a vu le jour.*

Comme les bergers conduits par l'Etoile vers l'Etable où le Seigneur vit le jour, comme les rois y vinrent eux aussi portant l'or, la myrrhe et l'encens, ainsi vint vers la demeure de Finlogh, Airde l'Ermite et le Prophète, conduisant ses trente vaches et leurs trente veaux et les offrit à l'enfant Brendan environné de lumière. Dans la nuit sombre, Erk, le saint évêque fut éveillé par les voix cristallines des anges qui chantaient les louanges du Seigneur.

S'étant levé pour prier et contempler cette merveille, il fut ébloui par une éclatante lumière émanant de la demeure de Finlogh.



Ermitage de Saint-Columban

Alors, devant lui des anges apparurent qui écartaient de leurs ailes lumineuses les rideaux de la nuit et qui portaient un vase rempli d'eau sainte.

Et Erk comprit ce que le Seigneur voulait de lui : baptiser le fils de Finlogh et il s'engagea sur le chemin d'Altraigh-Cuile vers la grande lumière qui trouait la nuit, précédé par les anges.

Et lorsqu'il atteignit la demeure de Finlogh et qu'il eut versé sur le front de Brendan l'Eau Sainte du baptême, une vapeur d'argent l'enveloppa lui et le baptisé, et Finlogh et tous les assistants et la demeure entière. Et la nuée lumineuse s'envola vers le ciel.

Et le temps vint où Brendan, suivant la volonté de Dieu fut confié par les soins d'Erk à une sainte femme du nom d'Ita qui eut pour mission de lui apprendre les premiers éléments de la parole divine.

Ainsi Brendan grandit et il arriva à l'âge d'homme, plein de vertus et de sagesse, ayant appris les Saintes Ecritures et sa renommée s'étendait déjà au loin, alentour du lieu où il résidait.

Alors vint le moment où Dieu lui commanda de tracer sur le parchemin les règles monastiques qui sont toujours en usage et qu'il écrivit sous la dictée des anges.

A mesure qu'il avançait en âge, Brendan multipliait les miracles comme Dieu l'avait voulu : c'est ainsi qu'un jour, ayant rencontré un cortège funèbre, Brendan pria Dieu avec tant de ferveur de rappeler à la vie le mort qu'on portait en terre, que celui-ci se leva de son cercueil, bien vivant, comme s'il s'éveillait d'un long sommeil et louant Dieu¹⁸.

Mais le temps était venu pour lui, après ces choses merveilleuses, de recevoir la consécration sacerdotale, et c'est pourquoi, revenant vers son pays natal, il vint s'agenouiller aux pieds de celui qui était son père par l'Esprit, Erk, le saint évêque.

Et Erk l'oignit et le bénit.

*Plus loin, plus loin, par delà la terre
Plus loin, plus loin, par delà le Monde
Là où Silence est maître
Là où Solitude règne*



Plus loin, plus loin, la demeure promise
Dans le sein du Seigneur
Plus loin, plus loin le domaine
[bienheureux.

Et Brendan, Brendan le Juste, Brendan le Sage, Brendan au cœur pur, armé de la protection de Dieu partit vers la solitude pour y prier et pour méditer.

Mais de toutes parts, peu à peu, tandis que passaient les années, accouraient disciples après disciples, appelés vers lui par la voix pressante qui vient de partout et de nulle part, la voix à laquelle on ne peut résister.

Quelle merveille celle que l'on peut contempler de nos jours, celle des quatre milliers de ses fils vivant selon la règle de Brendan, pour la plus grande gloire de Dieu¹⁹.

aut de ceste fonteinne. & prenez pei
l'etant que nos puschiez garder de
li qua. j an. ge uot dome tout ce
que nostre nef poua porter.
Quans li peudont u ot done
tout ce quil li dist. il recut
la benedon & repeta en son leu
saint brandam fist apres les viij
iours la nef empur de tout ce q
li peudont u auoit done. apres
fist empur les uessiaus de la fo
teinne. quant tout ce fu au ri
uage porte & mis en la nef. il
entretent enz. et les uot que u oi
siant qui auoit parle deuant
a saint brandam salist sur le
tec de la nef. u sot donc bien q
u uoloit auaine chose dire u oi
siant u dist donc par uoiz tu
meinne. uot celebrer u le uo de

Dans nombre de légendes ou de récits légendaires celtiques, nous voyons le héros recevoir des avertissements du ciel ou des messagers divins chargés de l'instruire des volontés de Dieu.

C'est le rôle que Barinth remplit auprès de Brendan. C'est, semble-t-il, celui qui est dévolu principalement aux ermites et aux anachorètes dont la vie dépouillée de toute attache terrestre leur vaut une réputation de sainteté supérieure qui leur permet de parler comme des maîtres aux saints personnages tels que Brendan.

Leur vie solitaire les rapproche de la divinité et nous verrons, dans la suite de ce récit, qu'un ermite survient au moment où un grand événement va se produire. Ici, c'est en somme « l'invitation au voyage », la démarche inspirée qui décidera Brendan à entreprendre ses pérégrinations à la quête de la terre de Promission.

Au moment où il va entreprendre la dernière partie de son voyage, c'est l'ermite Paul qui intervient. De plus, il semble bien que cette intervention des ermites, au moment décisif, soit un cliché employé par les scribes monacaux pour avertir le lecteur de ce qui va se produire et les pieux solitaires apparaissent ainsi comme des préfateurs de ce qui va suivre.

III

BARINTH LE SAINT ERMITE

Les chevaux verts aux crinières blanches
Les chevaux clairs-vivants-ardents de la [mer,

Du désert bleu de l'horizon
Accourent vers la grève.
Leur clameur emplit mon âme
Les chevaux clairs-vivants-ardents de la [mer

m'appellent.
La voix impérieuse et pressante de Dieu
m'appelle.
Vers l'horizon au-delà de l'horizon,
Vers toi j'irai
O Seigneur !
J'irai !

Dieu seul sait depuis combien de jours,
depuis combien de mois ou d'années j'étais
arrivé au monastère de Brendan.

Le temps n'existait plus pour moi
comme pour mes frères et notre vie s'écou-

lait dans la joie et l'harmonie, dans le bonheur sans mélange de servir le Seigneur Dieu.

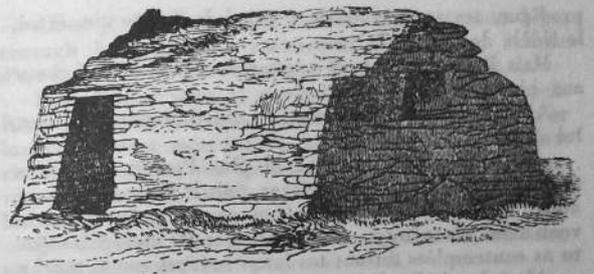
Bien pauvre, cependant, était notre monastère ! Point de riches et solides constructions comme celles que l'on élève aujourd'hui sur la terre d'Irlande et partout où s'est étendue la règle de Brendan.

Point de cloîtres aux belles colonnes, aux chapiteaux ornés ; point de chapelle aux fenêtres de verres multicolores ; point de solides murs entourant de calmes jardins où il est doux de méditer.

Nos cellules étaient semblables, rondes et basses avec leurs pierres sèches étagées, aux pauvres demeures dans lesquelles la plupart d'entre nous avaient vu le jour et avaient grandi.

Et la chapelle n'était autre que l'oratoire dans lequel Brendan officiait et nous enseignait lorsque les pluies d'hiver noyaient le pays.

Pauvre pays, pays désert, de tourbières et de landes que les anges ornaient pour nous de fleurs aux doux parfums et peuplaient d'arbres chargés de rameaux du vert le plus délicat et le plus profond que l'on puisse rêver.



Oratoire de Saint-Senan

Et voici qu'un jour, comme Brendan est en prière en son oratoire et que chacun de nous, dans sa cellule médite et prie, apparaît sur la lande que l'on appelle depuis la « Lande des Vertus Brendaines » un saint ermite qui se dirige vers nous.

La Sérénité et la Bonté illuminent le Saint homme et, là où il n'y avait que rocs et que landes, des fleurs jaillissent autour de lui à mesure qu'il approche.

Il avait nom Barinth, il était de haute lignée et son oncle était le roi Niel. Il vivait, retiré du monde au cœur d'une épaisse forêt, entouré de trois cents moines. Mais, inspiré par le Seigneur, le saint homme Barinth avait quitté ses fils et venait vers Brendan.

Il passe sans s'arrêter au milieu des cellules et se dirige droit vers l'oratoire de Brendan et, lorsqu'il en atteint le seuil, lorsque Brendan qui s'est levé à son approche paraît dans l'embrasement de la porte, Barinth se prosterne devant lui.

« Relève-toi, ô Barinth que Dieu a envoyé vers moi pour que tu reçoives ma confession et pour que tu me

prodigues tes sages conseils, ô toi, à la Sainte vie, ô toi, le fidèle de Dieu! »

Mais Barinth demeure prosterné et prie avec ferveur aux pieds de notre père.

Alors Brendan, le relevant et lui donnant le baiser, lui dit :

« O toi, le plus Sage et le plus Parfait, chasse la tristesse qui embrume ton visage. Sois le bienvenu parmi nous! Que la joie illumine ton regard puisque tu es venu nous réconforter, nous enseigner les merveilles que tu as contemplées durant tes longs voyages sur la mer! »

Alors le vieillard dit à Brendan : « Tu le sais; oui, c'est Dieu qui m'a envoyé vers toi pour te conter les merveilles que j'ai contemplées sur la mer; mais si je suis plein de joie à la pensée de te les dire, mon cœur parfois tressaille de la tristesse qui m'étreint de ne plus jamais les revoir.

Ainsi donc, Mernok, mon doux filleul, partit un jour, loin du monde, vers la solitude, très loin, là-bas au-delà de la ligne bleue de l'horizon de la mer, vers une île sans pareille, pleine de grâces et de délices, où bientôt nombreux furent ceux qui vinrent le rejoindre pour être ses disciples.

Et Dieu voulut que j'appriisse combien Mernok était parfait et combien de miracles et de merveilles il accomplissait là-bas, dans son île lointaine, verte et luxuriante, entourée par les flots rapides-agiles du Grand Courant²⁰ et qui avait pour nom l'Île de Délice.

Apprenant tout cela, mon âme vibra d'émotion et de satisfaction de voir combien mon filleul méritait de vivre ainsi dans le voisinage de Dieu, et je n'eus dès lors qu'une pensée, celle d'aller lui rendre visite et de contempler toutes ces merveilles que la Renommée avait portées jusqu'à moi.

Alors je descendis vers la mer, portant mon léger curragh à la carcasse recouverte de la peau fraîche d'un bœuf. Et je fis voile vers le séjour de Mernok.

Durant trois jours je naviguais et la brise était régulière et douce, et la mer était comme un miroir d'or lorsque, devant mon étrave, le Soleil plongeait à l'horizon; à l'Aurore, elle était un tapis bleu profond et ses vagues légères scintillaient comme des yeux de rubis lorsque le soleil surgissait derrière moi.

Le troisième jour allait finir lorsque je vis, au loin, une barque qui faisait voile vers moi.

Elle avançait rapidement et, bien que nous fissions des routes différentes, sa voile, comme la mienne, était gonflée de brise, ses écoutes raidies comme les cordes d'une harpe.

Et bientôt je reconnus celui qui la montait : c'était Mernok, mon filleul, que Dieu avait averti de ma venue et qui venait à ma rencontre en compagnie de quelques-uns de ses frères qui formaient son équipage. Grande fut ma joie et non moins grande fut la sienne et celle de ses frères qui m'accueillirent avec transport. « Soyez le bienvenu, ô mon parrain qui venez de la part de Dieu », me dit-il, et après que, bord à bord, il m'eut donné le baiser, il vira de bord et fit route, sa haute et large voile pleine de brise et de clarté. Et, bien que ma voilure fût bien petite à côté de la sienne, mon curragh fendait joyeusement la mer et ne se laissait pas distancer.

Alors apparurent des îles innombrables, toutes plus riantes, toutes plus vertes et boisées les unes que les autres. Sur chacune d'elles s'élevait une cellule occupée par un moine vivant isolé de ses frères, et subsistant de fruits et d'herbes savoureuses. Car telle est la règle établie par Mernok.

Mais lorsque, de son île de Délice, il agite sa cloche²¹, chacun de ces disciples, quittant sa cellule, saute dans sa barque et fait force de rames vers lui. Ils firent de même lorsqu'ils aperçurent nos deux currachs naviguant de conserve, et bientôt la mer d'azur profond du Grand-Courant fut couverte de barques qui nous firent cortège jusqu'à l'île de Délice sur laquelle s'élèvent l'église abbatiale et la cellule dans laquelle vit et prie Mernok, mon filleul.

Doux et suaves étaient les vents qui soufflaient sur l'île de Délice et sur son archipel, et doux il était de vivre et de prier en ce lieu. Et comme j'en faisais la remarque à Mernok, celui-ci me dit, en me prenant par la main et en m'entraînant : « Si, douce est cette île, il en est une qui la dépasse de mille brasses en paix et en délices sans nombre; c'est une terre qui s'étend là-bas, vers le Couchant. Cette île, c'est la Terre Promise que Dieu réserve lorsque les temps seront révolus à ceux qui l'auront fidèlement servi. Si vous le voulez comme Dieu le veut, ô mon parrain, nous voguerons tous deux vers elle. »

Nous arrivâmes à la côte du Couchant et devant nous, sur la grève, reposait un petit curragh. Nous le mîmes à l'eau et nous nous y embarquâmes et nous mîmes en devoir de déferler la voile.

Et bientôt, joyeusement, cap au Couchant, sa voile bien établie, poussée par la brise douce et régulière, le curragh bondit sur la mer.

Mais bientôt une barre sombre faite de longs nuages noirs s'étendit d'un bout à l'autre de l'horizon.

Elle avançait vers nous, poussée par un vent des hautes régions du ciel, tandis que la brise qui nous poussait, soufflant au ras des flots, nous conduisait à sa rencontre.



Saint Brendan
(bois polychrome xvii^e)

Les nuées sombres avançaient comme un mur funèbre, s'effilochant au gré du vent, se déchirant et s'ouvrant sur des abîmes noirs comme la nuit, se reformant, se refermant pour à nouveau s'ouvrir sur de sombres galeries. En un instant elles fondirent sur nous et nous pénétrâmes au cœur de la nuit moite et lourde des nuages.

Nous ne distinguions plus ni l'étrave, ni le mât, ni la mer qui nous environnait.

Par coutume, lorsque j'avais vu la nuée courir vers nous, je m'étais précipité vers la drisse²² pour amener la voile et réduire sa surface dans la crainte d'un grain violent. Mais Mernok avait étendu la main vers moi : « Ne craignez rien, me dit-il, nulle tempête ne nous menace car Dieu le veut ainsi. »

Et dans cette nuit opaque, notre navire faisait route, toute sa voilure établie, aussi aisément que lorsque nous étions partis.

Nous naviguâmes ainsi dans ces ténèbres durant un jour et une nuit. Par instants la nuée s'ouvrait vers le haut et nous apercevions les étoiles qui à nouveau disparaissaient à nos yeux.

Enfin, brusquement, les nuages noirs s'ouvrirent et une immense clarté nous enveloppa, faisant miroiter la mer de mille feux d'or et d'argent, et devant nous apparut une île si belle, si verte, si boisée que j'avais peine à en croire mes yeux qui durant trop longtemps avaient été noyés par les ténèbres. Bientôt nous touchions terre et, après avoir halé notre barque sur le rivage, nous partîmes à la découverte de l'île Merveilleuse.

Nous marchions sur un gazon d'un vert profond, doux et moelleux, qui reposait nos corps fatigués par le mouvement de la barque. Un vent chaud et léger nous enveloppait et agitait doucement les arbres chargés

de fruits les plus beaux que j'aie jamais vus et de fleurs innombrables dont les couleurs variaient à l'infini et dont le parfum nous pénétrait.

Nous marchâmes ainsi longtemps sans pouvoir trouver la fin de l'île Merveilleuse, mais environ le quinzième jour de notre séjour, nous nous trouvâmes devant une large rivière aux flots si rapides qu'il nous était impossible de la traverser. Combien nous regrettions de ne pas avoir notre curragh et nous formions le projet de construire un radeau pour passer sur l'autre rive. Déjà nous avions rassemblé quelques troncs d'arbres abattus lorsqu'un homme que nous n'avions pas entendu venir se dressa devant nous.

Son corps était aussi brillant qu'un diamant et de lui irradiait une grande clarté où se jouaient les mille couleurs de l'arc-en-ciel.

« Salut à vous, ô mes frères, nous dit-il, soyez les bienvenus sur cette terre : toi Barinth, toi Mernok, puisque le Seigneur Dieu a bien voulu vous en révéler les splendeurs. Mais il ne vous est pas donné de franchir cette rivière qui coupe cette île par le milieu. Dieu veut que vous n'alliez pas plus loin et que vous retourniez vers les lieux d'où vous êtes venus ! »

« Qui es-tu ? Comment te nommes-tu ? lui dis-je, toi qui connais nos noms ? »

« Que t'importe ! répondit-il, que t'importe mon nom ! Demande-moi donc plutôt quelle est cette île où vous êtes ! Depuis un an que vous la parcourez... »

« Un an ! m'écriai-je. Un an ! ! Je croyais cependant avoir bien compté. Me serais-je trompé ? »

« ...Oui, un an, ô Barinth... Depuis un an tu parcoures cette île qui, telle qu'elle est aujourd'hui, telle elle était au commencement du Monde. Ici, nulle fatigue ni peine, ici ni faim, ni soif, ici, nul besoin de sommeil et de

repos. Ici, ni nuit ni tempête, mais le jour éternel et paisible. »

« Depuis que vous avez abordé à cette terre, avez-vous eu faim ou soif, besoin de sommeil et de repos ? Avez-vous été plongés dans la noirceur de la nuit ? Non, n'est-ce pas ? Sachez-le, ô mes frères ! Cette île est emplie de la lumière éternelle que ne viennent jamais effacer les ténèbres, car cette lumière est celle qui a pour source Jésus notre Seigneur.

« Si Adam n'avait pas désobéi aux ordres de Dieu, ses fils y auraient toujours vécu dans la paix et dans la clarté... »

Grande fut notre douleur, et les larmes roulaient sur nos joues cependant qu'à la suite de l'Inconnu-de-Lumière nous nous dirigions vers la grève où nous avions halé notre curragh.

Lorsque nous eûmes embarqué, l'Inconnu-de-Lumière disparut à nos yeux et au bout de notre sillage, l'Île Merveilleuse diminuait peu à peu, et les ténèbres s'appesantirent à nouveau sur nous. Ce fut, comme lorsque nous étions venus, les mêmes murailles opaques qui nous environnaient, les mêmes rideaux de brumes noires qui nous enveloppaient.

Enfin, les nuées se dispersèrent et devant nous apparut l'Île de Délice où bientôt nous abordions. Cependant que, de toutes parts, accouraient les fils de Mernok.

« Père, dirent-ils, pourquoi avoir laissé si longtemps votre troupeau sans pasteur ?

« Ce n'est pas la première fois, ô mes frères ! dit Mernok, que je m'absente ainsi, mais, j'en conviens, mon absence, cette fois, a été quelque peu plus longue. »

« O frères, m'écriai-je, oyez plutôt les nouvelles que nous vous apportons !

« Non loin de ces îles du Grand-Courant où vous vous êtes retirés, il est une Île Merveilleuse où le jour est Éternel. C'est la terre Promise aux Saints : des anges, vêtus de clartés, purs comme des diamants de lumière la gardent. C'est à cette île que m'a mené votre père Mernok. N'en doutez pas, mes bons frères : ne sentez-vous pas quels parfums émanent de nous ? Ce sont ceux du Paradis : ils ont imprégné nos vêtements.

Durant quarante jours je demeurais auprès de mon filleul Mernok, mais Dieu me commandait de retourner vers ma lointaine cellule et de venir ensuite vous conter les merveilles dont j'avais été témoin.

Alors, Mernok et ses frères m'ayant béni, j'embarquais dans mon petit curragh et hissant la voile, je fis route, par une brise douce et régulière. Et me voici devant toi, ô Brendan. »

Alors Brendan notre père et nous tous, nous nous agenouillons sur la terre et rendons grâce à Dieu de nous avoir révélé ces merveilles.

Le lendemain, au point du jour, Barinth après avoir reçu la bénédiction de Brendan prend congé de nous et reprend le chemin de sa cellule.

On serait tenté d'établir un parallèle entre Brendan et le Christ lorsque l'un et l'autre choisissent leurs disciples.

Comme Jésus, Brendan comptera dans son troupeau des brebis galeuses : elles sont trois, trois moines qui viennent au dernier moment le supplier de les emmener avec lui.

Leur rôle, dans le récit, est apparu aux scribes comme l'antithèse idéale à la sainteté, à la foi commune des disciples choisis. Les trois moines voués à l'Enfer apparaissent comme des repoussoirs qui mettent mieux en valeur la fidélité et la piété des quatorze disciples choisis. Ici, encore, il semble s'agir d'un thème traditionnel des anciens narrateurs, thème d'ailleurs général grâce auquel la figure du héros voué à être tenté et trahi ressort plus idéalement sur le fond noir brossé par le Démon.

Dans le récit, parmi les visages des disciples, celui du préféré apparaît plus nettement. Comme Saint Jean pour Jésus, Maklou est pour Brendan le compagnon choisi, l'élu, l'idéal.

D'autre part, sur le plan purement technique, les anciens scribes nous ont laissé une description courte sans doute, bien réduite en détails, de l'embarcation qui devait servir au saint et à ses compagnons pour entreprendre leurs voyages. Mais si ces détails sont réduits à leur plus simple expression, ils n'en sont pas moins d'une précision très utile. Dans la phrase qui les contient, tout y est. Ces détails : malgré leur sécheresse, sont de ceux qui ne s'inventent pas. Il s'agit ici d'un curragh, navire de branchages ou de lattes recouvertes de peau dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nos jours aux Iles Aran et qui, dans le monde celtique ancien a été employé communément. César, C.J. Solinus, Avienus, Sidoine Apollinaire, Gérard de Cambrie mentionnent ces embarcations avec lesquelles sans doute les Gaëls passèrent du Continent en Irlande et que les Hiberniens, Calédoniens et Cambriens utilisèrent également pour leurs voyages dans l'archipel britannique et vers l'Armorique.

Dans l'état actuel de nos recherches il semble bien que ce type de navire, éminemment marin, appartienne en propre aux populations celtiques. Cependant, les détails traditionnels de construction des navires scandinaves nous incitent à penser que les populations noroises ont pu, avant la révolution technique du bordage à clins qui est leur œuvre, utiliser des navires de branchages recouverts de peaux de bêtes, embarcations par excellence de peuples chasseurs, pasteurs et marins à la fois.

IV

ET BRENDAN PREND LA MER...

Il y avait déjà quelque temps que Barinth nous avait quittés et notre vie se déroulait comme par le passé. Du moins, quiconque ne nous eût pas connus avant cette visite aurait pu le croire ! Mais Dieu savait qu'un changement s'était accompli en chacun de nous. Si avant la venue de Barinth nos prières étaient ferventes, si nos méditations étaient profondes, il en fut tout autrement après son départ, car nos prières atteignirent aux sommets de la ferveur et nos méditations furent emplies de ce grand désir qui nous habitait depuis le récit de l'Ermite : ô Seigneur Dieu ! accordez à votre humble serviteur la grâce de pouvoir contempler les merveilles de l'île Promise aux Saints, accordez-nous la joie ineffable de mériter le bonheur sans mélange de vivre en votre sein !

Et chacun de nous pensait que le même désir devait habiter l'âme de Brendan.

Aussi ne fûmes-nous point étonnés lorsqu'un jour notre abbé réunit quatorze d'entre nous dont Maklou le Parfait, Malo le Saint et parmi eux (Mon Dieu, Seigneur très bon, qu'ai-je fait pour mériter cet honneur et cette joie, moi le pauvre fils de Sean ?) Brendan me choisit aussi !

Certes j'avais prié avec toute la ferveur que Dieu avait consenti à m'accorder. Certes, j'avais tant médité et rêvé à l'Île Merveilleuse ! Mais je n'avais pas plus prié que mes autres frères et grand fut mon étonnement lorsque Brendan m'appela.

« O Père, lui dis-je en me prosternant à ses pieds, mon front frappant les pierres, pourquoi m'appelez-vous ? Ne suis-je pas indigne de votre choix ? »

« Relève-toi Seaghan ! me répondit-il. Si je te choisis c'est Dieu qui me le commande. Non, tu n'es pas indigne, mon fils bien-aimé, du choix que je fais de toi.

« Depuis que tu es ici, je n'ai rien eu à te reprocher et je sais qu'il en sera toujours ainsi. De plus, n'es-tu pas marin et sans doute l'un des meilleurs marins d'entre nous ? Tu as ta place dans le voyage que je veux entreprendre avec vous, car la mer n'a pas de secrets pour toi et Dieu t'appelle comme lorsque tu as quitté ton Île d'Aranmor pour venir jusqu'ici. Sois en paix, ô Sean ! »



Ayant dit, Brendan parcourt du regard les quatorze disciples qu'il a choisis.

« Mes enfants bien aimés, dit-il, le projet que j'ai fait vous le connaissez déjà avant que je vous en parle. Chacun d'entre vous, je le sais, a les mêmes pensées que celles qui habitent mon esprit. Mais, avant de décider de partir à la recherche de l'Île Promise aux Saints (car telle est ma pensée), je voudrais savoir de chacun de vous ce qu'il en pense et si vous consentez à m'accompagner sur la mer et vous exposer aux périls sans nombre qui, n'en doutez pas, ne cesseront de nous assaillir ? »

Alors, d'une seule voix, tous répondent :

« O père bien-aimé, nous n'avons cessé nous aussi, depuis que nous avons entendu le récit de Barinith, de chérir en nos âmes un tel projet. Vous êtes notre Père,

nous vous obérons en tous lieux et à tout moment, sur la mer et au milieu des périls, comme nous vous obéissons en ce lieu. Ne craignez rien de nous. Partout où vous voudrez nous mener, nous vous suivrons. »

Alors Maklou éleva lentement la voix qu'il avait douce et grave :

« Plus grande sera notre foi, plus ferme notre résolution, car il est juste et bon que les dangers nous guettent pour que nous puissions mieux encore nous affermir dans notre foi. »

Brendan, les yeux éclatants de joie, se lève alors et nous dit :

« Que Dieu soit loué et nous aide! Maintenant, mes disciples bien-aimés, pour nous préparer à cette grande entreprise, nous ferons jeûne durant trois jours chaque semaine, et lorsque sera venu le quarantième, nous partirons, avec l'aide de Dieu. »

Et quand vient le quarantième jour, Brendan confie ses fils à notre Prieur et nous partons à sa suite, marchant vers la Grande Mer.

Nous arrivons ainsi dans le pays où Brendan avait vu le jour et où résidait sa famille.

Mais il n'est pas tenté d'aller vers elle pour en prendre congé. Comme nous tous il l'avait quittée pour toujours et sa seule, sa véritable famille était celle innombrable de ses fils, celle que Dieu et non pas le Sang lui avait donnée.

Et, tout à coup, du haut d'une grande montagne qui dominait toutes les autres la mer apparaît aux regards de Brendan. Alors il s'assied sur un roc et, la tête dans ses mains, contemple longuement l'immense désert bleu et vert, le désert froid-ardent de la mer qui l'appelle des mille voix de ses vagues.

« Là-bas, où le soleil glisse lentement vers les baisers de la mer immobile, arc-en-ciel d'or, mot d'ordre étincelant. »²³

Là-bas, derrière l'horizon, quelles merveilles lui seront dévoilées? Quels dangers vont l'accueillir, lui et sa petite troupe?...

Alors, une vision emplit ses jeux, lui dévoilant dans l'or et le sang rouge-vivant du Couchant une Ile aux magnificences incomparables, peuplée par les anges aux corps de lumière et de diamant.



Et Brendan s'agenouille et s'enferme dans la prière durant trois nuits et trois jours, et le soir du troisième jour il se livre au sommeil pour réparer ses forces.

Durant son sommeil, un ange d'une beauté sans égale lui apparaît et lui dit : « Soyez en paix, ô Brendan, je ne vous quitterai plus désormais. Partout, en tous lieux, parmi tous les périls et tous les dangers, je serai près

de vous et le jour sera où je vous mènerai, là où votre grand désir est d'aller et où Dieu vous permet de vous rendre, vers l'île des Merveilles qui vous est apparue ! »

Lorsqu'il s'éveille, Brendan descend de la montagne solitaire où il était demeuré en prière et vient à notre rencontre. Et des larmes de joie roulent en torrents sur son visage.

« Mes fils, dit-il, l'heure est venue de faire nos préparatifs de départ et avant toute autre chose, il faut construire la barque qui nous portera sur le désert de la mer, au milieu des périls, vers les joies qui nous attendent ! »

Ce n'est jamais une petite besogne que d'entreprendre la construction d'une barque. Mais nos embarcations d'Hibernie sont plus aisées à construire que les lourds bâtiments du pays des Franks ou de l'Armorique. Nos barques de cuir sont légères et tiennent aisément la mer.

Cependant que, sous ma conduite (car Brendan m'a confié la tâche de conduire la construction de notre barque), mes frères choisissent un arbre propre à la charpente, l'abattent et le transportent au lieu choisi pour la construction, deux des nôtres partent en quête de peaux de bœuf et de toile pour recouvrir la carcasse du curragh et pour tailler la voile.

Ayant débité avec nos scies, nos herminettes et nos doloires, en minces et longues lattes flexibles, le châtaignier abattu, nous nous mettons en devoir de les courber, ce qui est plus aisé lorsque le bois est fraîchement abattu, pour former les

membres et les bordés²⁴, mais malgré leur souplesse, les lattes de bois dont une extrémité est fichée en terre, résistent à l'effort conjugué de deux ou trois disciples. La sueur coule sur leurs visages, et les veines de leurs mains semblent prêtes à craquer. Mais finalement, à force de patience, de volonté, d'opiniâtreté, les membrures sont courbées.

Au moyen de minces racines de pin, les lattes de bordés sont liées aux membrures et de lourdes pierres sont placées sur la carcasse pour lui conserver sa forme en attendant que les peaux soient apprêtées.

Enfin nos frères reviennent chargés de peaux de bœufs et d'une pièce de grosse toile de chanvre.

Les uns se mettent en devoir de tailler les peaux, de les tendre sur la carcasse, de les coudre les unes aux autres et de les fixer, ceci fait, au plat bord au moyen de minces lanières de cuir.

Lorsque ce travail est terminé, nous faisons fondre de la graisse de bœuf et nous l'étendons sur les coutures des peaux, puis lorsqu'elle est à peine refroidie, nous recouvrons ce calfatage de résine de pin que nous laissons sécher. Ainsi, notre barque est parfaitement étanche.

Durant ce temps, quatre des disciples s'activent à tailler la voile et à la border de ralingues²⁵ de chanvre, à fixer les écoutes et les bras et à teindre le tout au moyen d'écorce de chêne bouillie, de façon que l'eau de la mer ne pourrisse point notre voilure.

Les bancs sont fixés, les avirons taillés dans du sapin, le mât dressé, la voile enverguée et les drisses établies.

Lorsque nous avons achevé notre construction, Brendan asperge d'eau Sainte les diverses parties du curragh et la voile, et des croix de bois sont cousues sur les peaux de bœuf de chaque côté de l'étrave.

Puis nous faisons glisser notre barque vers la mer, et grande est notre joie à la vue de notre curragh qui doit être notre monastère flottant, durant le grand voyage, se balançant mollement au gré des vagues.

Alors, après avoir embarqué des provisions pour quarante jours de mer, Brendan, après nous avoir bénis nous commande de monter à bord, ce que nous faisons sans tarder, nos cœurs bondissant d'allégresse à la pensée que nous allons singler bientôt vers la terre Merveilleuse qui nous attend aux extrémités du Monde.

Nous sommes prêts à partir, n'attendant plus, pour le faire, que l'ordre de Brendan lorsque nous voyons accourir vers le rivage, trois de nos frères, venant de notre monastère.

Ils arrivent, haletants de la course rapide qu'ils ont dû faire pour nous rejoindre, et se prosternent devant Brendan en le suppliant de les emmener avec lui.

« O Notre père bien-aimé, disent-ils, permets-nous de te suivre là où tu iras. Sinon nous demeurerons ici et nous nous laisserons mourir lentement de faim. »

« Puisque Dieu le veut ainsi, répond notre abbé, que sa volonté soit faite et que vos vœux soient exaucés. »

Et jetant ses regards sur eux il les contemple gravement et ajoute : « Mais si l'un de vous a bien fait de venir nous rejoindre, les deux autres sont voués aux Esprits du Mal... »

Allons... Il est temps de partir... embarquez... Paré à hisser ? Hisse !

Et la voile brune aux reflets roux monte allègrement au mât cependant que la drisse grinçant dans le calcat²⁶ lance des notes aiguës et joyeuses.

Et la voile s'emplit d'une brise douce et se gonfle comme une outre et le curragh, Brendan à l'arrière, tenant ferme l'aviron de gouverne

sort de la baie sous la haute pointe rocheuse que l'on a nommée depuis le « Saut Brendan ».

Alors nous entonnons à pleine voix un chant à la gloire de Dieu et nos voix roulent sur la mer, cognent contre la falaise qui les renvoie vers le ciel, multipliées par l'écho, si bien que l'on peut croire que les trois mille fils de Brendan ont embarqué et voguent sur la mer vers les rives promises aux Saints, là-bas, de l'autre côté de l'horizon.

Ce n'est pas la première fois que Brendan prend ainsi la mer. Bien souvent il est parti ainsi comme cette fois où il se rendit en Armorique rendre visite à Gweltas le Sage, en son monastère de Rhuy dans le pays de Wened, et au cours de ce voyage il accomplit des merveilles que la mémoire des Armoricains a conservées.

Gweltas, averti par Dieu de la venue de Brendan, voulut le mettre à l'épreuve et commanda à ses fils de

fermer les portes du Monastère et celle de l'Eglise et de les barricader avec des barres de fer.

Lorsque Brendan débarqua, il se rendit aussitôt vers le monastère, mais grande fut sa stupéfaction lorsqu'il en trouva les portes solidement fermées.

Et comme il demandait qu'on lui ouvrît, au nom de notre Seigneur, une voix lui répondit à lui et aux quelques disciples qui l'accompagnaient :

« Ce sont vos mérites qui ouvriront cette porte ! »

Alors Brendan commanda à son disciple Talmach d'ouvrir la porte au nom de notre Seigneur.

Et la porte s'ouvrit d'elle-même et les barres de fer et les madriers de la barricade s'écroulèrent avec grand fracas.

Et Brendan entra, suivi des siens, se dirigeant vers l'église dont il trouva la porte pareillement fermée.

« Au nom du Seigneur, commanda-t-il, Sainte Eglise, ma mère bien-aimée, ouvre-moi grande Ta Porte ! »

Et, comme avant, la porte tourna sur ses gonds et la barricade vola en éclats.

Telle fut l'une des merveilles que Brendan accomplit sur la terre de Wened, au monastère de Gweltas le Sage en pays de Rhuys.

En sortant de la baie, nous faisons route poussés par une bonne brise et douze jours passent ainsi. Mais le treizième jour la brise disparaît et sur la mer plate comme un miroir, aucune risée ne vient bleuir les eaux qui ressemblent à un métal fondu renvoyant l'éclat du soleil.

Alors nous prenons les avirons et longtemps, longtemps, nous les manœuvrons jusqu'au moment où, les mains en sang, le corps exténué de fatigue, nous sommes incapables de fournir le moindre effort.





Et le vent, de nulle part, n'accourt pour gonfler notre voile que nous finissons par amener.

Nous voyant ainsi incapables d'agir, Brendan fait rentrer les avirons et nous commande de hisser à nouveau la voile.

Je n'ose me risquer à faire remarquer à notre abbé qu'il est inutile d'agir ainsi puisque nous nous trouvons au cœur d'un calme plat, mais Brendan, devinant mes pensées, nous dit :

« Nous n'avons pas de meilleur vent, de meilleur pilote que Dieu lui-même. Abandonnons-nous à Sa Volonté. Lui Seul nous conduira là où il veut que nous allions. Alors durant de nombreux jours, sur la mer immobile, ardents de soif et de fièvre, nous dérivons ainsi, ignorant vers quelles aires du monde nous voguons.

Par instants, la brise qui ne fait naître aucune risée à la surface de la mer gonfle notre voile : on croirait qu'une bouche invisible souffle sur cette seule partie de notre barque, car nous ne ressentons sur nos visages aucune caresse de la brise.

Et sous ce vent mystérieux, le curragh fend rapidement le miroir de la mer.

La soif, la faim nous torturent; nous n'avons aucune manœuvre à faire et nous regrettons presque de ne plus avoir à tirer sur les avirons et de ne plus nous battre contre la mer.

Mais nous ne sommes pas pour autant inactifs : nous ne cessons de prier Dieu et de chanter ses louanges ; et nos voix courent sur la mer étincelante.

Confiants en Dieu, nous nous abandonnons à sa Sainte Volonté.

Cependant, l'un des trois frères qui étaient accourus vers nous au moment du départ, l'un de ceux-là sans doute que Brendan avait voulu désigner, en disant que le Diable le guettait, commença à se plaindre, tout bas d'abord, puis, s'enhardissant, il élève la voix, disant que depuis le temps que nous naviguons nous n'avons aperçu nulle terre et que cette Ile Mystérieuse, but de notre voyage, n'existe que dans les rêves du Père Abbé.

Puis, à son tour, l'autre frère commence à se plaindre et tous deux s'unissent pour douter des paroles de Brendan.

Certains de nos frères, bien qu'ils soient en oraison, commencent à se troubler et s'arrêtent dans leurs prières pour écouter les lamentations des deux autres, et Brendan, debout à l'arrière, semble ne pas les entendre. Aussi, grandissante est la colère des deux frères et leurs protestations et leurs ricanements moqueurs s'élèvent plus tumultueusement.

Peu à peu, la mer change de visage : ce sont d'abord des risées qui courent rapides, vertes, sur la surface de la mer. Et la mer s'anime : des petites vagues commencent à briser le miroir de la surface et le changent en une multitude de facettes scintillantes qui reflètent à l'infini l'œil du Soleil.

Puis la mer se creuse et les crinières blanches des chevaux verts des vagues nous environnent, accourues de toutes parts; des nuages gris courent au ras de l'horizon, des brumes s'étendent et se déchirent, des montagnes d'eau se dressent, sur lesquelles nous montons en

tanguant et au creux desquelles nous retombons en prêtant une oreille anxieuse aux craquements de la carcasse du curragh.

Il faut réduire la voilure et nous mettre en devoir d'écooper l'eau qui emplit le fond de la barque.



Et, à mesure que la tempête grossit, les plaintes des deux frères vont grandissantes. Brendan, à l'arrière, droit et immobile, insensible aux soufflets des embruns et aux morsures du sel sur son visage, comme l'était Notre Seigneur à ceux des soldats, l'aviron de gouverne d'une main, la croix de l'autre, élevée au-dessus de sa tête, mène le curragh.

Combien de temps dure la tempête? Combien de jours la mer, bouillonnante d'écume, nous harcèle-t-elle sans repos? Dieu seul le sait. Nous mourons de soif et de faim, et bien peu d'entre nous sont capables d'un effort, si minime fût-il. Certains, rendus malades par le mouvement de la mer, gisent au fond de la barque, livides et défaits, et sans force, insensibles à l'eau glacée dans laquelle ils baignent.

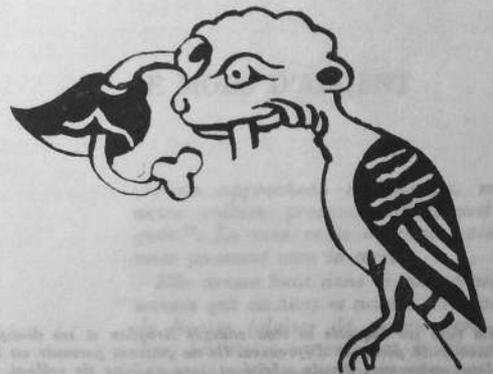
Mais tout à coup, alors que je me tiens près du mât qui craque sinistrement, j'aperçois vers le Nord, dans l'échancrure d'un nuage, une terre lointaine vers laquelle le vent nous dresse²⁷.

« Terre ! Terre ! » m'écriai-je joyeusement.

Et tous, transportés de joie, se dressent pour regarder dans la direction de la terre apparue, que des nuages nous cachent par instants pour la découvrir à nouveau un moment après.

Les plus malades eux-mêmes se lèvent en se cramponnant aux bancs ou au bord pour contempler la terre qui monte, bleue et redoutable, du bord de l'horizon.

Brendan, lui aussi, toujours impassible, regarde la terre inconnue se dresser toujours plus haute au-dessus des vagues tourbillonnantes.



La voie sur laquelle se sont engagés Brendan et ses disciples est semée de périls et d'épreuves. Ils ne peuvent parvenir au but de leur quête sans l'avoir mérité et, tout au long de celle-ci, les épreuves ne leur seront pas ménagées. Seuls leur constance et leur volonté, leur courage, leur foi, leur confiance en Dieu, leur permettront de franchir tous les obstacles dressés sur leur route dont le plus dangereux est la tentation du Démon.



S'il leur est relativement aisé de subir les souffrances physiques, de s'armer de courage devant les dangers matériels qui les menacent, il leur est moins facile de chasser de leur âme la tentation dont le doute est l'une des principales manifestations.

Aussi doivent-ils extraire ce doute de leur âme et s'attacher à ce que nulle mauvaise action, telle le larcin de leur frère, ne vienne ternir la pure communion qui règne entre eux.

Les passages qu'on va lire constituent l'une des premières épreuves sévères qu'ils auront à supporter.

« Quel Dieu, quel maître, quel maître... »
« Quel Dieu, quel maître, quel maître... »
« Quel Dieu, quel maître, quel maître... »

V

LE MORS D'ARGENT

Nous approchons rapidement, malgré notre voilure presque entièrement chargée²³. Le vent et le courant, puissants, nous poussent vers la terre.

Elle dresse haut dans le ciel, chargé de nuages qui cachent et noient ses sommets, de hautes falaises de pierre vert foncé dont les stries ressemblent à d'immenses colonnes semblant supporter les nuées. La mer déferle avec furie sur les récifs noirs et acérés que les creux des lames découvrent comme des rangées de dents cruelles de monstres marins crachant l'écume à pleine gorge.

Les oiseaux de mer voltigent autour des écueils, semblables aux flocons d'écume qui s'accumulent au fond de criques inabordables et que le vent furieux fait tourbillonner comme neige.



De larges plaques d'eau luisante, vert d'émeraude et turquoise miroitante, s'étalent autour des roches lorsqu'elles se découvrent après que les vagues se sont écrasées contre elles.

Des ruisseaux se précipitent des hauteurs en cascade, en rebondissant, et s'écrasent dans la mer avec un bruit de tonnerre mêlé au tonnerre des vagues. Nous mourons de soif et la vue de ces cascades bondissantes nous donne la tentation d'en approcher pour rafraîchir nos gorges desséchées par le sel de la mer. Nos yeux, agrandis d'envie et d'effroi mêlés, disent éloquemment quel ardent désir nous emplit.

Mais Brendan, qui est demeuré muet depuis le début de la tempête, élève la voix qui domine les hurlements du vent, les clameurs de la mer, le tonnerre des cascades.

« Quoi, dit-il, vous oseriez recueillir cette eau qui vous tente si grandement avant que Dieu ne vous ait fait découvrir une baie abritée où il nous sera possible d'aborder à cette terre? Je vous le dis, ô mes fils, ce serait commettre un vil larcin! Que la patience soit en vos âmes : bientôt Dieu vous montrera la baie où nous pourrons nous abriter et prendre un repos bienfaisant pour nos corps épuisés! »

Durant trois jours, qui nous paraissent interminables, nous côtoyons l'Île Sauvage, torturés par la soif, supplice atroce de la tentation.

Et voilà que, le troisième jour, une crique profonde s'ouvre dans la muraille de pierre. Son entrée est étroite et bordée de récifs sur lesquels la mer déferle sauvagement.

Brendan m'appelle : « Prends l'aviron de gouverne, Seaghan, me dit-il, et conduis-nous au cœur de cette crique. »

Il me faut hurler dans la tempête dont les échos de la crique se renvoient les



clameurs, pour le remercier de la confiance qu'il me témoigne et de l'honneur qu'il daigne me faire de conduire notre curragh au port du Salut et du Repos.

Fort heureusement, nos barques d'Hi-bernie sont légères à la lame et ne calent que très peu, aussi pouvons-nous franchir hardiment la dernière ligne d'écueils bar-rant l'entrée de la baie, et bientôt nous nous retrouvons flottant sur la surface calme du havre de repos.

Mais, la crique s'élargissant, ce n'est plus une petite échancrure ouverte dans la falaise, mais un long couloir taillé à vif dans les hautes falaises vertes. Les eaux en sont d'un calme si parfait que les sommets et le ciel s'y reflètent comme dans un miroir.

Un silence et une paix immense habitent en ces lieux, et nous sommes si impressionnés par le poids de ce silence qui pèse sur nous, que nous n'échangeons des paroles qu'à voix basse. Mais si basses que soient nos voix, les échos s'en emparent, les amplifient, se les renvoient d'une rive à l'autre et finissent par les réunir en une clameur qui va mourir tout là-haut, au bord des falaises où les vents la répandent aux quatre horizons.

Nous avons repris les avirons et nous n'avons nulle peine à ramer sur ces eaux transparentes comme le diamant et que nul courant n'agite. Très loin, au-dessous, nous voyons le fond du canal, émeraude vert-lumière. Et il nous semble que nous ne voguons pas sur les eaux mais que nous volons dans le ciel, tant est limpide la masse liquide sur la surface de laquelle se glisse notre curragh.

Des peuples entiers de poissons aux mille couleurs sillonnent les eaux, jetant, dans leurs mouvements, les éclats de lumière de leurs écailles. Des forêts et des prairies d'algues vertes, bleues, rouge ardent, pourpres, cuivre roux, bronze doré, parsèment les profondeurs.

Enfin nous atteignons le fond du canal. Du sommet de la falaise jaillit une cascade qui bouillonne comme le lait, heurte les roches et rejaillit en brouillard d'argent, puis s'écrase dans un bruit de cristal brisé sur une grève de sable doré.

Nos yeux disent éloquemment combien le désir de la soif nous étreint à la vue de ces eaux jaillissantes et limpides; aussi Brendan, au moment où le curragh donne sur la grève dorée, nous dit :

« Voici venue l'heure où Dieu vous apporte réconfort et repos après les dangers que nous avons courus. Vous pouvez maintenant débarquer, mes fils, mais prenez garde de ne rien enlever de ce qui est à bord et de ne point boire immodérément de cette eau que le Seigneur vous accorde, car elle apporterait peine et douleur à vos corps. »

Ayant dit, Brendan bénit la grève et les eaux, et nous descendons à terre, titubant des fatigues dont la mer a accablé nos corps.

Mais plusieurs d'entre nous ne retiennent pas le commandement de Brendan et boivent plus qu'il ne leur en faut de l'eau de la cascade.

Alors le sommeil les terrasse, et ceux qui ont bu un hanap dorment durant un jour, ceux qui en ont bu deux ou trois, voire même quatre, dorment deux, trois ou quatre jours. Brendan, durant leur sommeil, demeure agenouillé devant eux, priant Dieu pour ses fils qui ont désobéi et péché, non pas consciemment mais parce que la soif les dévorait.

Lorsque tous sont réveillés, Brendan les réprimande comme il se doit, et c'est alors qu'un chien au pelage rouge feu, aux oreilles noires, accourt vers nous, avec les signes de la plus grande joie et se roule aux pieds du père abbé.

« Dieu, nous dit-il, nous envoie ce chien comme son messager pour nous servir de guide sur cette île sauvage; suivons-le donc là où il nous mènera! »

Et le chien, gambadant devant nous, nous fait découvrir un sentier abrupt dans un repli de la haute falaise.

Nous nous y engageons à sa suite, et voici qu'arrivés au sommet de la falaise nous découvrons devant nous un magnifique château dont la porte est largement ouverte.

« Allons, dit Brendan, nous trouverons ici réconfort et repos! Mais soyez prudents et veillez que Satan ne vienne point vous tenter. Je le sais, l'un de vous trois, dit-il en s'adressant aux frères qui sont venus nous rejoindre lorsque nous avons quitté la terre d'Hibernie, est guetté par l'Esprit du Mal. Qu'il prenne garde de ne rien dérober en ce lieu, car ce serait Satan qui le pousserait à commettre une aussi mauvaise action. »

A ces mots, Brendan franchit la lourde porte aux ferrures ouvragées et, à sa suite, nous pénétrons dans le château.

Ce ne sont partout que salles magnifiquement ornées de lustres d'argent et d'or, meublées de tables et de

coffres de bois précieux; que tapis aux riches couleurs recouvrant des mosaïques chatoyantes.

« Maintenant, dit Brendan, le moment de réconforter nos corps par de substantielles nourritures est venu. N'en abusez pas : usez-en avec la modération qu'il convient et souvenez-vous de l'aventure qui vous est arrivée lorsqu'en débarquant en cette île vous avez bu trop de hanaps! »

Alors, à ces mots, une table magnifiquement ornée, garnie de mets précieux, recouverte d'une fine nappe de lin, se présente devant nous.

Brendan ayant béni notre nourriture, nous consommons les plats dressés devant nous et buvons les breuvages délicats dont sont remplies les cruches d'argent.



Et notre repas achevé nous gagnons, sur l'ordre de Brendan, les lits douilletts qui s'offrent à nous. Mais le père abbé ne se laisse pas aller au sommeil. Il veille sur nous qui dormons, écrasés de fatigue. Bien lui en



prend car, au cours de la nuit, Satan, sous la forme d'un sauvage d'Afrique, pénètre furtivement dans la salle, tenant à la main un mors d'argent massif. Il s'approche du lit d'un des moines, celui à qui Brendan a prédit qu'il serait tenté par le Démon, et doucement l'éveille. Le malheureux, les yeux encore pleins de sommeil, est ébloui par le mors d'argent sur lequel se reflètent les lueurs rouge sang émanant de Satan. Il tend les mains vers lui et rapidement s'empare du mors et le cache dans son sein.

Le soleil resplendit à nouveau et emplit le château de sa douce clarté. Nous nous levons et célébrons le Saint Office.

Comme la veille, la table magnifiquement servie se présente à nous.

Ainsi, durant trois jours et trois nuits nous demeurons dans le château magnifique, mangeant et buvant, dormant et refaisant nos forces.

Et quand le moment est venu de quitter ce lieu de délices, de reprendre la mer, Brendan demande si nul de nous n'a rien dérobé dans la demeure hospitalière qui nous a si bellement accueillis. Tous nous nous récrions et jurons à notre abbé que loin de nous a été la pensée d'être tentés et que nos mains sont pures de tout larcin.

Tous le jurent, sauf un : celui à qui Brendan a donné un avertissement lors du départ d'Hibernie. Les yeux hagards, le visage grimaçant, tremblant de tout son corps, il se jette aux pieds de Brendan, arrache de son sein le mors d'argent qui flamboie du soleil et le jette loin de lui.



« Pitié, ô Père! Pitié! Grâce pour mon âme qui est damnée, je le sens! » s'écrie-t-il.

« Mes frères, dit le père abbé, prions ensemble pour lui, pour que le salut ne lui soit pas refusé. »

Nous tombons à genoux autour de Brendan et de notre frère qui a commis le larcin et implorons Dieu de le prendre en pitié. Alors, de son sein, s'échappe un sauvage d'Afrique rugissant et écumant de rage, qui s'écrie :

« Pourquoi me chasses-tu, Brendan, de ce domaine qui est mien depuis si longtemps? Voici sept ans que je demeure en ce corps. Il était mien, je le pensais, et voici que tu m'en chasses par la grâce de ton Dieu! »

Et, dans un bruit de tonnerre, le Démon s'abîme dans les entrailles de la terre.

Puis Brendan annonce au coupable que l'heure de sa mort est venue et lui demande de se préparer à recevoir le corps de Notre Seigneur. Il lui apprend encore qu'il recevra la sépulture là même où nous nous trouvons.

Et notre frère reçoit la Sainte Communion et son âme s'échappe de son corps sous la forme d'une traînée lumineuse qui monte vers le ciel.

Nous creusons sa tombe dans la terre dure et sèche, noire comme tourbière d'enfer, et nous y déposons son corps.

Cet événement a jeté la tristesse sur notre petite troupe et, pensivement, nous reprenons le sentier qui nous conduit vers la crique au sable doré où nous attend notre curragh dont la silhouette se reflète dans le cristal des eaux.



*La Hjalp rivière
(Islande)*



*Flucey, Iles d'oiseaux
(Islande)*

Pierre tombale
de la tour de l'Eglise
Kells (Meath)
Irlande (XII^e siècle ?)



Mais, au moment où nous allons nous embarquer, un homme resplendissant de clarté accourt vers nous, portant un panier empli de pains et de cruches d'eau. « Prenez ces provisions, nous dit-il, Dieu vous les envoie pour que, sur la mer, vous ne manquiez pas de nourriture et que vous parveniez sains et saufs au lieu où sa Divine Bonté daigne vous faire aborder! »

Puis, ayant dit, son image s'évanouit à nos yeux. Nous nous penchons sur les avirons et arrivons bientôt à l'entrée de la Grande Mer. Alors, nous hissons la voile qu'un vent léger vient gonfler, et gaiement le curragh taille sa route sur l'immensité de la mer.

LE COMBAT DES MONSTRES

C'est une nouvelle épreuve à laquelle sont soumis les pèlerins que l'apparition terrifiante du serpent gigantesque. Elle est dans l'ordre des traditions guerrières de l'Irlande pour la formation du jeune guerrier, l'affermissement de son courage et le contrôle de ses nerfs. Il s'agit donc ici d'une tradition primitive qui, transposée sur le plan chrétien, prend la forme d'une épreuve à laquelle Dieu soumet ses soldats comme les nomme le vieux récit.

On peut y voir une tentative du Démon que Dieu arrêtera en suscitant un adversaire, un champion, sous la forme d'un autre serpent qui sortira vainqueur du combat qu'ils se livrent. C'est également un symbole du Bien et du Mal, l'opposition des Forces de vie aux Forces de Mort, thème éternel commun à tous les peuples.

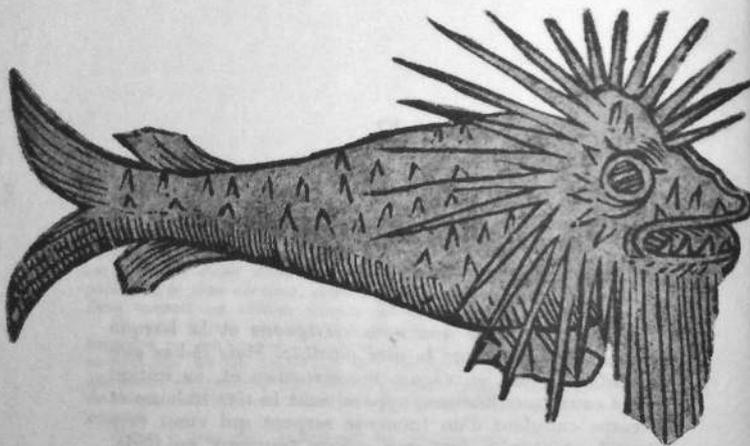
Nous y trouvons également les fondements d'une croyance encore vivace chez les peuples septentrionaux, celle de l'existence d'un animal fabuleux généralement désigné sous le nom de Serpent de mer qui a donné naissance à bien des histoires, à bien des légendes et même, de nos jours, à de fausses nouvelles de journalistes démunis de sujets d'articles.

Il n'en reste pas moins qu'ici aussi, comme dans toutes les légendes, il y a une parcelle de vérité. La mémoire populaire garde inconsciemment au cours du déroulement des siècles le souvenir de l'existence, aux premiers âges de la terre, d'espèces animales monstrueuses telle celle des grands dinosauriens. L'amour du merveilleux, le goût du fantastique et l'imagination de populations comme les Irlandais et d'autres nous les ont restituées sous la forme de monstres marins tels ceux qui figurent sur les anciens portulans.

Cette croyance traditionnelle est loin d'être disparue puisque, de nos jours encore, les descendants des anciens Celtes croient parfois apercevoir, évoluant sur les eaux calmes d'un de leurs loughs, quelque rescapé de ces grands animaux disparus.

Voici trois jours que nous naviguons et la barque avance rapidement sur la mer paisible. Mais là-bas elle se gonfle, se tord en vagues monstrueuses et, au milieu de ces eaux tumultueuses, apparaissent la tête hideuse et le corps ondulant d'un immense serpent qui vient vers nous, hurlant plus fort que quinze taureaux en furie. Sa gueule aux mâchoires bordées d'énormes crocs jette des torrents de flammes comme si toutes les bouches de l'Enfer s'étaient dressées à la surface de la mer.

La terreur nous tenaille et nous implorons notre père de nous délivrer, par les vertus que Dieu lui a accordées, du monstre hurlant qui menace de nous engloutir comme Léviathan engloutit Jonas. Et la voix claire de Brendan domine les hurlements du monstre. Impassible aux dangers qui nous menacent, il élève calmement la croix au-dessus de sa tête : « Ne craignez aucun dol, ô mes fils ! Dieu ne permettra pas à cette immonde bête de vous écraser sous ses dents », nous dit-il. Des vagues immenses, repoussées par le monstre, accourent vers notre barque et vont la rouler, l'écraser



sous leurs montagnes vertes et blanches. Mais, le long de notre bord, un autre serpent se dresse et se précipite à la rencontre du premier. Le combat fait rage, les têtes hérissées de pointes aiguës se dressent l'une contre l'autre, les corps recouverts d'écailles sonnantes s'entrechoquent, se roulent et se déroulent avec frénésie. Sang et feu jaillissent de toutes parts et les vagues de la mer se teignent de pourpre. Et la lutte prend fin. Le monstre qui menaçait de nous engloutir déroule lentement ses anneaux : son adversaire l'a vaincu. Son corps est scindé en trois tronçons sanglants qui roulent sur la mer.

Nous rendons grâce à Dieu de nous avoir si bellement sauvés du danger qui nous menaçait, et sur la mer redevenue calme nous reprenons notre route.

Le lendemain, à l'aube, une terre nous apparaît au loin et nous cinglons vers elle.

Lorsque nous y abordons, quelle n'est pas notre surprise de voir que la queue du monstre vaincu y a été rejetée par la Mer.

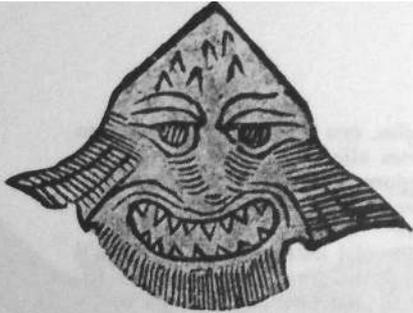
« Voyez, dit Brendan, voici notre ennemi et ce qu'il en reste. Durant le temps que nous séjournerons ici, nous nous nourrirons de sa chair, comme Dieu l'a voulu. Mais il est temps de haler notre barque à l'abri, car bientôt la tempête va s'emparer de la mer. »

Arc-boutés au bordage, nous halons notre curragh tout au haut de la grève, là où les vagues les plus fortes ne viendront pas l'atteindre. Puis, l'ayant déchargé de tout



ce qu'il contient et ayant enlevé le mât, nous le retournons pour qu'il nous serve d'abri contre les morsures du froid et les coups cinglants de la grêle. Nous soulevons légèrement un des bords et le faisons reposer sur nos avirons dressés, pour que nous puissions pénétrer sous notre abri. Sur le sol, nous avons étendu notre voile et, si ce n'est ici la richesse du grand château dans lequel nous avons vécu quelques jours, du moins retrouvons-nous dans l'abri de notre navire la chaleur et la joie qui nous animent d'être rassemblés et unis par les mêmes sentiments.

Puis, sur l'ordre de Brendan, quelques frères s'en vont quêrir des quartiers de la chair du monstre que



nous faisons griller sur un feu de varech et que nous consommons avec délices. Alors la tempête s'élève. Un vent terrible, comme jamais nous n'en avons subi, soulève la mer en des vagues hautes comme des montagnes qui viennent se briser avec un bruit assourdissant à quelques pas de nous. Il secoue notre abri avec une violence terrible et fait voler dans les airs le sable et les galets qui viennent frapper notre curragh et le font résonner comme un gigantesque tambour.

Durant trois mois la tempête fait rage, et chaque matin nous allons prélever des quartiers de chair sur la carcasse du monstre.

Mais les provisions d'eau sont épuisées et un matin les frères qui sont allés faire les provisions de chair du grand serpent reviennent les mains vides. Durant la nuit, les oiseaux et les bêtes de la mer ont tout dévoré et il ne reste plus du monstre qu'une carcasse blanchie semblable à un navire jeté à la côte.

Alors ils se lamentent, mais Brendan les reconforte. « Dieu, qui nous protège et nous aide, pourvoiera à notre nourriture. Allez de l'autre côté de l'île et vous trouverez une fontaine aux eaux limpides », leur dit-il.

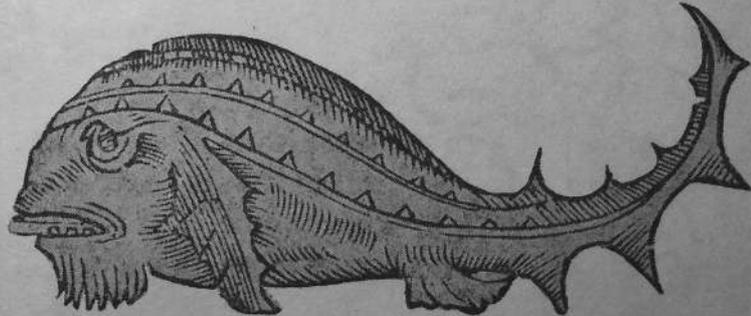
Ils vont donc vers le lieu que Brendan leur a désigné et s'en reviennent bientôt portant des cruches remplies d'eau claire.

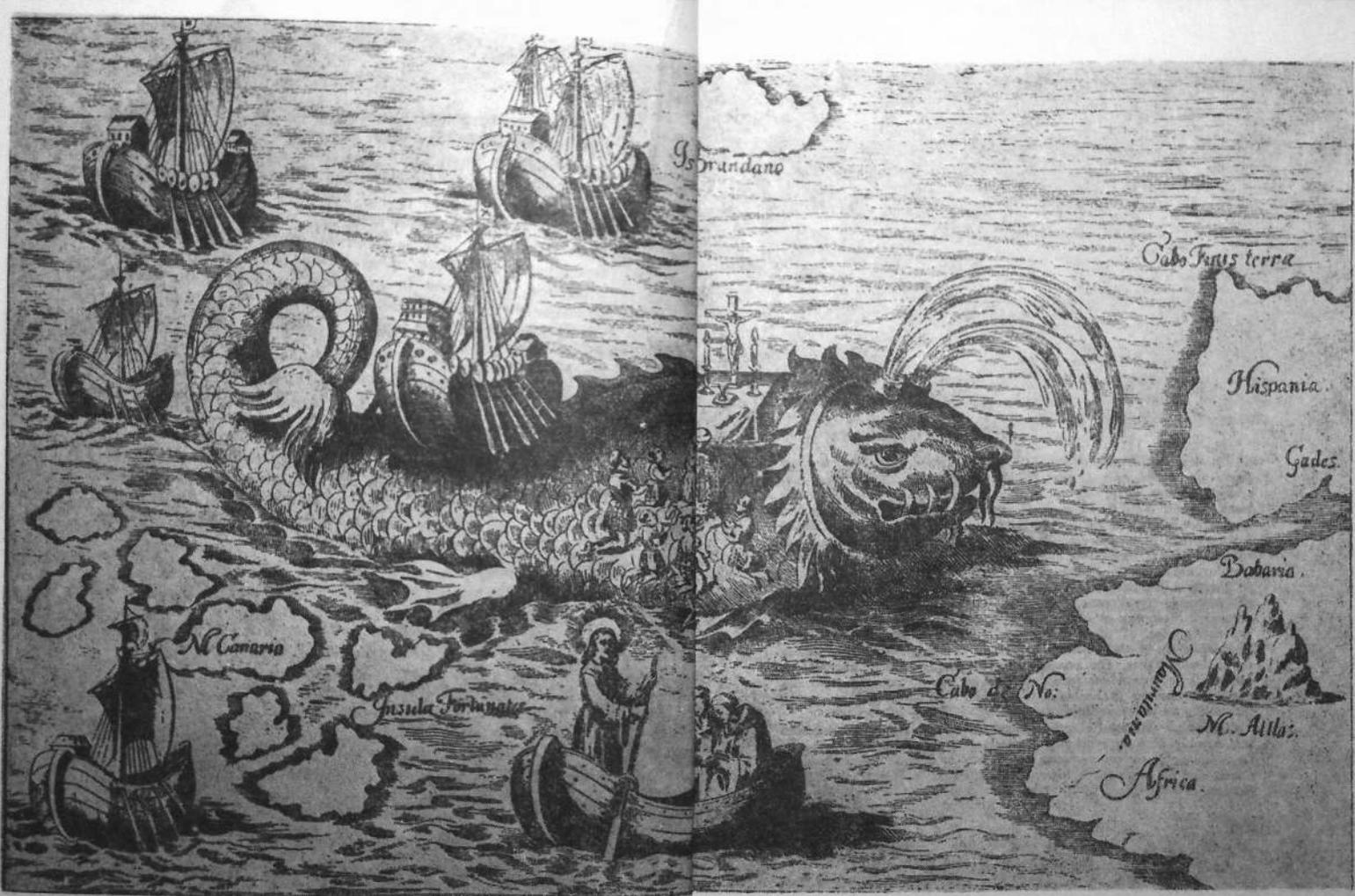
Et, à notre grand étonnement, nous retrouvons chaque matin, sous notre abri, des quartiers de viande aussi nombreux et aussi frais que ceux que nous avons prélevés sur le corps du monstre. Dehors, la tempête continue, la neige vole mêlée aux flocons de l'écume, la grêle et la pluie glacée crépitent sur les peaux du curragh. Mais, un matin, Brendan nous annonce que la tempête va s'apaiser et que nous devons faire ample provision d'eau car le moment du départ ne saurait plus tarder désormais.

Et bientôt le vent cesse,

la pluie, la neige, la grêle ne crépitent plus sur le curragh; le temps, peu à peu, se dégage des nuages noirs qui l'obscurcissent et, à nouveau, le soleil luit de tout son éclat au cœur du désert du Ciel.

Nous remettons le curragh dans sa position normale, nous embarquons nos vivres et nos outils et, remontés à bord, nous hissons joyeusement la voile et partons vers d'autres découvertes.





« ...Au matin, Brendan célèbre la Sainte Messe du Grand Jour de la Résurrection... » (Ch. VII, Jasconius.)

La description que donne le récit de l'île des Brebis est frappante de vérité, mis à part le Merveilleux qui l'enveloppe. Les rédacteurs des différents récits des navigations de Saint Brendan nous parlent d'UNE île, mais il semble bien qu'ils aient attribué à une seule ce qui caractérise tout un archipel, celui des Feroë à mi-chemin entre l'Écosse et l'Islande. Terre d'élection des moutons l'Archipel féroën en porte le nom puisque Feroë signifie : île des moutons.

Quant à Jasconius, le monstre marin, sa description fait partie des histoires terrifiantes et des légendes qui s'attachent aux grands cétacés : baleines et cachalots si fréquents alors, dans les mers septentrionales. Il n'est pas rare de trouver, dormant à demi-immergés, de grands animaux marins, principalement les orques ou baleines-tigres. On conçoit l'effroi des premiers navigateurs lorsqu'ils se trouvaient face à face avec des monstrueux animaux capables, comme le cachalot, de couler les embarcations contre lesquelles se tournait leur colère.

Jasconius, comme Leviathan, nous fait songer à Jonas et, comme lui, semble être le symbole classique des puissances ténébreuses. La scène se passe au moment de Pâques et évoque la victoire du Christ sur les puissances infernales, celles de la Vie, de la Résurrection, sur la Mort.

VII

JASCONIUS

Durant des semaines, durant des mois, nous naviguons au gré des vents, sous la sauvegarde de Dieu, et voici que le Jeudi Saint une île se dresse à l'horizon.

Doucement, nous voguons vers elle.

On dirait une émeraude parsemée de diamants, tant sont vertes ses prairies et immaculés les lis qui y poussent.

Nous approchons, et quelle n'est pas notre stupéfaction de voir les lis se mouvoir.

Mais, bientôt, l'un de nous s'écrie : « O Père! ce ne sont pas des lis qui poussent sur l'émeraude des prairies de cette île, mais des milliers de brebis qui broutent l'herbe tendre. »

En effet, nous voyons maintenant aller et venir sur le tapis moelleux des prairies un immense troupeau de brebis à l'éclatante toison blanche. Elles sont, par endroits, si nombreuses que leur masse accumulée dérobe à notre vue la verte magnificence de la terre.

Nous abordons avec précaution, de crainte d'effrayer l'innombrable troupeau. Mais celui-ci ne semble nullement troublé à notre approche et c'est au milieu de tendres bêlements que nous nous frayons un chemin vers le lieu que notre père a choisi pour y célébrer l'office divin.

Au matin du Samedi Saint, Brendan ordonne à deux d'entre nous d'aller quérir dans le troupeau l'agneau le plus beau, à la toison la plus immaculée, pour célébrer dignement la fête de Pâques. Ils vont et ont bientôt choisi l'agneau désiré, et celui-ci docilement, comme un animal domestique, se met en devoir de les suivre.

Mais lorsqu'ils arrivent vers nous, apparaît l'Homme-de-Clarté qui nous a déjà prêté aide, portant une grande corbeille de pains et de provisions de toutes sortes.

Et comme Brendan lui rend grâces, l'Homme-de-Clarté lui dit :

« Il vous faut reprendre la mer. Embarquez donc ces provisions et partez. Lorsque, dans huit jours elles seront épuisées, je vous en apporterai d'autres qui dureront jusqu'à la fête de la Pentecôte. Prenez aussi des branches pour cuire l'agneau que vous emmenez et vous repaître de sa chair le Saint Jour de Pâques, car sur la terre à laquelle vous aborderez demain pour célébrer la Fête de la Résurrection, il ne pousse ni arbre, ni buissons et aucune prairie ne la recouvre de sa toison d'émeraude. Vous demeurerez sur cette île jusqu'à la sixième heure du jour, puis ensuite vous ferez route vers le Couchant et vous aborderez à une île peuplée de milliers d'oiseaux où vous séjournerez jusqu'à l'Octave de la Pentecôte. »

« Fort bien ! dit Brendan, je vous suis reconnaissant de ce que vous m'apprenez, mais j'aimerais savoir pourquoi ces brebis ont des toisons si belles et si blan-

ches et pourquoi toutes sont aussi grosses : j'en ai vu qui étaient aussi fortes qu'un bœuf ! »

« Si ces brebis sont aussi blanches et aussi grosses, c'est tout simplement, répondit l'Homme-de-Clarté, parce qu'elles ne sont jamais traites et que les rigueurs de l'hiver sont inconnues dans cette île. Aussi grasses et vertes sont toujours les prairies qu'elles paissent. » Alors nous embarquons et l'Homme-de-Clarté nous fait ses adieux. Ses mains se tendent vers nous, ses yeux versent des pleurs.

Il y a peu de temps que nous avons quitté l'île des Brebis lorsque nous trouvons devant nous une île basse et aride. Nulle herbe n'y pousse, nul arbre n'y projette son ombre, nulle plage au sable doux, nulle baie profonde et bien abritée.

Sur l'ordre de Brendan, nous mettons pied à terre et nous y halons notre barque. Nous nous assemblons pour passer la nuit en prières, mais notre Père demeure seul à bord et nous l'entendons qui s'entretient avec Dieu. Plus tard, il devait nous révéler que, durant cette nuit de communion avec le Seigneur, celui-ci lui avait appris quelle était l'île étrange et aride sur laquelle nous avions mis le pied. Mais il s'était bien gardé de nous en faire part de peur de nous remplir d'effroi.

Au matin, Brendan célèbre la sainte Messe du Grand Jour de la Résurrection, puis nous nous occupons de préparer le repas de Pâques. Déjà, le feu allumé jette ses flammes claires qui enveloppent le chaudron de bronze empli de la chair du monstre et de celle de l'agneau.

Mais l'île, brusquement se met à trembler ; nous tombons à terre et tous nous roulons sur ses pentes arides et nous sommes précipités à la mer, hurlant de

terreur et implorant Brendan, demeuré dans la barque, de nous porter secours.

Les uns après les autres, il nous hisse à bord et, à notre grande stupéfaction, nous voyons l'Île qui s'éloigne rapidement vers le Nord, cependant que le feu continue à jeter ses flammes autour du chaudron où cuit notre repas de Pâques.

Et l'Île disparaît à l'horizon, traçant derrière elle un sillage de fumée noire.

« Oh, père bien-aimé, disons-nous, quel est donc ce prodige ? Pourquoi l'Île a-t-elle ainsi tremblé et pourquoi fuit-elle, emportant notre chaudron et le repas qui y cuisait. Quelle terreur a été la nôtre lorsque nous avons été précipités à la mer ! »

« Soyez sans crainte, ô mes fils, nous répond Brendan en souriant, ce n'était pas une terre celle sur laquelle vous avez abordé, mais le dos du plus gros des poissons vivants. Il est si gros, si large que, depuis le commencement du Monde, il cherche vainement à se lever du fond de la mer, à se rouler sur lui-même en faisant se joindre sa tête et sa queue. Mais il ne peut y parvenir tant sont gigantesques et son ventre et son dos. Ainsi est-il le symbole de l'Éternité. Son nom est Jasconius. Ne soyez donc pas étonnés que nulle herbe ne poussait sur lui ! »

Encore mal remis de notre aventure, et quelque peu effrayés par les mille dangers que la mer nous prodigue, malgré les paroles rassurantes de notre père et les promesses de nous protéger que nous a faites l'Homme-de-Clarté, nous hissons la voile et reprenons notre route.





Ce chapitre du récit est consacré à une scène qui se passe soit dans une des îles Féroë, soit en Islande. Pour ma part, je penche pour l'une des îles de la Côte Ouest des Féroë, une des nombreuses îles ou montagnes d'oiseaux où, par dizaines de milliers, ceux-ci établissent leurs nids dans les interstices de terre meuble qui, par couches superposées, séparent les coulées d'orgues basaltiques. Certaines de ces îles sont littéralement blanches de foules d'oiseaux qui s'y sont établies et qui, par instants, s'en échappent en une nuée de plumages blancs qui, de loin, paraissent des bourrasques de neige.

Sur le sommet de ces îles, le sol est recouvert d'un épais tapis d'herbe sur lequel gisent d'autres familles d'oiseaux, généralement des pétrels, des goëlands, des mouettes dont les longues ailes ont besoin d'espace pour leur permettre de s'envoler alors que les parois des falaises sont le domaine des familles d'oiseaux de peu d'envergure tels que les perroquets de mer (*fratercula arctica*) que les Féroëns chassent au moyen de filets aux longs manches, en se faisant descendre le long des falaises au moyen d'un solide câble de crins tressés.

VIII

L'ILE DES OISEAUX

Comme l'Homme-de-Clarté nous l'avait promis, notre navigation est de brève durée et bientôt nous voyons monter à

l'horizon une nouvelle terre, une île couverte d'immenses forêts où toutes les sortes de vert se marient harmonieusement à l'éclat de fleurs au parfum pénétrant, où des prairies luxuriantes dévalent jusqu'à la mer.

Nous longeons la côte, cherchant un havre propice au débarquement et nous découvrons l'embouchure d'une petite rivière juste assez large pour livrer passage au curragh. Elle est si étroite que nous ne pouvons nous servir de nos avirons : aussi est-il décidé que nous halions notre barque et remonterons le cours de la rivière.

Brendan qui est demeuré à bord, prie, agenouillé sur le fond du curragh.

À son tour, il met pied à terre lorsque nous parvenons à l'endroit où la rivière se resserre et où sa profondeur ne permet plus de faire avancer le curragh.

Nous l'amarrons donc au tronc d'un saule qui penche ses branches au-dessus du cours d'eau et nous

remontons celui-ci à pied jusqu'au lieu où il prend sa source.

Quelle est grande la merveille que Dieu nous permet de contempler !

La Source naît entre les racines torturées d'un arbre à la vaste ramure et son tronc se dresse, éclatant de blancheur, comme s'il était du marbre le plus fin. Ses branches s'étendent largement tout autour et leurs feuilles larges et soyeuses, tachetées de pourpre et d'argent disparaissent presque entièrement sous une multitude d'oiseaux, brillants comme neige au soleil, qui ont élu domicile en ce lieu.



Nous nous arrêtons, béants d'admiration et nous nous étonnons du nombre prodigieux d'oiseaux perchés sur cet arbre et de leur plumage immaculé.

Pour quelle cause se sont-ils réunis en ce lieu, sur cet arbre merveilleux, où prend naissance la rivière au cours limpide ? Nous nous risquons à demander l'explication à notre père et il nous répond que lui-même s'interroge vainement sur ce prodige.

Et il implore Dieu de lui permettre de connaître le sens de cette merveille.

Alors un oiseau prend son vol et vient tournoyer, gracieux, autour de notre père; ses ailes, en battant l'air, répandent des sons aussi doux que ceux de la harpe sous les doigts du barde²⁹. Il s'élève et plane et volette joyeusement.

Brendan, en contemplant ses gracieuses évolutions comprend que Dieu a exaucé sa prière et que l'oiseau léger est le messager qu'il lui envoie pour lui apprendre ce qu'il désire connaître.

« Si Dieu t'envoie vers nous en messager, dit-il à l'oiseau, dis-moi, veux-tu, qui tu es et qui sont tes blancs compagnons et pourquoi vous êtes réunis sur les branches de cet arbre ? »

Alors l'oiseau vient se poser sur la main de Brendan et mélodieuse s'élève sa voix : « Ces oiseaux, ô Saint et Sage Père, sont les anges qui dans les temps passés vivaient au sein du Ciel, dans le voisinage du Seigneur Dieu. Mais lorsque le Traître, l'Orgueilleux qui était notre maître se révolta contre le Seigneur, nous fûmes précipités hors du Ciel en même temps que lui. Cependant, ne nous étant pas rebellés nous-mêmes, ayant seulement suivi par coutume, celui qui était notre maître, Dieu ne voulut pas nous châtier aussi durement que lui. Le Seigneur nous a donné la forme que nous avons présentement. Peu nous importerait celle-ci si nous ne souffrions point comme nous le faisons de ne plus jamais contempler la Gloire et la Majesté de Dieu. Dans cette île qui flotte pour toujours à la surface des océans, nous n'endurons aucune autre souffrance et nous pouvons, comme Dieu nous l'a permis, continuer à chanter Sa Gloire et Ses Louanges.

« Voici une année, ô Fidèles du Seigneur, que vous courez au milieu des tempêtes, accablés par les privations et les souffrances, mais votre navigation n'est point près de finir. Durant six années, encore, vous courrez les mers et à chaque jour de Pâques, vous aborderez sur le dos du monstre Jasconius qui vous a jetés dans un si grand effroi. Mais à la septième année, Dieu vous permettra d'arriver au terme de votre long voyage et d'aborder à la terre promise aux Saints. »

Ayant dit, l'oiseau prend son vol et revient à sa place au milieu de ses compagnons sur l'arbre éclatant, au feuillage merveilleux, de pourpre et d'argent.

Lorsque vient l'heure des Vêpres, les oiseaux agitent leurs ailes et font entendre une douce musique et leurs voix s'unissent pour chanter les louanges de Dieu.

Fatigués par notre voyage, nous nous étendons sur le doux gazon, aussi moëlleux qu'une toison de brebis et nous nous abandonnons au sommeil jusqu'au moment où l'aube emplit de sa lumière le ciel du Levant.

Alors notre Père nous éveille en chantant le verset « *Domine labia mea aperies* » et les oiseaux lui répondent de leur chœur mélodieux :

« *Laudate dominum, omnes Angeli ejus,*
« *Laudate eum, omnes virtutes ejus* ».

Lorsque l'œil de feu du Soleil jaillit de la mer, étincelant de la Gloire de Dieu, à nouveau leurs voix, à l'unisson chantent bellement :

« *Illuminavit Dominum Vultum Suum.* »

Et ainsi à tierce et à sexte, à none et jusqu'au soir, ils chantent et rendent grâce à Dieu de les avoir réconfortés dans leur Solitude en permettant à Brendan et à ses fils de venir leur rendre visite. Jamais, jusqu'alors, le Seigneur n'avait permis à un être humain d'aborder à cette Ile. Aussi, avec quelle ferveur rendons-nous grâce à Dieu de nous avoir accordé semblable faveur et à notre Père bien-aimé d'avoir par sa Sainteté, mérité que nous en profitions.

Mais il faut songer au départ et pour cela

il faut réparer les avaries que notre curragh a subies tout au long de cette année de navigation.

Les cuirs de bœuf sont taillés par les roches, rongés par le sel de la mer et les coutures ne sont plus étanches.

Nous entreprenons donc de remettre en état notre barque, et pour ce faire nous enlevons les peaux qui recouvrent la carcasse, nous rajustons les liens qui unissent les membrures aux lattes des bordés, nous resserons les nœuds des ligatures.

Puis nous mettons en place des peaux neuves dont nous cousons les jointures à petits points rapprochés, et nous les enduisonsoigneusement de résine et de beurre mêlés de terre malléable.

Notre travail accompli, nous nous étendons sur le gazon et réparons nos forces dans le sommeil.

Lorsque le jour paraît, l'Homme-de-Clarté se tient devant nous.

C'est aujourd'hui la Fête de la Pentecôte, et il nous apporte, selon la promesse qu'il nous a faite, des paniers de victuailles.

« Voici venir le moment où vous devez quitter cette île, nous dit-il. Le chemin qu'il vous reste à parcourir est encore long, ô fidèles du Seigneur ! Remplissez donc vos cruches de l'eau de la fontaine et prenez assez de pain recuit pour vous sustenter une année entière; je vous en fournirai tant que votre curragh pourra en recevoir. »

L'octave de Pentecôte étant arrivé, nous nous embarquons dans le curragh surchargé de provisions et nous allons mettre à la voile lorsque l'oiseau qui s'est entretenu avec Brendan vient voleter autour de nous, puis se poser sur l'avant de la barque.

Et comme auparavant, l'oiseau prend la parole des humains :

« O mes frères, que le courage ne vous manque point dans les épreuves qui vous attendent, car les merveilles que vous contemplez ne se méritent pas sans peines. Mais combien vous serez récompensés de votre constance, puisqu'au bout de vos peines vous aboutirez à la terre Promise aux fidèles de Dieu ! »

Alors sa voix se brise d'émotion et de chagrin et, reprenant son vol il s'en va rejoindre ses frères sur les branches de l'arbre merveilleux.

Le vent s'empare de la voile et nous faisons route, glissant rapidement sur la mer brillante de soleil et bientôt l'île des Oiseaux disparaît derrière l'Horizon.



Ici aussi intervient le Saint par excellence, celui qui, par sa vie austère et son détachement total prend figure de maître destiné à être un exemple vivant pour les aspirants à la perfection que sont Brendan et ses disciples.

Cette fois, le rôle n'est pas rempli par un solitaire comme nous l'avons vu avec Barinthe, mais par une communauté qui est une personnalité unique où le silence est la règle essentielle.

Peut-être faut-il y voir une tentative des copistes et scribes monacaux des siècles postérieurs à Brendan, inspirés par Rome, pour inciter les monastères irlandais et parmi eux l'un des plus célèbres, celui d'Iona fondé par Kolumban — dont la résistance à l'unification romaine dura jusqu'au VIII^e siècle — à rentrer dans le rang, c'est-à-dire à se soumettre intégralement aux volontés de Rome.

Toute cette partie du récit peut être considérée comme profondément remaniée et arrangée dans ce but par les copistes et rédacteurs qui se sont succédé.

LE MONASTÈRE DE SAINT ALBAIN

Depuis bientôt sept mois nous naviguons

sur la mer et nous n'avons rencontré ni terre, ni navire, mais seulement presque chaque jour, des monstres marins qui apparaissent brusquement à la surface. Leurs têtes hideuses, à la face énorme et aux mâchoires garnies de dents menaçantes, nous font frémir et nous ne pouvons nous accoutumer au sifflement horrible de leur souffle.

Les calmes succèdent aux tempêtes, les brumes opaques au soleil aveuglant dont la mer renvoie l'éclat centuplé.

Les provisions s'épuisent peu à peu et nous devons les rationner sévèrement. Nous ne mangeons plus que tous les deux jours et encore la moitié de nos repas habituels. Nous sommes exténués par la faim et la fatigue. Nos jambes qui ne peu-

vent se mouvoir dans l'étroit espace qui reste libre au milieu de notre chargement d'outils et de peaux de bœufs, enflent et nous font douloureusement souffrir. Nous sommes si faibles que nous avons peine à accomplir le moindre effort. Et pourtant, nous rappelant les paroles de l'Homme-de-Clarté, nous ne perdons point courage, sachant mieux que d'autres de combien de peines et de douleurs est pavé le chemin du bonheur ineffable sur lequel nous nous sommes engagés.

La faiblesse dans laquelle nous sommes provoque chez beaucoup des visions.

Nous voyons devant nous des terres couvertes de fleurs, des montagnes chargées de vertes forêts, des troupeaux de moutons paissent de riches prairies. Il me semble que des milliers de soleils tournoient devant mes yeux, ma langue asséchée, enflée, colle à mon palais; mes mains décharnées ont la couleur des cadavres et tout autour de moi, mes compagnons et notre père offrent le même spectacle affligeant.

Et lorsque l'un de nous jette le cri si longtemps attendu : « Terre ! Terre ! », nous ne voulons pas en croire nos oreilles, et je plains le frère qui l'a poussé, car sa désillusion sera grande lorsqu'il s'apercevra que la terre qu'il désigne du doigt n'existe pas à la surface de la mer.

Mais Brendan nous rassure, nous recommande de ne pas douter, car une île là-bas vers le Nord dresse dans le ciel ses sommets dentelés.

Tous les regards se portent dans la direction qu'il nous indique et tous aperçoivent la terre. Je me surprends cependant à douter et à penser que notre désir d'aborder en quelque lieu paisible est si ancré en nos âmes qu'il se peut que ce ne soit là qu'une vision collective ou qu'un mirage nous montre, proche de nous, une terre très lointaine.

Mais je songe que si Brendan affirme que c'est une île que nous apercevons à l'horizon, il ne peut être le jouet d'un mirage, tant est grand son savoir et infail-
liblé sa parole. Et je demande à Dieu de m'accorder son pardon, pour avoir, un instant, douté.

Nous nous rapprochons du rivage. Mais les courants nous entraînent et nous font dériver au large, alors que nous sommes si près de la rive.

Et la terre entrevue s'estompe à nos yeux. Puis le courant nous entraîne à nouveau vers elle et à nouveau nous en éloigne. Durant trois jours nous dérivons et tournons autour des hautes murailles de l'île qui se termine haut, dans le ciel par une montagne semblable à une corne acérée, cherchant vainement un havre ouvert dans ses falaises escarpées. Le découragement nous guette. Mais voilà que tout à coup nous apercevons un homme qui se tient debout au bord d'une grève étroite et qui nous fait signe d'approcher.

Rassemblant nos dernières forces, nous nous penchons sur les avirons et nous déployons une vigueur dont nous ne nous serions pas crus capables. Le curragh s'arrache aux griffes du courant et nous piquons droit vers la grève où l'homme semble nous attendre.

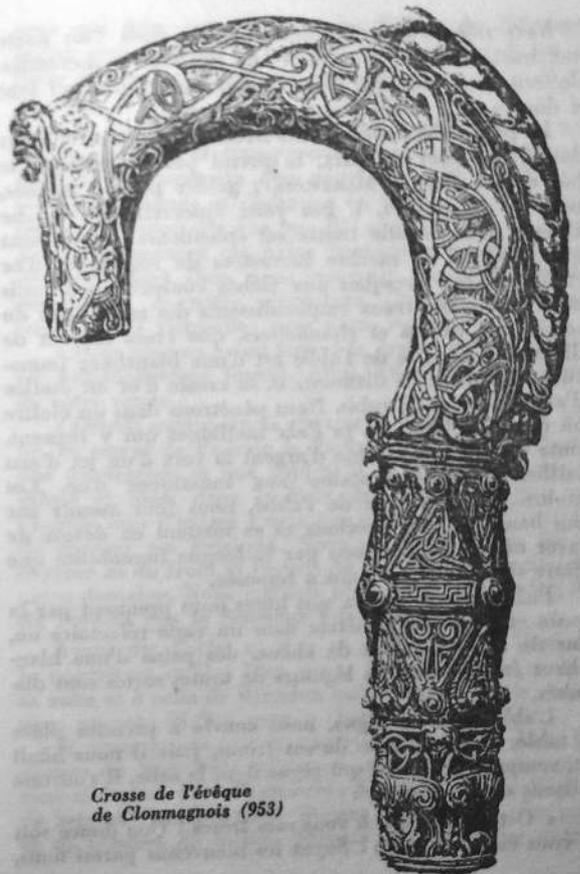
En approchant, nous distinguons mieux les détails de la terre et à notre grand étonnement nous nous apercevons que ce que nous croyions être une montagne au sommet pointu n'est autre que la haute flèche d'une magnifique église.

Nous abordons et l'homme se dirige vers nous : c'est un moine. Ses cheveux et sa barbe sont aussi blancs que neige au soleil, mais son visage est rayonnant, comme rose, des fraîches couleurs de la jeunesse. Arrivé devant Brendan, il se prosterne à ses pieds, mais celui-ci le relève et lui demande qui il est, et quelle est l'église qui se dresse sur la montagne.

Mais le vénérable moine ne répond pas et pose son doigt sur ses lèvres pour signifier à notre père qu'il ne peut lui répondre, car le silence est la règle en cette île. Alors Brendan se tournant vers nous, nous recommande de ne point importuner le vieillard par des bavardages inconsidérés et de ne pas enfreindre la règle de ce monastère vers lequel il nous conduit.

Dressé sur la montagne, c'est le plus bel édifice sacré que nous ayions jamais contemplé, et malgré la recommandation de Brendan nous ne pouvons nous retenir de crier d'admiration à la vue de cette magnifique abbaye dont les portes richement peintes de rouge vif et ornées de fleurs d'or ouvragé s'ouvrent à notre approche, alors que des voix angéliques, claires comme notes de cristal, chantent bellement :

« *Surgite sancti de mansionibus vestris et proficisci obviam veritati...* »



*Crosse de l'évêque
de Clonmacnoise (953)*

Vers nous s'avancent onze moines dont l'un porte une haute croix d'or enrichie de rubis et d'émeraudes. Ce sont leurs voix que nous venons d'entendre, qui sont si douces et si harmonieuses à nos oreilles.

Le père abbé s'avance vers Brendan et après lui avoir donné le baiser de paix, le prend par la main et le fait entrer dans le Monastère : guidés par les moines, nous le suivons et, à nos yeux émerveillés, la riche abbaye nous dévoile toutes ses splendeurs. Ce ne sont que colonnes de marbre incrustées de mosaïques d'or et d'azur, que fresques aux riches couleurs, que tapis moëlleux, que vitraux resplendissants des mille feux du soleil, que calices et chandeliers, que croix d'or et de diamant. La mitre de l'abbé est d'une blancheur immaculée, incrustée de diamants et sa crosse d'or est étoilée d'améthystes et de rubis. Nous pénétrons dans un cloître où dans le Silence et la Paix ineffables qui y règnent, tinte comme une clarine d'argent la voix d'un jet d'eau jaillissant d'une fontaine aux mosaïques d'or. Les moines, sur un signe de l'abbé, nous font asseoir sur des bancs de bois précieux et se mettent en devoir de laver nos pieds endoloris par la longue immobilité que notre séjour en mer nous a imposée.

Puis, toujours muets, nos hôtes nous prennent par la main et nous font pénétrer dans un vaste réfectoire où, sur de longues tables de chêne, des pains d'une blancheur éclatante et des légumes de toutes sortes sont disposés.

L'abbé, par un signe, nous convie à prendre place à table, en compagnie de ses frères, puis il nous bénit et, rompant le silence qui règne dans la salle, il s'adresse à nous en ces termes :

« O toi Brendan, ô vous mes frères ! Que douce soit à vous cette demeure ! Soyez les bienvenus parmi nous,

vous qui êtes, comme nous, les fidèles du Seigneur ! Buvez cette eau de la fontaine claire qui coule en ces lieux et dont la saveur est plus douce que celle du vin nouveau.

« Il est ici une autre fontaine, mais les eaux n'en sont pas claires et transparentes comme celle qui nous prodigue le breuvage que nous vous offrons. Elle est trouble et chaude et s'échappe en fumant du sein de la terre. C'est avec elle que mes fils vous ont lavé les pieds. Prenez et mangez ces pains immaculés et ces légumes délicieux dont Dieu nous pourvoit. Car c'est lui qui prend soin de notre nourriture. Chaque matin nous trouvons ces victuailles dans notre cuisine.

« Hier nous en avons trouvé le double de ce qui nous est habituellement fourni. Ainsi, Dieu nous avertissait de votre venue.

« Depuis quatre-vingts ans que ce monastère a été édifié, au temps de Padraig le Parfait et d'Albain le Juste, nos patriarches et nos guides, il en a toujours été de même et ainsi dans la Paix du Seigneur, notre vie s'écoule sans d'autres soucis que celui de servir Dieu et de chanter ses louanges. Nous ne souffrons ni de la chaleur ni du froid et l'esprit du Malin n'a pas prise sur notre domaine. Nous goûtons pleinement cet avant-goût du Paradis que le Seigneur nous réserve ! »

Ayant dit, l'abbé se lève et rend grâce à Dieu de la nourriture qu'il a bien voulu nous dispenser, puis à sa suite et à celle de Brendan qu'il conduit par la main, nous gagnons l'église pour y chanter Vêpres.

Si nous avions vu de merveilleux trésors dans les parties du Monastère que nous avons déjà parcourues, ceux-ci étaient loin d'approcher la splendeur de l'église de Saint-Albain. Les autels étaient du cristal le plus pur, et au nombre de quatre disposés les uns et les autres

aux quatre coins de l'édifice qui était de forme carrée et dont la coupole s'élevait à une grande hauteur. Sur chaque autel étaient placés dans de hauts chandeliers d'or, trois grands cierges de cire. Les calices, les patènes, les burettes comme les sièges des moines étaient de cristal incrusté d'or et de rubis.

Et comme Brendan s'émerveillait devant tant de merveilles et devant la grandeur des cierges, l'abbé lui dit :

« Ces cierges sont ceux que nous avons apportés avec nous en ce lieu. Nous n'avons nul souci de les allumer ni de les éteindre. Lorsque l'office divin va commencer, une flèche de feu traverse les verrières et vient les allumer. Voici bientôt l'heure où le miracle va s'accomplir. »
« Mais, lui dit notre père, quelle merveille est celle du silence qui règne en ce monastère. Combien est admirable la perfection à laquelle vous et vos fils êtes parvenus ! »

« Dieu m'est témoin, répond l'abbé, que depuis quatre-vingts ans que nous demeurons sur cette terre, la règle du Silence n'a jamais été enfreinte par aucun de nous. Nous ne communiquons que par signes et nos voix ne s'élèvent qu'aux seules heures durant lesquelles nous chantons la louange du Seigneur ! »

« O Père vénérable, s'écrie Brendan, comme il nous serait doux de demeurer parmi vous. Quelle joie, quel bonheur si vous consentiez à ce que mes fils et moi nous puissions nous joindre à vous en ce monastère qui est rempli des parfums suaves du Paradis de Dieu ! »

« Dieu, dit l'abbé, ne veut pas qu'il en soit ainsi ! Vous demeurerez près de nous jusqu'à l'Octave de l'Épiphanie, mais ensuite vous devrez reprendre la mer et le cours de votre voyage. De grandes merveilles vous ont été promises et vous devez continuer votre pèlerinage par l'immensité des océans pour pouvoir les contem-

pler ; parce que ces merveilles seront la manifestation éclatante de la grandeur du Seigneur qui veut que, les ayant vues vous puissiez ensuite les raconter partout où il vous sera donné d'aller pour que Sa Puissance et Sa Gloire reçoivent les louanges des humains. Allez donc ô Brendan ! Allez ! poursuivez la quête de ce que votre Saint Désir attend. Alors, vous retournerez à votre pays d'Hibernie pour attendre que Dieu vous appelle en Son sein, en ces lieux-mêmes où il vous a appelé à la vie ! »

A peine a-t-il achevé de parler qu'une longue flèche de feu traverse un vitrail sans en briser les verres. Elle parcourt, étincelante, les quatre coins de l'Église, et plane au-dessus des quatre autels de cristal, allumant à son passage, sur chacun d'eux les trois hauts et précieux cierges plantés dans leurs chandeliers d'or. Puis, ayant fait son office, elle sort par le vitrail par lequel elle était entrée.

Brendan s'émerveille et l'abbé lui dit :

« Les mèches de ces cierges que vous voyez ne sont consumées par aucune flamme. Telles elles étaient lorsque nous les apportâmes ici, il y a quatre-vingts ans, telles elles sont à cette heure. Elles sont intactes comme le jour où elles sont sorties des mains du cirier. Ce n'est pas une flamme de feu qui brille au bout de ces cierges, mais une flamme immatérielle comme celles que l'Esprit Saint fit descendre sur le front des Disciples.

Demain, lorsque l'aube allumera la lumière du ciel, les flammes qui brillent au sommet de ces cierges s'éteindront d'elles-mêmes. »

Nous demeurons jusqu'à l'Octave de l'Épiphanie au séjour de Paix et de Réconfort qui nous est d'autant plus doux que nous avons tant souffert sur la mer et que nous savons que d'autres souffrances nous attendent tout au long de notre quête.

L'épisode des noix flottant à la surface de la mer est significatif. Brendan et ses compagnons naviguent dans les parages des îles Fortunées de l'Atlantique ouest ou central, soit les Canaries ou les Açores, soit les Antilles, et ces noix volumineuses et pleines d'un suc blanc comme du lait ne sont autres que des noix de coco échappées de quelque palmier déraciné par la tempête et emporté par la mer au gré des courants du grand océan.

Cette navigation transatlantique, Brendan l'a-t-il pratiquée ou bien faut-il l'attribuer à quelque autre marin irlandais et faut-il penser qu'elle a été ajoutée aux navigations réelles du Saint? Toujours est-il que les navigateurs irlandais et parmi eux Brendan étaient parfaitement capables de franchir l'Océan.

Le calme plat dont sont victimes Brendan et ses disciples est un événement fréquent dans certains parages de l'Atlantique. Tous les vieux long-courriers et Cap-Horniers l'ont subi durant leurs traversées du grand océan lorsqu'ils atteignaient cette « zone des calmes blancs » où l'absence de brise succédant à des pluies torrentielles a fait baptiser cette partie de l'Atlantique du nom de « Pot au noir ».

X

JASCONIUS RETROUVE

L'octave de l'Epiphanie est passé et nous nous apprêtons au départ.

Nos hôtes portent à bord autant de provisions que le curragh peut en contenir et d'outres pleines de l'eau délicieuse de la fontaine de l'île de Saint-Albain.

En procession, ils nous accompagnent jusqu'à la grève et après avoir échangé avec eux le baiser de paix, ils nous bénissent. Puis, nous halons vers la mer notre barque lourdement chargée et nous nous y embarquons.

Et c'est à nouveau, devant nous, l'étendue infinie de la mer, cependant que derrière nous l'île et le monastère s'estompent dans une brume dorée.

Nul vent ne nous pousse et nous ne manœuvrons point les avirons, mais la barque avance et nous errons du Midi au Septentrion, du Levant au Couchant sur la mer plate, lisse et brillante comme un miroir d'argent. Ainsi nous naviguons jusqu'au Carême. Depuis quelques jours les provisions dont les moines de l'île Saint-Albain nous ont grées sont épuisées, malgré le rationnement sévère auquel nous avons dû avoir recours. Nous som-

mes, comme avant de parvenir à l'Île du Silence, épuisés par la faim et la soif et nos gorges brûlantes, nos langues sèches qui collent à nos palais nous font atrocement souffrir.

Le découragement s'empare de quelques-uns d'entre nous. D'autres, qui ne veulent pas douter, les encouragent à surmonter leur abattement. Mais les malheureux, épuisés par la fatigue et le manque de nourriture sont si faibles qu'ils ne peuvent réagir.

Brendan nous exhorte à opposer notre foi et notre volonté à la lassitude et au découragement, et nous assure que cette nouvelle épreuve que Dieu nous envoie pour s'assurer de notre fidélité ne saurait tarder à prendre fin. Plus nous souffrirons et plus nous dominerons nos souffrances, plus nous serons dignes des faveurs que Dieu nous réserve.

Et, en effet, il arrive que sur notre route nous voyons flotter à la surface calme des eaux des noix si grosses que nous n'en avons jamais vu de pareilles ! Nous en pêchons le plus que nous pouvons et sur l'avis de Brendan nous nous activons à en briser l'écorce.

Un liquide au parfum délicat et d'une blancheur semblable à du lait s'en échappe. Nous le buvons avec l'avidité que l'on peut deviner et nous sentons que nos forces reviennent rapidement avec ce cordial inattendu.

Mais comme le malheur, le bonheur ne vient jamais seul et avec quels transports de joie n'entendons-nous pas Brendan nous apprendre qu'il aperçoit une terre, au bord de l'horizon.

Le curragh, de lui-même se dirige droit sur elle sans que ni le vent, ni les avirons ne lui donnent mouvement. Ainsi, tous, nous rendons grâce à Dieu de nous secourir car c'est Lui qui pousse ainsi notre barque, c'est Lui notre Seul, notre Bien-aimé pilote.

Ainsi conduits par Dieu, nous entrons dans une baie bordée de prairies et de jardins où poussent des légumes et des herbes de toutes sortes dont la vue efface d'un seul coup le souvenir même de nos misères et bientôt nous nous échouons sur la plage et débarquons en emportant, sur l'ordre de Brendan, des paniers pour les remplir des provisions qui s'offrent à nous.

A quelques pas de la plage nous découvrons une fontaine aux eaux aussi limpides que l'œil de la couleuvre.

Un ruisseau serpentant parmi les herbes s'en échappe et son cours, malgré son peu de longueur, regorge de poissons aux écailles scintillantes.

« Dieu, nous dit notre père, veut vous récompenser de vos peines et donner à vos corps affaiblis par les privations le réconfort dont ils ont grand besoin. Tendez donc votre senne et pêchez ces poissons qu'il a réunis pour vous en ce ruisseau. Allumez un feu et préparez le gril pour cuire cette pêche aussi miraculeuse que celle que le Seigneur a procurée aux pêcheurs du lac. »

Ainsi faisons-nous et ayant chargé à bord les poissons que nous n'avons pas mangés, tant notre pêche a été fructueuse, nous mettons à la voile et nous faisons route vers le Septentrion.

Trois jours et trois nuits se passent et nous faisons route par bonne brise régulière, mais le souffle du vent s'éteint et la mer devient si calme qu'elle semble être passée de l'état liquide à l'état solide.

Brendan, voyant cela, nous ordonne d'amener la voile et de nous abandonner à la volonté du Seigneur.

Vingt jours durant le curragh demeure immobile, retenu par la mer et nous prions Dieu de ne point nous abandonner en ces lieux. Ce temps écoulé, qui nous a semblé si long, des risées courent à nouveau sur la sur-

face des eaux. Hâtivement, comprenant que c'est Dieu qui nous envoie la brise, nous hissons notre voile et bientôt, bien gonflée, elle nous fait avancer cap au Levant.

Dans les lointains, une île émerge des brumes qui courent au ras de la mer et Brendan en nous la montrant nous demande si nous ne la reconnaissons pas.

« Cette île que vous voyez à l'horizon vous a pourtant déjà accueillis, nous dit-il. C'est celle des brebis, celle où l'Homme-de-Clarté nous a apporté son aide pour la première fois. C'est sur cette terre que nous célébrerons encore cette année la Cène de Notre Seigneur. »

Allègrement nous ramons, joyeux à la pensée de nous retrouver sur cette île enchanteresse, mais notre père nous conseille de cesser de nous fatiguer ainsi et d'abandonner notre barque à la volonté du Seigneur qui nous conduira à bon port.

Ayant rentré nos avirons, le curragh se dirige rapidement vers le havre où nous avons précédemment abordé et lorsque nous approchons de la rive, nous voyons l'Homme-de-Clarté accourir à notre rencontre.

Grande est notre joie de le retrouver et la sienne n'est pas moindre que la nôtre. Nous échangeons avec lui le baiser de paix et il s'empresse de quérir l'eau avec laquelle il procédera au lavement de nos pieds. En un tournemain, le voici qui dresse une tente spacieuse en étoffe précieuse, d'un rouge éclatant sur lequel scintillent des fleurs brodées d'or, enrichies de diamants. Une longue table est dressée, recouverte d'une nappe immaculée sur laquelle notre hôte a disposé des mets délicats.

Après nous être restaurés et avoir célébré le Saint Office du jour, nous nous étendons sur des couches

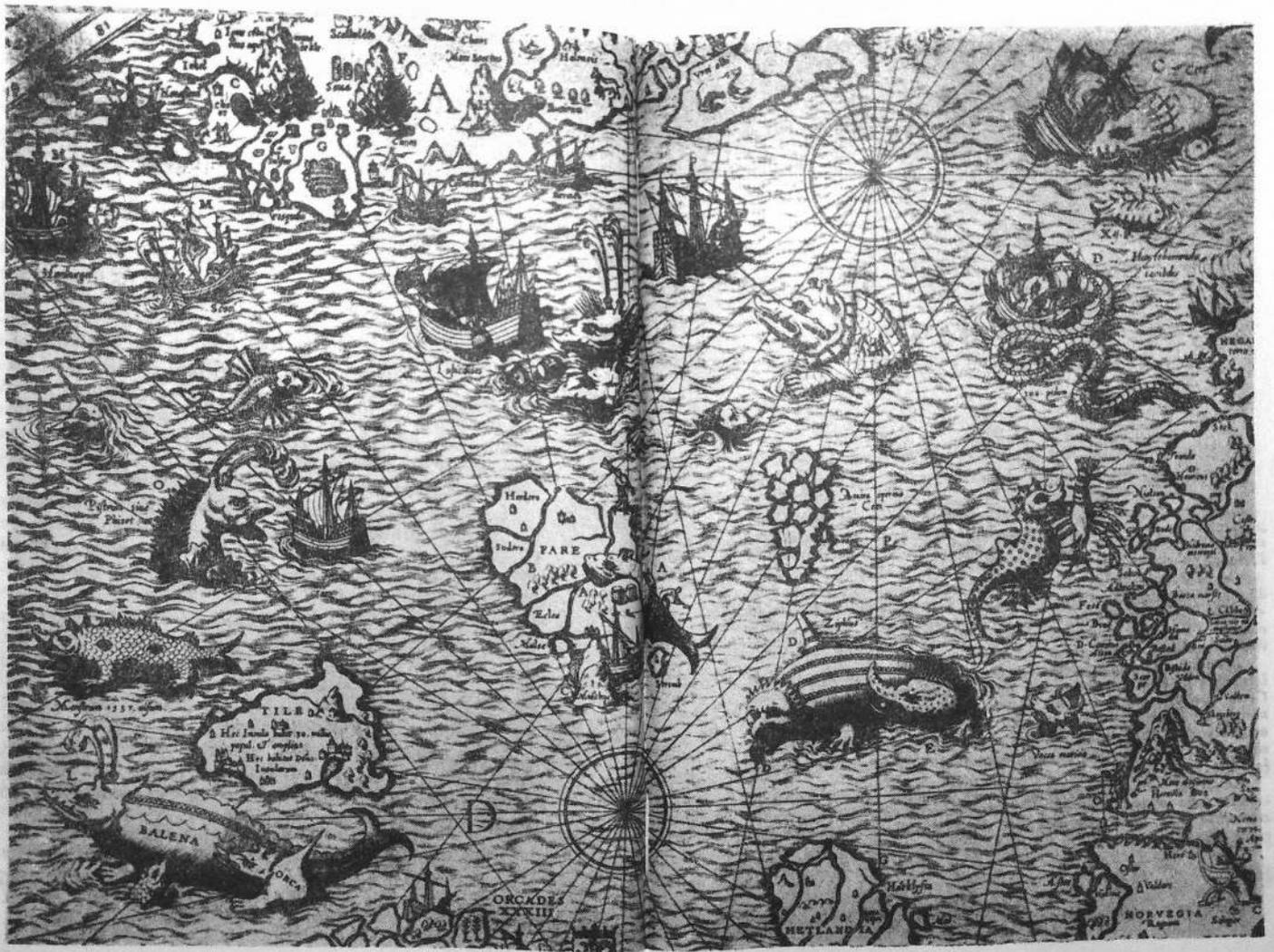
moelleuses et nous nous endormons, veillés par l'Homme-de-Clarté.

Le jour du Samedi Saint, l'office ayant été célébré, nous quittons comme nous l'avons fait l'année précédente l'Île des Brebis et notre hôte bienfaisant et nous voguons vers l'Île Chauve. Nous ne tardons pas à la voir apparaître devant notre étrave.

Grand est notre étonnement d'y voir, bien solidement posé sur son trépied, notre marmite de bronze que l'an passé, le monstre Jasconius a emportée sur son dos. Des bûches sont disposées sous le trépied qui n'attendent plus que nous y mettions la flamme. Mais nous hésitons à débarquer sur l'Île, sachant qu'elle n'est pas une terre, mais le dos du plus grand poisson qui ait jamais existé dans les mers. Et Brendan, pour nous encourager, met le premier le pied sur Jasconius. A sa suite, nous débarquons et à la demande de notre Père, nous nous livrons à une longue méditation.

Le lendemain, après l'office, nous nous réunissons autour de Brendan qui procède à l'immolation de l'agneau pascal et le jour s'achève lorsque nous quittons l'Île Chauve, laissant Jasconius continuer son sommeil. Et notre père nous dit :

« Voyez combien grande sont la Miséricorde et la Bonté de Dieu qui a permis que le plus terrible des monstres qui peuplent la mer ait gardé tout le temps de notre séjour sur son dos, l'immobilité la plus absolue, signe évident de sa soumission à celui qui l'a créé. Et cependant c'est le plus vorace des monstres de la mer et nombreuses sont les victimes qu'il a faites. Or, vous l'avez vu, il ne vous a causé aucun dol. Rendez donc, comme il convient, grâce au Seigneur Dieu de vous avoir si bellement protégés.



Carte d'Antoine Lefrère, 1572 (B.N.)

Cette haute colonne de pierre précieuse jaillissant de la mer pourrait évoquer cette roche isolée, surgissant au milieu des vagues qu'est Rockall, située à 200 milles dans le nord-ouest de l'Irlande.

Cet îlot volcanique offre la particularité d'être composé dans 80 % de sa structure d'une roche que l'on ne trouve que là, la « rockallite ». L'équipage du « Pourquoi Pas ? » qui, ayant abordé l'îlot avec les plus grandes difficultés, put en prendre des échantillons uniques au monde.

Brendan et ses compagnons abordèrent-ils à Rockall et décelèrent-ils la nature particulière de la roche qui compose l'îlot ? Cette roche, unique en son genre, donc particulièrement étonnante, ne fut-elle pas par la suite assimilée à une pierre étrange et précieuse ? Et, de ce fait, les scribes ne la décrivent-ils pas sous les aspects extraordinaires sous lesquels elle apparaît dans le récit ?

Le froid cruel qui transperce les pèlerins et qui apparaît comme une nouvelle épreuve avant que leur soit dévoilée cette merveille peut, sans contredit, être attribué à l'une ou l'autre des mers septentrionales.

LA COLONNE D'HYACINTHE ET DE SAPHIR

Nous faisons route vers l'île des Oiseaux, reprenant notre périple de l'an passé et dans la brume dorée de soleil, qui dérobe l'horizon à notre vue, nous ne pouvons distinguer l'île vers laquelle nous voguons. Mais dans la poussière de nacre du brouillard nous sentons que nous approchons de l'île désirée, car bien avant de la voir surgir de la nuée lumineuse, les voix mélodieuses des oiseaux viennent retentir à nos oreilles et le clair battement cristallin de leurs ailes répand sa douce musique dans les airs, roule et s'amplifie sur la surface de la mer qui nous en renvoie les vagues échos.

Et tout se passe et se renouvelle comme l'an dernier dans ce lieu de paix et de délices. C'est ainsi que le jour fixé pour le départ étant arrivé, l'oiseau qui nous avait parlé lors de notre première visite, vient à nouveau se poser sur l'avant de notre barque et nous avertit en ces termes de ce que l'avenir nous réserve :

« Tous les sept ans, ô Fidèles de Dieu, vous reviendrez en ce lieu pour notre joie et notre délectation.

Chaque année, le jour de la naissance du Seigneur, vous célébrerez l'office de la Nativité en le monastère de l'île Saint-Albain : Vous ferez la Cène en l'île des Brebis et vous passerez la Fête de Pâques sur le dos de Jasconius. » Ayant dit, il s'envole et va rejoindre ses frères dans les branches de l'arbre immaculé.

Au moment où nous allons hisser la voile, apparaît l'Homme-de-Clarté. Comme de coutume, il nous apporte les provisions nécessaires pour notre voyage et, ayant reçu notre bénédiction, il disparaît à notre vue et nous cinglons vers le large, mettant le cap sur le Couchant.

Quarante jours durant, nous faisons route. Mais le temps change peu à peu, et bientôt le froid nous accable et nous fait cruellement souffrir. Il nous semble qu'un étai de glace nous enserme la tête, que des milliers d'aiguilles nous transpercent, que le sang gèle dans nos veines. Nos dents s'entre-choquent, nous tremblons de tous nos membres.

Enfin, la froidure s'éloigne de nous et voici que sur la mer surgit une haute colonne d'hyacinthe dont l'éclat jaune et pourpre resplendit alentour. Sa base de saphir, descend au plus profond de l'abîme liquide. Autour d'elle, depuis la surface de la mer jusqu'au sommet de la colonne, s'érige un merveilleux palais tout d'or massif et si richement orné de pierreries et si bellement ouvragé que nous restons béants d'admiration. Brendan dirige le curragh vers le portique, ouvert dans les murs d'or et de diamants et l'y fait pénétrer. Nous voguons à l'intérieur du palais dont la mer est le plancher aussi aisément que si nous nous trouvions au large, la voile gonflée par un souffle divin. Tout autour des murs, est un quai en calcédoine et lapis lazuli : au centre, là où la colonne descend dans la mer, est un autel d'émé-

raude au tabernacle de sardoine. Du plafond descendent des lampes de cristal et de beryl.

Trois jours durant nous demeurons dans le palais d'or de la tour de saphir et d'hyacinthe; trois jours durant, chacun de nous y célèbre le saint Sacrifice. Trois jours durant nous ne cessons de nous émerveiller de la beauté de cette demeure. Mais Brendan donne l'ordre de mettre à la voile et nous embarquons à nouveau, non sans que notre père, selon la volonté de Dieu, n'ait pris dans le trésor du palais, un riche calice de cristal au pied d'or et de pierres précieuses pour célébrer les offices de la Nativité et de Pâques.

C'est une croyance généralement constatée chez nombre de peuples septentrionaux que des accidents de terrain remarquables dont la singularité, dans leur isolement, les différencie nettement des collines ou des montagnes, tels les tertres ou monticules, sont les demeures d'êtres mythiques, le séjour de puissances infernales ou le tombeau de quelque géant.

Sans doute, les sépultures préhistoriques sous terre sont-elles à l'origine de cette croyance, et il n'est pas étonnant de constater en pays celtiques, l'unanimité des diverses populations touchant cette tradition.

Les allées couvertes ou les dolmens, dans la croyance populaire, n'entrent pas dans cette catégorie. On les considère comme le domaine des fées ou des korrigans, farfadets et autres génies malins. Mais allées couvertes ou dolmens, cromlechs ou tertres ont été exorcisés par l'Église et, aussi bien en Irlande qu'en Bretagne, en Lithuanie qu'en Suède, celle-ci y a érigé des croix.

Le Chanoine Raison du Cleuziou, dans son étude sur les voyages de Saint Malo, fait observer que cet épisode de la résurrection de Milduth se rattache à la liturgie pascale et que « c'était ce jour (le Dimanche des Rameaux), que l'on exposait en entier aux catéchumènes le symbole de la Foi qu'ils devaient rendre avant leur baptême ». Il observe également que la prière de Malo pour demander la résurrection du Géant « n'est pas de tradition romaine : elle s'adresse au Christ ». Or, la prière de Brendan s'adresse à Dieu. Petite différence à première vue, mais différence qui nous fait penser que le récit de la vie de Saint Malo a été moins remanié et n'a pas subi certaines corrections destinées à le faire entrer dans la ligne de l'ordre établi comme l'a été celui des navigations de Brendan. Ceci nous fait penser que la majeure partie du récit de Brendan, sinon la totalité, a été profondément inspirée, modifiée par l'esprit unificateur de l'Église romaine, et cet épisode, tel qu'il est, est une œuvre de moines d'une époque postérieure à Brendan destinée à l'édification des fidèles.

MILDUTH LE GEANT

Lorsque j'étais enfant, grande était ma frayeur lorsque, le soir venu, en sortant de la demeure du Saint homme qui m'enseignait, dans mon île natale d'Aranmor, il me fallait traverser la lande sur laquelle s'érigait le tertre que l'on disait être le repaire des esprits malins. Préservé par ma croix, j'essayais de garder ferme mon courage et je m'efforçais de ne pas jeter mes regards vers le tertre maudit et, pour me prouver que solide était ma foi en Dieu, de marcher le plus lentement qu'il m'était possible dans ces parages si dangereux. Aussi suis-je plus affermi que mes frères lorsque nous abordons à une île aplatie sur les eaux et au centre de laquelle se dresse un tertre semblable en tous points à celui d'Aranmor.

Avant d'aborder, nous avons fait le tour de l'île à petite distance de ses rives en nous questionnant les uns les autres sur la nature de ce tertre qui n'est nullement un monticule, mais l'œuvre de mains humaines.

Selon moi, me souvenant de mon île, il doit être la demeure d'esprits malins et mieux vaut ne pas aborder si nous ne voulons pas être exposés aux attaques des démons.

Selon d'autres, ce doit être le tombeau de quelque être surhumain. Si bien que ni les uns ni les autres nous n'arrivons à nous mettre d'accord sur sa nature exacte.

Alors nous nous adressons à Brendan pour lui demander un avis que seul il peut donner.

« O Père, tu nous vois partagés et dans l'incapacité d'expliquer la nature de ce monticule. Selon les uns c'est la demeure des esprits malins, selon les autres, le tombeau d'un géant. Toi seul peux nous dire quelle est la vérité et si c'est là le tombeau de quelque homme surhumain, ô Père ! commande à la terre de s'ouvrir et que le mort qui pourrait y être soit rappelé à la vie par la puissance et la grâce que Dieu t'a données. » Mais Brendan se récrie qu'il ne lui est pas donné d'accomplir un tel miracle si telle n'est pas la volonté du Seigneur.

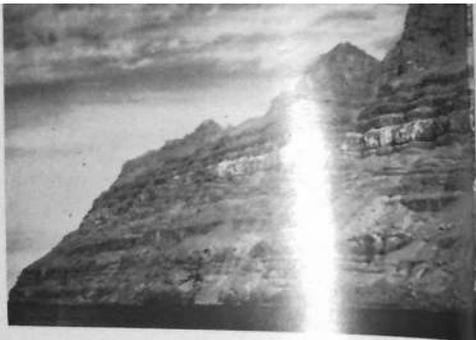
Alors je me permets de rappeler humblement à notre Père que déjà Dieu lui a permis d'accomplir le miracle de la Résurrection lorsque, lors de sa visite à Gildas le Sage, en son monastère de Rhuy, au pays de Wened, en la terre d'Armorique, il avait rappelé à la vie un mort que l'on menait en terre.

Brendan laisse errer un sourire sur ses lèvres au souvenir de ces temps passés et s'agenouillant, se met en devoir de prier Dieu de lui accorder la grâce d'accomplir ce miracle que tous ses fils réclament de lui.



*Saint Jean de Holar. Manipule brodé de fils d'or
(Islande 1200)*

« Au large de l'Enfer »
(Islande, Côte Nord-West)



« L'Eglise de cristal »
Iceberg Scoresby-Sund
(Groënland)



Milduth le Géant
(Islande, Côte Nord)

Longtemps il demeure ainsi en oraison, longtemps nous tournons à force de rames autour de l'île basse au tertre gigantesque.

Alors, Brendan se relève, le visage grave, les yeux illuminés de Foi, et levant les mains vers le ciel il s'écrie :

« O Seigneur Dieu, Toi qui as ressuscité Lazare, Toi qui as dit : « Celui-là qui n'aura pas plus de Foi qu'un grain de blé n'est gros, celui-là même pourra dire aux montagnes : Allez, montagnes ! Allez ! Et les monts se mettront en marche. » Toi qui es Toute-Puissance et Bonté, ô Seigneur, accorde-moi la grâce de contenter le grand désir de mes fils : fais que cette montagne s'ouvre d'elle-même et que, si quelque corps y est déposé, qu'il se dresse vers la lumière, vivant à nouveau, pour que soit attestée Ta Puissance et glorifié Ton Nom ! »

A peine a-t-il prononcé ces paroles qu'en un bruit de tonnerre la montagne se craquèle comme une galette desséchée, que des blocs de pierre et des masses de terre jaillissent dans les airs et s'écrasent en roulant sur la rive ou retombent dans la mer en faisant jaillir des panaches d'écume.

Et un homme immense se dresse, dont la tête se heurte aux nuages, tandis qu'une nuée de poussière s'échappe du tertre crevassé et s'étend comme brume à la surface des eaux.

Une terreur indescriptible s'empare de nous. Nous nous jetons aux pieds de notre père en implorant sa protection et tous nous sommes bien près de regretter de l'avoir supplié d'accomplir ce miracle. Certes, nous sommes émerveillés de la puissance que Dieu a bien voulu concéder à Brendan et pleins d'admiration pour le courage dont il témoigne. N'est-ce pas là le plus grand témoignage de la Puissance du Seigneur Dieu ?

Mais le danger, la menace sont là, dressés dans le ciel, en la personne du géant qui étire ses immenses bras comme un dormeur qui s'éveille et dont le corps masque le soleil et répand sur nous les ténèbres de la nuit. Et nous tremblons de peur.

Alors la voix de Brendan s'élève :

« Qui es-tu ? toi dont le corps est aussi grand que les hautes montagnes, toi dont le corps nous ravit la clarté du Soleil de Dieu ? Qui es-tu ? »

Le géant tourne vers nous son visage et la tristesse qui s'y lit nous trouble profondément. Sa voix rauque roule en vagues dans les airs et rebondit en échos sur les vagues.

« Milduth est mon nom, ô Saint Homme. La Calédonie m'a vu naître il y a dix siècles. Païen je suis et depuis neuf fois cent ans je paie dans l'Enfer une vie de crimes et de cruautés. Jamais l'eau sainte du baptême n'a coulé sur mon front³⁰.

« Et toi qui m'as arraché aux fournaises de l'Enfer, toi qui m'as rappelé à la vie, toi qui m'as permis de revoir le ciel, le soleil, la mer immense, qui es-tu ? »

« Je suis serviteur de Dieu et voici ceux qui sont mes fils et qui ont voué leurs vies au Seigneur », lui répondit notre père.

« O toi, s'écrie Milduth, toi qui m'as rendu à la claire lumière de la vie, toi qui m'as arraché aux griffes des démons et aux flammes éternelles, aie pitié de moi ! Ne me laisse pas retourner là d'où je viens : je crois en Dieu maintenant que par ton entremise il a permis que je sois de nouveau vivant. Aussi, écoute ma requête et ne la repousse pas, ô Saint homme : laisse couler sur moi l'eau du baptême pour que je puisse entrer au Paradis de Dieu ! » Et des larmes dont



chacune est plus grosse qu'un torrent de montagne à la fonte des neiges roulent sur ses joues.

« Ainsi donc, dit Brendan, puisque Dieu m'en accorde la grâce, je vais satisfaire ta requête. A genoux donc, ô Milduth. A genoux et qu'au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit l'eau du baptême fasse de toi un chrétien ! »

Et Brendan, incontinent, baptise le géant agenouillé. Et, récitant ensuite le *Credo*, le géant le récite avec lui.

Ceci étant accompli, notre père interroge ainsi le géant :

« Connais-tu, ô Milduth, une île d'une merveilleuse beauté à la quête de laquelle nous sommes partis sur cette barque et qui est le but de nos désirs les plus sacrés ? »

Milduth réfléchit un instant, puis son visage s'éclaira de joie : « Il m'est souvenance, ô Saint homme, de cette île merveilleuse dont tu me parles. Il y a dix fois cent années de cela, j'ai aperçu à l'horizon, bien loin, plus loin que les demeures du feu, une île aux falaises d'or incrustées de diamants plus gros que des églises et qui emplissait le ciel d'une merveilleuse auréole de lumière. Mais lorsque je voulus m'en approcher, des brouillards opaques la déroberent à ma vue et après avoir erré en vain pour la retrouver, je dus renoncer à mes recherches. Mais je sais le chemin qui y conduit, et si tu le désires, c'est volontiers que je t'y conduirai, en reconnaissance de ce que tu as fait de moi un chrétien. Commande ! je t'obéirai ! »

Et Brendan commande au géant de nous servir de guide et celui-ci déracine un arbre qui lui servira de bâton, et il entre dans la mer qui arrive à sa ceinture. Alors il saisit l'ancre et le câble et remorque le curragh dans lequel nous sommes réembarqués.

Mais la tempête dresse ses vagues qui viennent se briser contre la poitrine du géant et l'enveloppent d'écume. Le vent se met à hurler, à souffler de toutes ses forces.

Les nuages noirs s'accumulent et crèvent en cascades de grêle, de neige et de pluie; les brouillards déroulent leurs entrelacs, le tonnerre emplit le ciel de ses clameurs, les éclairs éclatent et zèbrent le ciel, la foudre se précipite et s'écrase dans la mer.

Malgré toutes ses forces, Milduth ne parvient pas à vaincre la mer, le ciel, les nuages, les brouillards et la foudre. Des larmes amères creusent des sillons sur son visage qui s'assombrit d'une grande tristesse. Alors Brendan comprend que la volonté de Dieu, si elle a permis à Milduth de revenir à la vie, s'oppose à ce

qu'il nous serve de guide vers l'Île tant désirée. Il comprend que Dieu veut que nous soyons soumis à de dures épreuves et qu'il ne nous permettra d'atteindre le but de notre voyage que si, par notre foi et notre constance, nous l'avons mérité.

Il hèle le géant et sa voix domine le fracas de la tempête.

« Cesse, ô fils nouvellement né à la Vie, de dépenser tes forces contre la tempête qui t'assaille. Dieu, en la déchaînant contre toi, montre qu'il ne veut pas que tu ailles plus loin et que tu nous guides vers l'Île tant désirée. Renonce donc à ton entreprise et regagne le tertre sous lequel tu reposais. Ton corps, qui appartient désormais à Dieu, y reposera en paix et ton âme s'envolera vers les joies du Paradis, car la vie va t'abandonner mais la Vie éternelle t'est désormais acquise. »

Alors le visage de Milduth s'illumine de joie à la pensée que désormais Dieu l'accueillera en son sein et, retournant sur ses pas, il regagne le tertre de l'Île, s'y couche à nouveau. Son âme, comme une longue flèche de lumière, monte vers le ciel et la terre se referme.

LES RAISINS MERVEILLEUX

*Malgré les brumes, malgré les vents,
Malgré la mer dure et cruelle,
Malgré les ténèbres et le froid,
La voile gonflée,
Le curragh, léger,
Fait route.*

*La cloche de Brendan tinte dans le
matin gris et froid. Nous soulevons la
peau de bœuf qui nous protège contre
les embruns et, un à un, nous allons rece-
voir la bénédiction de notre abbé dont la
haute stature se dresse à l'arrière, estom-
pée par la brume. Dans sa main gauche,
il tient fermement l'aviron de gouverne,
et sa main droite trace au-dessus de nos
fronts le signe de la bénédiction : image
quotidienne de notre longue navigation.*

*Les prières succèdent aux méditations
et les jours passent, emplis de la paix de*

Sous quelles latitudes trouve-t-on ces fruits merveilleux, ces raisins magnifiques qui redonnent force et courage aux moines de Brendan sinon en ces îles au chaud climat de l'Atlantique et du Golfe du Mexique, voire même de ce Vinland américain auquel abordèrent les Vikings après les navigateurs celtiques. Nous ne sommes pas au bout de nos surprises et la découverte du continent américain, à mesure que les recherches se poursuivent, nous apparaît de plus en plus comme devant être fixée à une époque bien antérieure à celle où Christophe Colomb avec ses caravelles aborda aux rivages américains.

Avant lui, aux environs de l'an mille, les Vikings de Leif Erikson abordèrent aux Amériques. Nous commençons seulement à discerner que les Celtes les précédèrent vraisemblablement de plusieurs siècles. Brendan fut-il de ce nombre ? C'est fort possible. Mais ce qui l'est plus, c'est qu'avant lui, d'autres Celtes abordèrent de l'autre côté du grand Océan et que le saint irlandais ne fit, vraisemblablement que suivre une navigation traditionnelle qui se fait jour sous le voile du Merveilleux qui nimbe le récit.



Dieu en nos âmes, emplis de la lutte contre la mer, les vents et les tempêtes. Mais les souffrances de nos corps, nous y prêtons de moins en moins d'attention; peut-être ces longs mois de mer nous ont-ils endurcis et cuirassés contre les peines et les douleurs physiques. Nos âmes, réconfortées par les merveilles dont nous avons été témoins, sont emplies de la joie ineffable de la découverte des mondes inconnus et par celle que nous trouvons à répandre partout où nous naviguons, comme une semence généreuse, notre foi en Dieu et les louanges à sa Gloire et à sa Puissance que les vents et les vagues emportent au loin.

Certain matin que nous méditons, que le soleil rayonne sur la mer aux douces ondulations et que la voile bien pleine fait courir le curragh, nous voyons, fondant sur nous du bord de l'horizon, un immense nuage aussi noir que la nuit. Il approche avec grande rapidité et nous nous apprêtons déjà à diminuer la voile pour tenir tête au grain³¹, lorsque nous nous apercevons que ce n'est pas un nuage qui accourt vers nous, mais un oiseau aux ailes immenses, brillantes comme argent au soleil.

Ses yeux sont rouges comme d'énormes rubis et un cercle d'or les entoure.

Dans son bec, il tient une branche d'arbre dont nous ne reconnaissons pas le feuillage et à laquelle est pendue une grappe de fruits dont chacun est aussi gros qu'un poing et dont la couleur de pourpre profond est un régal pour les yeux.

L'oiseau tournoie au-dessus de nos têtes et laisse choir aux pieds de Brendan le rameau chargé de fruits.

« Voyez cette merveille! s'écrie-t-il. C'est le Seigneur qui nous envoie cette manne et qui veut nous avertir que nous approchons de notre but. Le Saint homme Barinath a vu des fruits semblables à ceux-ci dans l'île qui nous est promise. Ces fruits que l'oiseau nous a apportés sont des raisins. Prenez-en chacun un grain. Il suffira à vous nourrir et à vous donner la force qui vous est nécessaire pour continuer votre voyage. »

Chaque jour, durant un mois, nous consommons chacun un des fruits que notre père nous dit être ceux dont on extrait le vin et qu'il nomme des grains. Cette nourriture suffit à apaiser notre faim et nous nous émerveillons de la force et de la chaleur qu'elle répand en nous et aussi — mais n'est-ce pas péché de gourmandise? — de la saveur délicieuse qu'il laisse en nos bouches. Mais les fruits merveilleux et si doux viennent à manquer et à nouveau la faim nous torture.

Enfin, un jour vient où, dans le clair soleil de l'aurore, une île se profile sur l'horizon. A mesure que nous en approchons, des parfums d'une suavité incomparable parviennent jusqu'à nous. C'est une île d'émeraude que cette terre nouvelle tant elle est couverte d'arbres chargés de fruits qui scintillent comme des rubis sous les feux du soleil. Et, lorsque nous y abordons, nous nous apercevons que ces fruits aux douces senteurs sont ceux dont nous nous sommes repus durant le temps de notre navigation vers ces lieux. Ce sont en effet des vignes qui ont mêlé leurs rameaux à ceux des arbres et dont les grappes, par milliers, pendent sous les riches frondaisons des forêts.

« Rendons grâce au Seigneur, ô fils, de ce qu'il a voulu nous permettre de nous réconforter en ce lieu

de délices! » s'écrie Brendan en mettant pied à terre. Nous halons le curragh sur la plage au sable doux et doré, et nous dressons notre tente à la lisière des bois. Joyeux et rassurés, nous sommes comme des enfants jouant et grim pant aux branches pour y cueillir les fruits de pourpre dont nous faisons notre unique nourriture.

Partant à la découverte à la suite de Brendan, nous cheminons quelque temps sous l'épaisse toison de la forêt aux doux fruits et, brusquement, nous débouchons dans une clairière, vaste vallée circulaire où des ruisseaux aux eaux limpides surgissent de plusieurs fontaines à demi recouvertes d'herbe tendre et grasse au doux parfum et à la saveur délicate qui apportera de la diversité dans notre nourriture.

Sur l'ordre de Brendan, nous emplissons nos outres de l'eau limpide des fontaines, nous recueillons dans nos mannes herbes et légumes d'une fraîcheur exquise et nous faisons ample cueillette des fruits de la vigne. Puis, notre nourriture étant désormais assurée, le curragh chargé, nous quittons, au bout de quarante jours de paix et de repos durant lesquels nous avons refait nos forces, l'île si accueillante vers laquelle, cependant que nous faisons route, se tendent tous nos regards et que nos voix s'élèvent à l'unisson : « Agimus gracias tibi, Domine... »



Ce combat du Griffon et du Dragon est le symbole de la lutte du Mal contre le Bien, du Démon contre Dieu, avec comme point final la victoire hautement édifiante de Dieu.

LA VICTOIRE DU DRAGON

« Père! quel est ce point noir qui s'élève là-bas, au bord de l'horizon, et qui, grossissant à vue d'œil, se dirige vers nous? » demande un des nôtres à Brendan, en désignant le Couchant. Notre père, comme tous les hommes de Mer, a bonne vue malgré son grand âge et, les yeux plissés, la main posée au-dessus d'eux pour les protéger du soleil, il scrute l'horizon et découvre le point noir qui grossit rapidement.

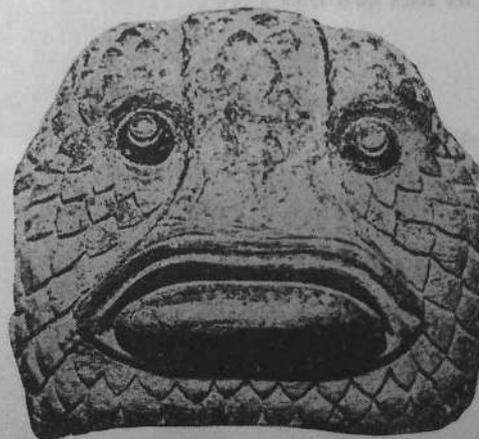
Il devient bientôt aussi gros qu'un nuage d'orage et continue à se diriger vers nous. Enfin, nous distinguons nettement ce nuage aux formes torturées que le vent semble animer et façonner selon sa fantaisie.

Ce n'est pas un nuage! Tous nous avons reconnu brusquement cette forme désordonnée qui accourt vers nous. Un cri de terreur monte de notre troupe et nous nous jetons aux pieds de Brendan en l'implorant de

demander à Dieu aide et protection. « Un griffon! un griffon! O Père bien-aimé, toi très saint et très bon, protège tes fils implorants! Demande à Dieu de te permettre d'écarter de nous le danger qui se rapproche si rapidement de nous! » En un clin d'œil, l'immense oiseau est là, il plane au-dessus de nos têtes en vols circulaires qui vont, peu à peu, en se rétrécissant. Le vent de ses ailes souffle en tempête et menace de nous faire chavirer. La voile, gonflée par la bourrasque, menace de se déchirer. Ses serres, largement ouvertes, sont prêtes à nous saisir, nous et la barque, avec leurs griffes recourbées. Son bec tranchant et crochu passe à raser la barque, sifflant comme une faux tranchante. « Miserere nobis, Domine! » crions-nous d'une seule voix pleine de terreur. Mais Brendan, calme et ferme, nous rassure. « Pourquoi craignez-vous, ô mes fils? Ne savez-vous pas que Dieu est votre Protection et que, si c'est là une épreuve nouvelle à laquelle il vous soumet, il ne cessera de vous protéger et d'écarter de vous tout danger? Aucun monstre, aucune bête ne peuvent rien contre nous. Voyez plutôt combien Dieu pourvoit à votre défense, regardez! »

Alors, surgissant de la mer qu'il fait bouillonner alentour, un dragon bondit dans le ciel. Ses écailles d'émeraude et d'or en s'entre-choquant résonnent comme mille cloches de bronze et d'argent. Sa crinière, semblable à une soie aux reflets verts et bleus, rouges et jaunes, se dresse, redoutable. Sur son mufle, des cornes rouge sang s'agitent, menaçantes. Ses yeux jettent des éclairs et de sa gueule ouverte, immense, s'échappent des flots de flammes et de vapeurs grondantes. Ses ailes d'or et de feu s'ouvrent en claquant comme des cymbales et, prenant son vol, il fond sur le griffon.

La bataille s'engage. De tous côtés, alentour des deux bêtes qui s'affrontent, écailles et plumes volent, des flammes bleues et rouges jaillissent de la gueule du dragon, ses rugissements se mêlent aux cris stridents du griffon, le sang et la bave des combattants retombent en pluie sur la mer. Bientôt le griffon, les yeux crevés, la gorge ouverte, s'abîme dans les flots avec un bruit d'enfer, et le dragon vainqueur, saignant de ses blessures, tournoie dans le ciel puis, brusquement, plonge et disparaît dans les vagues. Nos cœurs battent à se rompre et nous tremblons de frayeur et d'émotion, puis,



*Cloche de Saint-Pol-de-Léon (VI^e)
(détail)*

tous unis, nous rendons grâce au Seigneur Dieu de nous avoir sauvés du péril qui nous menaçait. La mer est redevenue calme depuis que la tempête soulevée par les ailes du griffon est disparue avec lui. A nouveau luit la joyeuse lumière du soleil, que les deux bêtes affrontées ont dérobée à notre vue durant leur combat.

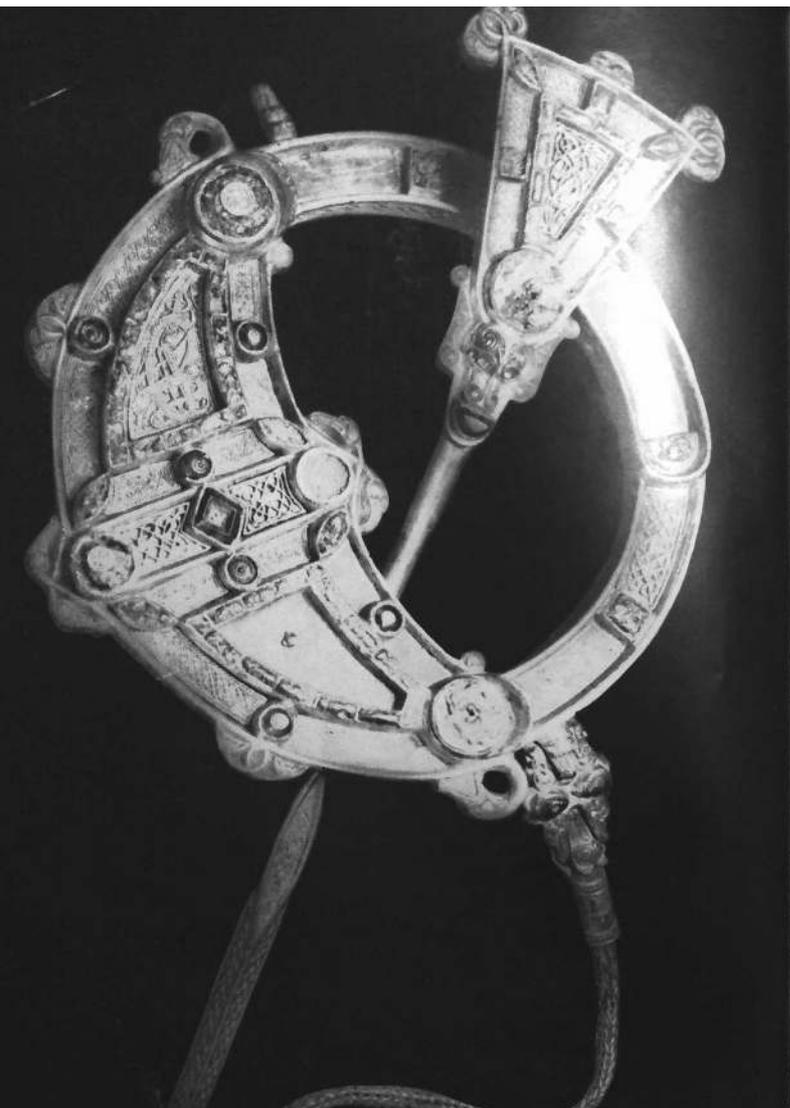
Nous nous dirigeons alors, pleins d'une joyeuse attente, vers l'île si accueillante de Saint-Albain où nos chers hôtes nous attendent pour célébrer avec eux les solennités de la Naissance du Seigneur. Mais, auparavant, nous faisons escale dans les îles où Dieu a voulu que, comme l'an passé, nous nous rendions pour y célébrer les fêtes qu'il nous a ordonnées.



*Bois gravé,
Musée national Reykjavick.*

(Islande, Côte Nord-West)





*Broche d'Ardagh
Irlande, XII^e siècle.*



Ce passage fait penser au Poverello d'Assise, à celui qui prêchait aux oiseaux, qui parlait à son frère le Feu. Outre la fraîcheur candide et la douceur qui emplissent ces pages, on sent, comme chez saint François, cet amour universel pour tout ce qui vit sur la terre et dans les mers, dans le ciel et sous le sol, pour toutes ces créatures qui, aussi bien pour le saint d'Assise que pour celui d'Hibernie sont l'œuvre de la Divinité.

Cet abaissement spontané de l'Homme vers les plus infimes, les plus incomplètes des créatures, n'est-ce pas non seulement une leçon d'humilité, une leçon d'égalité, de droit à la vie de tous les êtres, mais aussi une communion intime de l'Homme, rejetant son orgueil d'être supérieur ou qui se croit tel, avec les êtres qui lui sont inférieurs? Sentiment qui a peut-être des racines plus profondes et plus lointaines encore et que nous retrouvons à l'état quasi pur dans cet animisme de certaines populations dites primitives ou attardées et dont la manifestation la plus spectaculaire réside dans la conception du totem. L'Irlande païenne et, avant elle, l'Irlande préhistorique dont elle a hérité les traditions, ont connu cette conception animiste.

LA MESSE DES POISSONS

Le jour de la fête de Saint Pierre, étant en mer, alors que Brendan à bord de notre curragh offre le Saint sacrifice de la messe, nous nous apercevons que les eaux alentour de nous perdent peu à peu de leur opacité. Bientôt, elles deviennent aussi claires que du cristal et il nous semble qu'il n'y a plus ni cieux ni mer et que nous flottons sur une mince vitre d'une transparence sans égale.

De notre bord, nous distinguons avec netteté les moindres détails des montagnes et des vallées de la mer, comme si notre barque volait au-dessus d'elle. Des forêts d'algues rouges aux longs rameaux, des laminaires d'or et de bronze, des fucus jaunes comme soufre, des varechs verts et bleus de turquoise ondulent légèrement au souffle des courants légers qui sont les vents des abysses. Des milliers de poissons reposent sur des prairies de lichens dorés; les uns sont de taille minuscule, les autres de dimensions gigantesques. Ils semblent dormir au sein des profondeurs et nous tremblons que

la voix grave et sonore de Brendan célébrant le divin office ne parvienne à les réveiller, à les irriter, à allumer leur colère. Si les petits poissons ne nous semblent pas dangereux, nous craignons que les grands ne nous attaquent; aussi supplions-nous notre père de continuer à célébrer l'office à voix basse. Brendan sourit d'abord, puis il s'étonne de nos craintes et, ses yeux devenus soudain sévères, il nous réprimande en ces termes : « Ainsi donc, fils de peu de foi, voilà qu'à nouveau vous doutez de la bonté et de la protection que le Seigneur Dieu n'a cessé de vous manifester depuis le début de notre voyage. Ne vous a-t-il pas donné déjà maintes preuves éclatantes de Sa Sollicitude envers vous? N'a-t-il pas suscité, contre le Serpent qui nous menaçait, l'adversaire qui devait l'anéantir? N'a-t-il pas permis au dragon d'exterminer le griffon qui nous attaquait? Enfin, et je m'étonne que votre mémoire soit d'aussi brève durée, n'a-t-il pas permis que vous débarquiez sur le dos du plus gros poisson existant, de ce Jasconius qui est le père de tous les autres poissons? Le doute qui habite vos âmes y a été mis par le Démon. Il est grand temps que vous le chassiez et que votre foi reprenne la place dont vous n'auriez jamais dû la chasser. Je veux croire que vous n'avez agi que par légèreté. Mais votre doute offense Dieu et je vous exhorte à lui demander qu'il vous accorde Son Pardon et à battre votre coulpe comme il se doit. »

Puis il ajoute : « Vous me suppliez de célébrer la Messe à voix basse? Oyez plutôt! » et il se met incontinent à chanter de toutes ses forces. Cette exhortation nous ébranle, mais cependant ce n'est pas sans une terreur difficilement réfrénée que nous voyons tous les poissons de la mer, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, lentement s'éveiller à la voix de Brendan et

ascendre vers la surface des eaux. Bientôt leur masse nous entoure, elle est si compacte que nous ne voyons plus les vallées et les montagnes, les prairies et les forêts de la mer. Tout autour de nous, ce ne sont que jaillissements d'écume, que nageoires multicolores qui émergent et qu'écailles d'argent, d'or et de pourpre, de turquoise et d'améthyste, d'émeraude et de saphir qui scintillent au soleil. Et le curragh, bloqué par la foule des poissons, cesse d'avancer sur la mer.

Peu à peu, leur foule se range en bon ordre autour de notre barque, les petits aux premiers rangs, les plus gros derrière eux. Leurs milliers de têtes émergent de la surface et leurs ouïes battent doucement comme s'ils écoutaient attentivement la voix de Brendan célébrant la Messe. Pas un bruit n'émane de leur foule innombrable. Un silence absolu règne sur leur assemblée. Et ils restent ainsi jusqu'à ce que notre père, ayant chanté « *Ite Missa est* », leur donne sa bénédiction. Lentement, silencieusement, ils plongent à nouveau et nous voyons leur foule se disperser vers les prairies et les champs des abysses d'où la voix de Brendan les avait tirés de leur sommeil.

Un mois durant, nous voguons sur la mer de cristal et, bien qu'une brise pleine et régulière emplisse notre voile, nous semblons ne pas avancer.

Sans doute est-ce le manque total de quelque repère qui nous donne cette impression, et nous regrettons presque de ne pas avoir à combattre contre les tempêtes et les vagues.

La banquise du détroit de Danemark, entre l'Islande et le Groenland, forme le décor de cette aventure survenue à Brendan et à ses moines. Cette mer figée, froide et blanche, c'est le « pack » descendu du bassin polaire et qui dérive jusqu'aux abords du 60° parallèle. Ces eaux si lourdes et luisantes qui semblent de plomb, n'est-ce pas la jeune glace qui se forme à la surface de la mer, entre les amoncellements des hummocks (glace épaisse et d'aspect cahoteux). Cette église de cristal qui dresse sa masse immaculée traversée par la lumière, irisée des mille feux de l'arc-en-ciel allumé par le soleil, n'est-ce pas quelqu'un de ces icebergs géants « volés » par l'un des innombrables glaciers du Groenland descendant de l'Inlandois (désert de glace intérieur) jusqu'à la mer ?

Le tableau de cette contrée que nous dresse le récit est frappant de ressemblance et l'imagination déchaînée des Irlandais, aidant, ce n'est pas une montagne de glace, un iceberg qui se dresse devant eux, mais une église du plus pur cristal.

XVI

L'ÉGLISE DE CRISTAL
DE LA MER FIGÉE

Depuis des jours nous naviguons sur une mer étrange, blanche comme neige, froide et figée. Tout est silence et vide.

Vide est le ciel blanc et froid, aux reflets vert pâle, violets et rose éteint. Le Soleil lui-même est blanc et sa chaleur est sans force. Vide, morte et silencieuse est la mer dont les vagues se dressent immobiles comme des sillons immaculés. Le froid cruel transperce la bure de nos frocs et torture cruellement notre chair. Nos mains sont paralysées par le froid et nos doigts crispés sur la poignée des avirons ne peuvent desserrer leur étreinte. Nos visages encadrés par nos capuchons ont la couleur des cadavres. Notre haleine en s'échappant de nos bouches se solidifie dans nos barbes qui semblent blan-

ches comme celles des patriarches. Le froid nous arrache des larmes qui creusent des sillons glacés sur nos joues. Nous ramons avec toute la vigueur dont nous sommes encore capables malgré l'engourdissement qui nous envahit peu à peu.

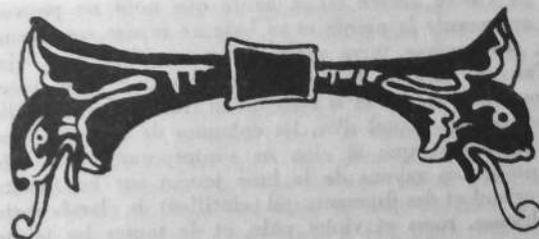
Les eaux sont si lourdes qu'il nous semble que nous soulevons, à chaque coup d'aviron, une masse de plomb luisante sous le soleil.

Parfois une brume blanche et dorée nous enveloppe et nous pénètre de froidure. Nos forces diminuent et, malgré notre confiance et notre foi en Dieu, il en est parmi nous dont s'emparent la lassitude et le découragement.

La nuit, des draperies de lumière se déroulent sur le velours bleu profond du ciel et nos oreilles, dans le silence, perçoivent le frisselis qu'elles émettent en se déployant³². Et nous pensons que ce sont peut-être les âmes heureuses du Paradis de Dieu qui font ce bruit léger et que ces théories lumineuses sont leurs processions cheminant sur la voie de Saint Jacques³³.

Mais nous n'osons interroger Brendan assis à l'arrière, impassible, insensible aux cruautés du froid.

C'est alors que, durant une de ces nuits si cruelles, se dresse brusquement devant nous une immense montagne immaculée qui scintille doucement sous les rayons



de la lune à son plein. Sa masse se dresse sur la mer immobile et sa cime touche au cœur du ciel où les écharpes lumineuses se déroulent en guirlande d'or pâle et d'argent. A cette vue, nous reprenons courage et à nouveau la confiance renaît au cœur de ceux qui commençaient à douter. De toutes nos énergies unies, nous recommençons à tirer sur les avirons pour atteindre l'île immaculée. Mais nous ne semblons pas avancer sur la mer immobile et, lorsque le jour revient, la brume dorée noie tout autour de nous.

A la nuit revenue, à nouveau nous apercevons la montagne immaculée dressée au bord de l'horizon. Nous renouvelons nos efforts, nous tirons désespérément sur les avirons et il nous semble que nous nous en sommes insensiblement rapprochés lorsque la nuit s'enfuit. Deux jours et trois nuits nous luttons, et voici qu'au milieu de la troisième, à l'instant où nous allons accoster à la Montagne immaculée qui nous domine de son énorme masse, nous sommes frappés de stupéfaction en nous apercevant que ce n'est pas vers une île que nous avons vogué, mais vers la plus grande, la plus belle église que nous ayons jamais vue.

Sa flèche acérée est si haute que nous ne pouvons en apercevoir la pointe et sa base ne repose sur aucune île, sur aucune terre mais plonge ses fondations jusqu'aux abîmes de la mer. Elle est d'une seule pièce, d'un cristal si pur et si clair qu'au travers des murailles nous voyons l'autel d'or, les colonnes de diamant aussi distinctement que si rien ne s'interposait entre elles et nous. Les rayons de la lune jouent sur les facettes du cristal et des diamants qui scintillent de clartés vertes et bleues, roses et violet pâle, et de toutes les teintes changeantes de l'arc-en-ciel³⁴.

Sur l'ordre de Brendan, nous en faisons lentement le tour tandis qu'il en mesure les côtés; chacun d'eux atteint cinquante brasses³⁵ de développement et nous sommes remplis d'émerveillement devant une aussi vaste construction dont l'architecte ne peut être que Dieu lui-même.

Le jour s'est levé et c'est dans l'éclat du soleil multiplié par les murs et les dômes de cristal que, ramant en silence, nous franchissons le porche de la Merveille, nous dirigeant vers l'autel d'or qui rayonne de tous ses feux et sur les marches duquel Brendan débarque pour célébrer la Messe et rendre ainsi grâce au Seigneur d'avoir permis que nous puissions contempler son œuvre incomparable. Ce n'est pas une chasuble, la plus précieuse, la plus riche qui soit que revêt notre père pour célébrer l'office divin. Dieu, dans sa bonté, l'a vêtu de lumière et c'est drapé des mille couleurs de l'arc-en-ciel qu'il officie devant l'autel d'or, au milieu des colonnes de diamant jetant leurs rayons les plus purs.

A peine a-t-il prononcé l'« Ite Missa est » qu'une voix venue de toutes parts nous enveloppe de ses suaves, ses douces, ses puissantes et claires intonations qui pénètrent nos âmes jusqu'à leurs tréfonds. Mais la langue

qu'elle parle nous est inconnue. Il nous semble que cette langue n'appartient à aucun des peuples vivant à la surface du monde et que c'est le Verbe de Dieu lui-même qui nous pénètre ainsi.

Et lorsque, ayant embarqué de nouveau, nous sortons de l'église de cristal, sans le secours ni des rames ni du vent; lorsque, après être demeurés jusqu'à la fin du jour à emplir nos yeux de cette vision inoubliable, nous nous en éloignons dans la nuit revenue, faisant route sur une mer vivante qui a fait place aux vagues figées, dans la tiédeur de l'air chargé de doux effluves, Brendan, qui est resté longtemps silencieux, nous dit :

« Voyez, ô fils très chers, combien Dieu a voulu vous manifester Sa Bonté et Sa Grandeur en vous permettant d'admirer la plus grande merveille qu'Il nous a donné à voir jusqu'ici, cette église de cristal et de diamant dont Il est le sublime architecte. C'est sa voix qui s'est élevée tout à l'heure lorsque j'eus achevé de célébrer l'office divin, pour m'apprendre qu'Il nous faisait don du calice et de la patène que voici pour que nous puissions, lorsque nous serons de retour en notre patrie terrestre, confondre ceux que le doute et l'incrédulité pourraient habiter. » Et, ayant dit, il élève le calice et la patène de cristal qui brillent d'un pur éclat dans les ténèbres de la nuit.

Cet Enfer dressé sur la mer, ces nuées incandescentes qui s'élèvent haut dans le ciel, ces flammes gigantesques surgissant des montagnes, Charcot estime qu'il s'agit d'une éruption générale de l'île volcanique de Jean Mayen, qui érige son volcan, le Beerenberg, dans les environs du 70° parallèle, entre le Groenland et la Norvège, au grand nord de l'Islande. Tout y est : ce mur gigantesque et abrupt, tel que le récit le décrit, telles les photographies de Charcot nous le montrent et cette description de l'éruption que, de longs siècles après Brendan, fait un baleinier de Hambourg est en tous points identique, excepté évidemment les démons et tout le merveilleux que les rédacteurs de la « Navigatio » y ont introduits.

Pour ma part, j'opinerais volontiers pour une éruption générale de l'Ekla et du Katla et de quelques autres volcans islandais de moindre importance que ces deux seigneurs de la Terre de glace et de feu.

Mais qu'importe ? Qu'il s'agisse de Jean Mayen ou de l'Islande, cette terre volcanique, telle qu'elle nous est si magnifiquement décrite, est une terre de l'Extrême Nord. Si les avis sont partagés quant à la localisation précise du phénomène, ils concourent exactement quant à la région dans laquelle il a lieu.

Comme on le verra dans le chapitre suivant, il semble bien que les anciens narrateurs (qui n'y étaient pas allés, notons-le bien) ont confondu les deux terres contestées : Jan Mayen et l'Islande.

XVII

AU LARGE DE L'ENFER

Cap au Septentrion, nous faisons route depuis Dieu seul sait combien de jours, lorsque apparaît une terre haute, aux sommets dentelés, que la brume cache ou découvre. De noires fumées en surgissent, montant haut dans le ciel et s'étendant au loin au-dessus de la mer. Nous croisons devant elle à bonne distance, pleins de méfiance, tant son aspect est sinistre et redoutable³⁰.

Lorsque nous nous trouvons sous son vent, les nuées sombres de ses fumées tourbillonnent au-dessus de nos têtes comme un drap mortuaire; des cendres chaudes pleuvent autour de nous; des pierres incandescentes tombent en grésillant dans la mer; une atroce odeur de chair brûlée et de soufre nous prend à la gorge et tire des larmes de nos yeux. Par instants, des flammes gigantesques surgissent des sommets noirs et rouges comme des gueules de fours. D'énormes blocs en fusion montent jusqu'à la voûte du ciel et s'écrasent en retombant sur les pentes des montagnes avec un bruit de tonnerre. Des rivières de feu dévalent des hauteurs en cascades, rebondissent et coulent en mugissant jusqu'à

la mer qu'elles font bouillir lorsqu'elles l'atteignent. La terre tremble, des pans entiers de montagnes s'écroulent dans un fracas étourdissant et à nouveau d'autres montagnes de feu et de scories surgissent en bouillonnant.

À la vue de cet effrayant spectacle, nous redoublons d'ardeur et nous ramons de toutes nos forces pour nous éloigner de cette terre inhospitalière à laquelle aucun de nous n'a le moindre désir d'aborder. Mais des courants puissants nous entraînent vers elle et ni nos avirons ni notre voile ne peuvent nous en faire sortir.

Nos yeux implorants sont fixés sur Brendan et il lit clairement en eux quel effroi nous étreint. Il voit dans nos regards la prière ardente que lui adressent nos âmes mordues par la terreur. Et pour la première fois son visage s'assombrit, des larmes coulent sur ses joues. Il adresse au Ciel une fervente prière : « O Seigneur Dieu! Ayez pitié de nous! Eloignez-nous des dangers qui nous menacent. Eloignez-nous de cette terre des Démons! » Sa main s'élève et trace sur nous le signe de la Croix.

À l'instant où il achève de nous bénir, une masse énorme surgit des gouffres en fusion. C'est un géant dont la taille est si grande qu'elle emplit le ciel de son ombre. Il est noir et ses bras qui gesticulent semblent les branches immenses d'un arbre calciné. Ses yeux roulent, horribles et sanglants, dans ses orbites; sa bouche s'ouvre profonde comme un abîme et des grognements rauques et terrifiants s'en échappent.

En apercevant notre barque, il jette un cri lugubre : « Haôh! Haôh! Haôh! », et disparaît dans le trou empli de fumée et de flammes d'où il est sorti. Déjà nous poussons un soupir de soulagement, croyant que l'immonde apparition est à jamais disparue. Mais Brendan, la voix tremblante, nous avertit que le danger ne s'est

pas éloigné : « Aux avirons, ô mes fils, et nagez de toutes vos forces! Eloignons-nous le plus vite possible de cette côte, car les dangers nous menacent encore! Le Monstre va revenir et peut-être ne sera-t-il plus seul! C'est un des noirs forgerons de l'Enfer et ses intentions sont criminelles! Soyez certains qu'il va tout tenter pour nous anéantir! Nagez, nagez! Donnez toutes vos forces! Fuyons loin de ce rivage!... » Il n'a pas le loisir de terminer ses exhortations que le Monstre, à nouveau, surgit du puits de feu. Il tient en ses mains velues une énorme tenaille de fer entre les mâchoires de laquelle rougeoit un bloc en fusion crépitant d'étincelles. Il l'élève haut dans les airs et le lance à toute volée contre nous. Terrorisés, nous le voyons fondre vers nous. Mais il passe au-dessus de nos têtes en sifflant et répandant une pluie de feu, va s'abîmer dans la mer à quelques brasses de notre bord. Les vagues, à son contact, entrent en ébullition et une immense colonne de fumée noire, puante de vapeurs sulfureuses, gicle dans les airs. Le désespoir nous donne des forces dont nous ne nous serions jamais crus capables et nous parvenons à nous arracher des courants. « Hissez la voile, vite, vite! » commande Brendan.

En un tournemain, la voilure est établie et nous fuyons rapidement, lorsque nous voyons sortir des gouffres de flamme d'autres démons grimaçants. Mais nous sommes désormais hors de portée des projectiles de feu qu'ils lancent vers nous et qui retombent à la mer au milieu des courants dont nous nous sommes arrachés.

La mer, entre nous et la terre, bouillonne, et des nuages de fumée noire en sortent par centaines. Les explosions terrifiantes secouent les montagnes tout entières. Les sommets en fusion s'écroulent dans un rejaillissement de flammes rouges, vertes, bleues, jaunes.

D'autres montagnes de feu surgissent à la place de celles qui se sont écroulées. Une odeur pestilentielle s'étend alentour et nous suffoque. Longtemps, alors que la Terre de Feu est disparue derrière l'horizon, nous voyons les nuages noirs des fumées s'élever dans le ciel et les échos, courant sur la mer, nous apportent les hurlements et les cris des démons. Alors Brendan, qui est resté silencieux durant notre fuite, nous parle ainsi : « O mes fils, combattants pour la cause du Seigneur! soldats de Dieu! ne perdez pas courage! Cuirassez vos âmes contre les attaques du Démon! Gardez intacte la foi qui vous habite et veillez sans repos! D'autres dangers nous menacent encore, car nous croisons présentement aux environs de l'Enfer. Armez-vous du bouclier de votre foi! Veillez sans repos et soyez parés à combattre! »

Ces exhortations nous réconfortent et la joie de combattre nous anime, car plus dure sera la bataille, plus enivrante sera la victoire.

*Or, au long des routes du Monde,
Pires que le désert aride,
Pires que la tempête noire,
Nous subissons la jalousie de l'homme
Et la dure loi de la Vie,
Et la Guerre et la Mort.
Mais est déçu quiconque veut nous empêcher d'aller vers toi!*

Rien ni personne ne nous empêchera de marcher vers le but!³⁷





Cette description de l'île des Damnés est beaucoup plus proche de l'aspect général qu'offre Jan Mayen, que celle de la terre d'Enfer du chapitre précédent.

Non seulement ce mur abrupt, mais aussi ces nuées qui masquent par instants le sommet du volcan, appartiennent à Jan Mayen autour duquel on peut parfois croiser durant des jours sans l'apercevoir, noyé dans les brumes comme le sont certaines îles voisinant le 70° et le 75° parallèles, telle l'île aux Ours entre le Cap Nord de Norvège et le Spitzberg à l'ouest de la mer de Barentz.

XVIII

L'ÎLE DES DAMNÉS

Une île aux falaises noires et sinistres tombant verticalement dans la mer apparaît à nos yeux. Une haute montagne pointue la couronne et, de son sommet, s'échappe une lourde fumée noire. Des nuées sombres l'entourent par instants, se diluent, se reforment et se mêlent aux fumées. Jamais encore nous n'avons vu si haut et si horrible sommet et, nous souvenant des exhortations de notre père, nous nous tenons fermement sur nos gardes, sachant bien qu'en ces parages maudits guette le Démon. Alors un cri horrible retentit et glace le sang dans nos veines. « Maudit! Maudit! Maudit suis-je! » et c'est, emplis d'effroi, que nous voyons l'un des trois frères qui nous ont rejoints au moment du départ se dresser à l'avant du curragh, gesticulant comme un possédé, hurlant, la bave à la bouche, les yeux sortis des orbites, déchirant à pleines mains son froc de bure. Avant que nous ayons pu faire un geste pour tenter de le calmer, il se précipite à la mer en criant : « Malheur à moi! Le poids de mes péchés m'entraîne! Leur force irrésistible m'attire vers le Démon! » Il nage vigoureusement vers la terre, et ni nos supplications ni les prières

ferventes que nous adressons à Dieu ne peuvent le retenir.

Au moment où il aborde au rivage, titubant sur les rocs glissants et noirs comme du charbon, roulant sous les coups des vagues, des milliers de démons se précipitent sur lui. L'un d'eux, armé d'un croc acéré, le plante dans la gorge du misérable dont le corps s'enflamme et brûle comme une torche en répandant une épouvantable odeur de charogne. La terre gronde, les fumées noires surgissent des flancs de la montagne. Nous nous jetons à genoux, affolés par ce hideux spectacle, et élevons vers Dieu nos prières les plus ardentes. Des nuages de ténèbre nous cachent l'île damnée et la voix de Brendan résonne, dominant les grondements qui s'échappent de l'Enfer : « Malheur à lui ! Malheur à celui que sa vie misérable a conduit vers les tourments éternels ! »

Le vent s'élève et nous nous hâtons de fuir loin de la terre maudite que les nuages découvrent tout à coup. Ce n'est plus une terre noire comme charbon qui s'éloigne là-bas, à l'horizon, mais une montagne de feu bouillonnant environnée de fumées sinistres.

A genoux au fond de la barque, la tête dans ses mains, le dernier des trois moines qui nous ont rejoints pleure toutes ses larmes et implore Dieu de ne pas le laisser aller à la tentation comme ses deux compagnons disparus. Brendan, le visage ravagé de douleur, le regard fixé sur l'horizon, tient ferme l'aviron de gouverne.





On admirera ici la bonté, la pitié et l'esprit de justice de Brendan. Comme il s'est penché avec affection vers les poissons montés des profondeurs pour entendre la messe qu'il célébrait, il se pencha, plein de pitié sur le malheureux auquel deux bonnes actions de sa vie apportent, à ses yeux, pourrions-nous dire, des « circonstances atténuantes » au crime qu'il a commis et qu'il expie durement.

Nous sommes loin de la conception de l'Enfer implacable, de la punition sans pitié, du « tuez-les tous ».

C'est dans l'âme celte qu'on rencontre une semblable conception de la Pitié et de la Justice, aspect bien particulier du christianisme de l'Irlande ancienne.

XIX

LE REPOS DE JUDAS

Depuis sept jours nous naviguons et veillons dans la crainte d'une attaque soudaine du Démon. Nos pensées se reportent toujours vers l'île d'Enfer et le souvenir de la mort atroce de celui qui fut notre frère ne cesse de hanter nos méditations. La mer est calme et la brise régulière, le soleil brille dans le ciel. Les yeux exercés de Brendan scrutent l'horizon et ses froncements de sourcils nous indiquent qu'il a aperçu quelque chose à la surface de la mer. Nos regards se tournent dans la direction que sa main tendue nous désigne.

Là-bas, un point noir semble se mouvoir à la surface calme de la mer. Comme de coutume, chacun émet son opinion. Pour les uns, c'est une barque, pour les autres un monstre marin faisant surface.

Pour ma part, je suis d'avis que c'est une barque qui louvoie à l'horizon. Je distingue nettement la voile gonflée de vent mais je suis surpris de constater que cette embarcation demeure immobile et je pense qu'elle est sans doute mouillée sur quelque haut fond. Mais qui peut bien naviguer dans ces parages? Peut-être sommes-nous arrivés dans les parages de l'Île de Délice de Mernok! Et les passagers de cette barque immobile sont peut-être les moines dont nous a parlé le vénérable Barinth? Sans doute, nous ayant aperçus, nous attendent-ils! Mais Brendan, excédé par nos discussions, prend le parti de faire voile vers cette barque solitaire. A mesure que nous en approchons, j'en distingue les détails: la voile carrée, au grément inconnu, tendue entre deux mâts et, maintenant, l'homme qui la monte, courbé et qui semble prier. Bientôt, nous sommes à quelques encâblures de la barque étrange et de son non moins étrange pilote.

Alors nous nous apercevons que ce n'est pas une barque au grément insolite que nous avons devant nous, mais une roche noire et gluante, hérissée d'aspérités semblables aux dents des démons qui nous ont attaqués. Ce que nous croyions être une voile est un lambeau de toile tendu entre deux piliers de fer rongés de rouille.

A l'un d'eux se cramponne désespérément un homme au visage masqué par un voile sombre.



La mer déferle furieusement sur l'îlot, le recouvre, et l'homme disparaît dans un tourbillon d'écume pour reparaître, l'instant d'après, ruisselant d'eau et toujours désespérément cramponné au pilier de fer. Un vent furieux balaie la roche et fait claquer la toile qui frappe cruellement le visage du malheureux. Sans doute est-ce un naufragé miraculeusement sauvé d'un désastre et qui a trouvé un refuge précaire sur ce roc battu par la mer!

*« Hô! de la roche! Patience! Courage!
Nous voici! Tenez bon! Nous allons es-
sayer d'accoster pour vous embarquer! »
crie Brendan. A ces mots, l'homme tourne
vers nous ses regards pleins de terreur.*

Seuls ses yeux sont visibles, le reste de son visage demeurant masqué par le voile qui l'entoure.

*« Qui êtes-vous? A bord de quel navire
étiez-vous? Depuis quand avez-vous fait
naufrage? » interroge notre père. Alors
la voix de l'homme s'élève, déchirante :
« Inutile de tenter de me sauver!*

Depuis que Jésus est mort, je viens sur cet îlot pour expier ma trahison, car je suis le plus vil des traîtres, je suis Judas et je suis en Enfer pour l'Eternité. » Maintenant le misérable hurle de douleur et le vent nous apporte ses supplications entrecoupées de sanglots.

*« O Maître que j'ai si basement trahi! Pitié! Pitié!
O toi qui es la Miséricorde! Pitié! Pitié! Grâce, ô Sei-
gneur! Grâce pour mon ignoble péché! »*

Comme nous approchons de l'îlot, courant sur notre erre, le vent s'apaise, la mer se calme, le misérable semble reprendre vie. De sa voix dolente, il nous conte les souffrances qu'il endure au sein de l'Enfer où sa trahison l'a conduit.

*« O homme de Dieu, écoute! L'île que vous avez
vue, celle où votre frère s'est donné à Satan, est l'une
des bouches de l'Enfer. C'est là qu'est ma demeure de
tortures éternelles. C'est là que j'ai vu les démons arriver
pleins de la joie de leur triomphe, portant au bout d'un
croc le corps enflammé de votre frère, comme le vain-
queur porte les trophées du combat. Ce fut un specta-
cle horrible, le plus horrible de tous ceux que je vois
journallement, et les cris et les hurlements de triomphe
des démons furent les plus terribles que j'aie jamais
entendus. Avec quelle joie délirante Satan a-t-il fêté
cet événement! Il n'y avait pas assez de démons pour
charger de damnés les fours de l'Enfer! Jamais les
flammes n'ont été si ardentes, jamais elles ne se sont
élevées aussi haut dans le ciel. Et ce jour-là les sup-
plices que nous endurons ont été plus cruels que
jamais! »*

Nos gorges se serrent, nos yeux s'emplissent de larmes, nos membres tremblent d'effroi et Judas continue son récit. Maintenant, sa voix n'est qu'un cri de douleur, une longue plainte déchirante. « Oh! bienheureux fidèles du Seigneur, oyez les supplices que nous endurons. Pour moi, chaque lundi, les démons, à grands coups de marteau me clouent sur une roue de feu que les vents des tempêtes emportent dans l'immensité du ciel. Le jour suivant, la gorge d'Enfer me projette dans les airs et je retombe sur un lit de fer garni de pointes acérées sur lequel les serviteurs de Satan m'enchaînent étroitement. Et pour que les pointes pénètrent plus

avant dans ma chair, ils recouvrent mon corps de quartiers de roches brûlantes et de plomb pesant. A grands coups d'épée, ils me frappent sans cesse, si bien que mon corps, comme vous le voyez, n'est que plaies saignantes. Quand vient le mercredi, ils me précipitent dans une chaudière pleine de poix dans laquelle mon corps ne cesse de bouillir. C'est pourquoi il est devenu si noir et si hideux. Puis ils me retirent, tout dégoûtant de poix, de l'horrible charbon et m'embrochant comme un mouton, me font rôtir à petit feu en riant de mes hurlements de souffrance.

« Le Jeudi, ce n'est plus avec le feu qu'ils me tourmentent, mais ils me jettent dans un cul de basse fosse où le froid me transperce de ses mille aiguilles ; c'est là le supplice le plus atroce de ceux que j'endure ! Mais mes tourments ne s'arrêtent pas là, car le vendredi, écorché comme un bœuf, salé comme un porc, je hurle de soif et pour me désaltérer, mes bourreaux m'abreuvent de coupes de plomb et de cuivre fondus. Et le Samedi est sans doute de tous les jours celui que je redoute le plus ! Ils me jettent dans un puits plein de ténèbres où règne une atroce puanteur, si horrible et si prenante que les nausées m'étouffent. Mais le cuivre et le plomb fondus qu'ils m'ont fait absorber m'empêchent de vomir et je souffre mille morts : mon estomac se gonfle, mon cœur emplit ma poitrine, je halète et j'aspire à perdre l'esprit, ne serait-ce qu'un instant qui serait un répit pour mes souffrances.

« Enfin le dimanche apparaît et les démons m'entraînent jusqu'ici où je goûte un peu de calme, malgré les vagues et le vent après l'horrible semaine que j'ai vécue.

« Ne vous attardez point en ces lieux ! Fuyez ! Fuyez ! Voici venir l'heure où les serviteurs de Satan

vont venir me reprendre pour m'entraîner à nouveau vers les gouffres d'Enfer ! » Maintenant la voix de Judas se fait suppliante et il ajoute les mains tendues vers Brendan : « Ils vont venir me reprendre... à moins que, ô Saint homme, tu veuilles intercéder en ma faveur auprès du Seigneur Tout-Puissant et obtenir de Lui que je demeure cette nuit encore sur cet îlot. Aie pitié de moi, je t'en supplie ! Que la Miséricorde de Dieu m'accorde ce répit ! Toi seul, ô Brendan, peux obtenir pour moi ces quelques heures de paix. Grande est ta sainteté puisque tu es le seul être humain à qui Dieu ait permis de parcourir ces parages de l'Enfer ! »

Le visage de Brendan est inondé de larmes, mais avant de décider ce qu'il fera en faveur du misérable,

il lui demande pourquoi un voile masque son visage et quel est ce roc sur lequel il se tient.

« Lorsque j'étais vivant sur cette terre, j'ai accompli deux seules bonnes œuvres. La première, ce fut lorsque rencontrant un pauvre qui allait demi-nu, je lui donnai une pièce d'étoffe pour qu'il puisse se couvrir. La seconde, ce fut de jeter un pont sur une rivière où beaucoup de gens se noyaient en voulant la franchir à gué. C'est pourquoi cette étoffe me protège le visage contre les coups de la mer et cette pierre me permet de ne pas être emporté vers les profondeurs. Elle me sert de refuge pour me reposer des six jours de souffrances que je subis chaque semaine. Combien je regrette aujourd'hui de n'avoir pas accompli un plus grand nombre de bonnes actions ! Combien je mesure mieux aussi toutes les fautes que j'ai commises et l'ignominie de ma trahison ! »

Le soleil disparaît à l'horizon, la nuit monte lentement et dans les ténèbres naissantes, un nuage noir précède d'une clameur sauvage accourt vers le rocher. Alors, nous voyons que ce nuage funèbre est fait de milliers de démons, toutes griffes dehors qui se précipitent pour reprendre possession du damné. Lorsqu'ils survolent le roc où Judas demeure accroché, ils se mettent à hurler tous en chœur : « Arrière ! Arrière ! Homme de Dieu ! Eloigne-toi de ce lieu, car ta présence ici ne nous permet pas d'approcher ! Laisse-nous reprendre possession de notre bien ! »

Mais Brendan trace lentement le signe de la Croix et s'écrie : « Vous ne toucherez pas à cet homme, car je veux que cette nuit il puisse jouir de quelque repos ! Fuyez d'ici ! Je vous l'ordonne au nom de Dieu Tout Puissant ! » Trépignant de rage, les démons s'écartent, et la nuit durant nous demeurons auprès du rocher autour duquel la mer ne déferle plus, contre lequel le vent ne souffle plus, veillant à ce que Judas soit en paix durant ces quelques instants de l'Eternité.

Toute la nuit, nous entendons la ronde infernale des démons tourner au-dessus de nous et, lorsque le soleil surgit de l'horizon, ils accourent en poussant d'horribles cris de triomphe et proférant les pires menaces de vengeance contre le damné. « Une nuit perdue ! Lorsque nous allons rentrer avec toi, Judas, notre maître nous fera battre avec des fouets de feu ! Aussi les tortures que tu as subies ne seront rien auprès de celles que tu vas endurer pour nous dédommager de la punition que Satan nous réserve ! » Mais la voix calme de Brendan arrête leurs cris de vengeance. « Il suffit ! Je vous défends de le torturer plus qu'il ne doit l'être. Dieu le veut ainsi et c'est Lui qui commande par ma bouche et vous obéirez ! »



Un flot d'injures et de hurlements part de la troupe infernale. Comme un essaim de mouches s'abat sur une charogne, ils se précipitent sur Judas

et le roc disparaît sous un grouillement de corps noirs et velus d'où surgissent des bras armés de griffes qui frappent et frappent au milieu d'un horrible tumulte.

Puis la grappe de démons monte dans les airs et fuit, rapide comme l'éclair vers les bouches de l'Enfer, emportant le misérable dont les hurlements de douleur nous font frémir. Ils disparaissent bientôt à l'horizon, laissant derrière eux un long sillage de fumée noire à l'odeur pestilentielle.

A nouveau, le calme est revenu sur la mer. Sur l'ordre de Brendan, nous mettons à la voile et fuyons ces sinistres lieux, rendant grâce à notre Père de nous avoir protégés durant les heures dangereuses que nous venons de vivre.

Mais tout à coup, nous nous apercevons que l'un des nôtres n'est plus à bord et nous avons vite fait de voir que l'absent est le dernier des trois moines qui nous avaient rejoints au moment de notre départ. Nous aver-tissons Brendan de son absence. Aurait-il débarqué sur la roche de Judas ? « Ne me questionnez pas sur son sort, nous dit-il. Dieu a agi envers lui comme il le devait. Je ne sais ce qu'il est advenu de lui. Il a été jugé par le Seigneur, comme Celui-ci l'a voulu... Quant à vous, ô mes Fils, qu'aucune crainte ne vienne vous tourmenter.

Léger et ardent, le curragh glisse sur la mer, cap au Sud.



Islande an 1000.

Et voici qu'à nouveau apparaît celui qui avertit en temps opportun qu'un événement extraordinaire va se produire, plus considérable que tous ceux qui sont advenus durant les pérégrinations de Brendan.

Le premier, Barinth, a préfacé le voyage et a, par ses récits de la terre de Promission, décidé Brendan à prendre la mer.

Paul aussi est un ermite qui va annoncer à Brendan que le temps n'est plus lointain désormais où il arrivera au but de sa quête.

Il est curieux de noter le rôle joué par un animal, une loutre, dans la vie solitaire de l'ermite. Comme le poisson de la fontaine venait, chaque jour se présenter à saint Corentin de Quimper pour qu'il se nourrisse d'un morceau de sa chair, la loutre apporte à l'ermite, durant les premières années de sa vie solitaire, les aliments qui lui sont nécessaires.

Il s'agit ici, en quelque sorte, d'une préparation, d'une accommodation, d'une habitude à cette vie, c'est une sorte d'initiation. Puis celle-ci étant accomplie, la loutre disparaît et l'ermite se retrouve absolument seul en face de Dieu, nourri par l'eau de la fontaine que celui-ci a fait naître pour lui. Peut-être pourrait-on assimiler cette eau de la fontaine, seul moyen de vie, à l'eau sainte, à ce sang de la terre qui donne la force et la longévité au saint ermite sans que celui-ci ait besoin de recourir, comme nourriture, à la chair de poissons ou d'animaux, créatures vivantes, qu'il faut tuer pour subsister.

Le parallèle que j'établis entre Paul l'Ermite et saint Corentin trouve sa justification dans le fait que ce dernier ne recourait pas au meurtre du poisson, mais que celui-ci lui donnait chaque jour un morceau de sa chair, qui, le jour suivant avait repoussé.

Ce détachement total des biens de ce monde y compris la nourriture coutumière à base animale ou végétale dont fait preuve l'ermite Paul fait de lui un être humain qui n'appartient déjà plus à la terre. Et cette eau nourricière qui lui donne force et longévité ne rappelle-t-elle pas cette fontaine de Jouvence à laquelle l'Humanité n'a cessé de rêver.

A L'ILE DE L'ERMITE PAUL

Il nous semble, depuis que nous sommes sortis des parages de l'Enfer, que notre navigation est devenue plus facile et que le curragh plus léger avance aisément sur la mer. Le temps s'enfuit sans que nous nous en apercevions et nos âmes sont allègres, claires et délivrées de soucis. Nos louanges ne cessent de monter vers le Seigneur et nous Lui rendons grâce de nous avoir si grandement protégés des menaces de l'Enfer. Dans la nuit calme et sereine étendue sur les eaux comme un manteau de sombre velours bleu, le ciel scintille de millions d'étoiles. La mer est éclatante de lumières qui montent des abysses. Chaque vague est un sillon de diamants. Nous sentons que nous approchons de la terre qui nous est promise et une joie débordante nous emplit. Aussi, lorsque le jour se lève et que

nous voyons une terre se profiler sur l'horizon, avec quelle ardeur tirons-nous sur les avirons, faisant voler le curragh sur la surface de la mer !

Mais en nous approchant, nous comprenons que nous ne sommes pas encore parvenus au but de notre voyage, car l'île vers laquelle nous allons ne ressemble en rien à celle que Barinth nous a décrite. C'est une petite terre circulaire aux falaises abruptes tombant verticalement dans la mer et ne permettant aucun accostage. En en faisant le tour, à l'aviron nous trouvons une petite crique ouverte dans ses murailles et, joyeusement, nous nageons vers elle. Mais Brendan réfrène notre ardeur.

« Patience, ô fils ! Nul ne débarquera avant que j'aie rendu visite au saint ermite qui demeure en ce lieu et qu'il ait consenti à ce que vous preniez pied sur son domaine. Attendez ici mon retour. » Il saute à terre, gravit un étroit sentier qui, de la grève, monte vers le sommet de l'île. Bientôt il apparaît sur le bord escarpé de la falaise et nous fait signe de le rejoindre. Un à un, nous gravissons le chemin rocailleux et nous sommes bientôt aux côtés de Brendan. Un vieillard se tient auprès de lui, dont le corps serait entièrement nu si sa longue chevelure et sa barbe immaculées ne lui tenaient lieu de vêtement.

« Que grand est mon malheur, à moi, pêcheur, lui dit Brendan, qui porte la vêtue monastique et qui vit parmi les hommes, alors que vous, ô très Saint, ô très pieux ermite, vous vivez nu et solitaire plus près du Seigneur que je ne puis l'être moi-même ! » Mais le saint homme se récrie et lui répond : « Ne te déclare pas ainsi indigne de porter l'habit monastique, ô Brendan, toi le plus grand et le plus vénérable de tous les hommes de Dieu ! Comment peux-tu parler ainsi, toi que le Seigneur a comblé de sa grâce et de ses bienfaits, toi qu'il

n'a cessé de protéger depuis sept ans que tu as quitté ton monastère, toi à qui il a permis de conduire sagement et sûrement tes fils ici présents vers la terre tant désirée, toi à qui il a révélé tant de splendeurs et tant de merveilles ! »

« O Père très sage, lui répond notre abbé, je vous confesse que j'ai tort de parler ainsi. Mais vous qui me connaissez puisque vous m'appelez par mon nom, dites-moi qui vous êtes vous-même, d'où vous venez et comment vous êtes venu vous retirer sur cette terre pour y vivre dans cet état, en cette humble demeure de pierres sèches et de terre ? »

« Qui je suis ? Mon nom est Paul et l'on m'a surnommé l'Ermite. D'où je viens ? Ma patrie terrestre est aussi la vôtre, l'Hibernie où durant cinquante années de ma vie j'ai vécu dans un monastère où mon office était d'être fossoyeur et de garder notre cimetière. Une nuit, que je dormais profondément dans ma cellule, je fus éveillé par une voix très douce : un homme se tenait devant moi. « Lève-toi, me dit-il, prends ta pelle et viens avec moi ! »

Je me levai et le suivis comme il me l'avait ordonné et sur son ordre, je me mis à creuser une fosse. Lorsque j'eus terminé mon travail, je demandai à l'inconnu qui il était : « Ne me reconnais-tu pas ? Je suis ton Abbé. Je suis Padraig. Hier, j'ai quitté le siècle et je suis venu te demander le service de creuser la tombe qui sera la mienne. En reconnaissance de ce que tu viens de faire, je t'ordonne de quitter ce lieu. Vas vers la grève, tu y trouveras une barque, tu la mettras à l'eau et tu y embarqueras. Ne te soucie pas de la guider. Elle te mènera au lieu que Dieu a fixé pour ton séjour terrestre. Vas et que ma bénédiction t'accompagne ! »

Je fis comme Padraig m'avait dit. J'allai à la grève et y trouvai la barque, je la mis à l'eau et m'embarquai. Aussitôt, elle fendit rapidement les vagues et durant trente jours et trente nuits, je voguai sur la mer. Au matin du trente et unième jour, comme le soleil montait dans le ciel, j'abordai à cette île et, à peine avais-je mis le pied à terre que la barque s'éloignait en direction du lieu d'où je venais, sa voile gonflée de brise. Il y a quatre-vingt-dix ans que je vis sur cette île. Jamais je n'eus à souffrir du froid et non plus de la faim. Durant les trente premières années de mon séjour ici, je fus fidèlement servi par une loutre de mer qui pourvoyait à ma nourriture en m'apportant chaque jour un poisson et un petit fagot pour le faire cuire. Mais, de feu, je n'avais pas. Alors frappant deux silex l'un contre l'autre, je faisais naître l'étincelle qui allumait le fagot et je faisais cuire mon poisson. Chaque dimanche, une source coule de la fontaine et j'ai toujours ainsi assez d'eau pour me désaltérer la semaine entière. Depuis soixante années que la loutre m'a quitté, cette eau pure et délicieuse coule sans arrêt. Elle est la seule nourriture que j'absorbe et c'est elle qui me donne force et santé. C'est dans la cinquantième année de mon âge que j'ai quitté l'Hibernie. Ainsi donc, présentement, j'atteins mes cent quarante ans et j'attends que Dieu me rappelle à Lui quand il lui plaira, à moins qu'Il ne veuille me faire vivre jusqu'au jour du Jugement.

Quant à toi, Brendan, il te faut, avec tes fils continuer de naviguer encore quelque temps sur la mer pour parvenir au bout de ton voyage. Mais tu n'auras plus désormais longtemps à attendre la réalisation de ton grand désir.

Embarquez donc le plus d'eau que vous pourrez dans vos outres. Elle vous rassasiera pleinement.



Vous ne rencontrerez désormais une terre que le Samedi Saint. Vous savez laquelle, cela fait déjà six fois que vous avez abordé. Alors vous célébrerez le Saint Office de Pâques. Ce sera le dernier que vous célébrerez sur cette île, car, lorsque vous la quitterez, ce sera pour atteindre la Terre promise aux Saints et aux Justes à la quête de laquelle vous êtes partis depuis sept années. Ne tardez donc plus ! remplissez vos outres de l'eau nourricière et voguez vers l'île qui vous a été promise où durant quarante jours vous séjournerez. Alors, lorsque votre séjour en ces lieux de délices prendra fin, vous reprendrez la mer et le Seigneur Dieu vous permettra de rallier la terre d'Hibernie. Partez donc ! Ne tardez plus désormais ! »

Encore sous le coup de l'émotion que nous a causée la vue d'une si grande Sainteté, nous faisons nos adieux au pieux ermite Paul et nos outres bien pleines d'eau nourricière, nous embarquons et mettons à la voile pour accomplir, frémissants d'impatience difficilement refrénée, la suprême partie de notre long voyage.



Manuscrit de Saint Brendan. (Copie de la bibliothèque de Rennes.)

Et c'est, enfin, après les tentations, les peines, les souffrances des longues navigations le but atteint, récompense de tous les efforts, matérialisation de rêves et de désirs sans cesse renouvelés.

Les anciens narrateurs la décrivent avec un luxe de détails tous plus merveilleux, plus extraordinaires les uns que les autres. Mais ce qu'ils décrivent, ce n'est que le plus infime aspect des merveilles que contient le Paradis lui-même. Ici, ce n'est que l'antichambre, que l'aperçu des félicités sans égales, inconnues, indescriptibles, celles pour la description desquelles il n'existe de mot dans aucune langue.

C'est, avant tout, une promesse qui devra inciter ceux qui ont contemplé ces aspects rudimentaires du Paradis véritable à œuvrer pour avoir le droit de pénétrer dans celui-ci pour l'Éternité.

C'est le principe de la première initiation précédée des épreuves, commun à tous les concepts religieux des sociétés humaines organisées, qu'elles soient blanches, jaunes ou noires. L'accession à la sainteté, à la perfection, ne vient que bien après, lorsque la mort a définitivement libéré l'âme de la servitude du corps, lorsque l'être n'est plus qu'esprit.

Nombre de Sociétés noires ne soumettent-elles pas au cours de cérémonies d'initiation, les futurs initiés à l'épreuve symbolique de la mort pour que, l'initié renaisse à la vie pour devenir un autre homme, symboliquement parlant ?

L'épreuve du mur de nuées sombres à laquelle Brendan et ses disciples sont soumis n'est-elle pas un aspect d'une part, de cette initiation et, d'autre part, de cette limitation du domaine divin dérobé aux yeux des non initiés.

Le « pas oultre » de l'Homme de Clarté, de l'ange protecteur, à Brendan et ses disciples constitue, de ce fait, la limite fixée aux initiés si loin qu'ils soient parvenus dans la voie de la Perfection. La mort, égale pour tous, seule leur permettra, par la perfection de leur vie, d'atteindre le but final, le saint des saints dont ils n'ont fait que soulever le rideau.

LA TERRE PROMISE AUX SAINTS

Durant les quarante jours de carême, notre seule nourriture se réduit à quelques gorgées d'eau de la fontaine de Paul l'Ermitte qui suffisent à nous rassasier pleinement et à nous donner force et courage pour poursuivre notre navigation. Comme le saint homme nous l'avait annoncé, nous recommençons pour la septième fois notre périple annuel qui nous conduit jusqu'à Jasconius que nous trouvons, comme de coutume, allongé à la surface de la mer. Comme les précédentes fois, nous célébrons sur son dos le Saint Sacrifice et, comme nous allons réembarquer, l'immense bête se met en mouvement et fuit de toute la vitesse dont elle est capable vers l'Île des Oiseaux. Une terreur effroyable s'empare de nous, mais Brendan nous rassure et nous rappelle que Dieu ne cesse de veiller sur nous. Dans son sillage, Jasconius remorque le curragh et bientôt nous apercevons l'Île des Oiseaux se dresser au-dessus de l'horizon. A peine y avons-nous abordé que le Monstre vire de bord et plonge au milieu d'un grand remous dont les lourdes vagues viennent se briser avec fracas sur la grève.

Alors, l'Homme-de-Clarté apparaît à nos yeux.

« Que la joie habite vos cœurs, ô fidèles du Seigneur ! Bientôt vous allez atteindre le rivage de la terre qui vous est promise. Voici des mannes chargées de provisions pour la fin de votre voyage. Soyez pleins de patience, il sera long, mais au bout, vous trouverez votre récompense. Désormais, vous ne serez plus seuls sur la mer, car je vais partir avec vous ! Je serai votre pilote, car sans moi vous ne pourriez connaître la route qui vous reste à faire pour aborder à l'Île que vous cherchez depuis sept ans. »

Le temps du départ est venu. Nous embarquons pleins d'une sainte émotion dans notre cher curragh et mettons à la voile. Devant nous, chemine l'Homme-de-Clarté, et à son approche, les vagues écumantes se calment, traçant pour nous une avenue d'eau paisible et limpide. Cette fois, nous sentons bien qu'approche le moment tant attendu où nous aboutirons à notre but. Quarante jours durant, nous faisons route cap au Couchant précédés de notre fidèle compagnon, et à mesure que le temps fuit, notre impatience va grandissant. Tout nous semble propice, le soleil rayonne sur la mer, la joie habite nos cœurs et nous ne redoutons plus de dangers.

Mais une barre de nuages noirs se lève à l'horizon et accourt vers nous. Bientôt elle nous enveloppe de ses ténèbres épaisses, plus épaisses que celles de la nuit, et nous ressentons à nouveau de grandes craintes. Mais dans l'obscurité, la voix limpide de notre guide vient calmer nos effrois. « Soyez sans crainte, ô fidèles serviteurs du Seigneur. Ces ténèbres qui nous environnent forment le mur qui dérobe aux profanes le Paradis de Dieu. Souvenez-vous que le Sage Barinth et son filleul Mernok les ont traversées sans dommage ! Bientôt la

lumière brillera à nouveau et vous découvrira la Terre Bienheureuse que vous avez si longuement cherchée. »

Bien que nous nous efforcions de nous cuirasser de patience, le temps, dans les ténèbres opaques nous semble bien long et nous guettons les signes avant-coureurs de la lumière. Depuis combien d'heures ou de jours sommes-nous dans ce cercle de nuées funèbres ? Dieu seul le sait ! Mais tout à coup, sans que la moindre lueur ne l'ait fait prévoir, les nuages se déchirent, les nuées opaques s'écartent et, ô bonheur suprême ! ô Seigneur Dieu ! Allégresse et joie !

là-bas, devant nous, auréolée d'une clarté d'or et de nacre, se dresse la Terre promise aux Saints !

Une haute muraille immaculée, d'une matière incon nue, d'une pureté sans égale entoure de toutes parts la terre incomparable. Des myriades de pierres précieuses y sont enchâssées :

diamants limpides jetant leurs aveuglants éclats où le soleil met toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, améthystes, rubis, turquoises, yacinthes, jades, émeraudes, topazes, mêlent leurs teintes et leurs feux. Nous restons muets d'admiration et de surprise.

Barinth ne nous a point décrit ainsi les abords de la Terre Promise; aussi Brendan exprime-t-il nos pensées lorsque, s'adressant à l'Homme-de-Clarté, il lui dit : « Barinth ne nous avait pas parlé de telles merveilles. »

« Il ne le pouvait, ô Saint Homme, car il ne les a pas vues. Bien peu les voient. Dieu ne lui avait pas permis de les contempler, mais à toi il en accorde la licence. A chacun son mérite selon la volonté du Seigneur. »

Brendan, parfois nous réprimande, car nous parlons trop à son gré. Ici, il n'a pas cette peine, car nous sommes incapables de prononcer une parole, si grand est notre ravissement. Nous restons cloués d'admiration, et il faut que, par trois fois, notre Abbé nous commande de débarquer pour que nous fassions un mouvement. Nous mettons pied à terre sans en avoir conscience. Nous ne sentons plus nos corps et seuls notre âme et notre cœur s'agitent, ravis et emplis d'une allégresse que nous n'avons jamais ressentie.

A la suite de Brendan et de l'Homme-de-Clarté, nous avançons vers la haute porte qui s'ouvre en la muraille devant laquelle veillent deux dragons dont les gueules lancent des flammes. Sous la clef de voûte, une épée d'or enrichie de diamants est pendue par la garde, au bout d'une chaîne d'argent. Elle tournoie au-dessus de l'entrée et personne ne pourrait la franchir sans être haché par l'arme dont la longue lame effilée lance des éclairs aveuglants. Mais notre guide s'avance, et à sa vue, les dragons cessent de cracher des flammes et se couchent, la gueule entre leurs pattes comme deux chiens obéissants. De la main, il repousse l'épée d'or et, derrière lui, nous franchissons la porte du Paradis.

Partout où se portent nos regards, ce ne sont que bois épais, arbres aux lourdes frondaisons, chargés de

fruits qui luisent magnifiquement, de fleurs sans pareilles, mêlant leurs suaves et pénétrants parfums, que rivières bondissantes aux eaux de cristal, que ruisseaux de lait serpentant au milieu de prairies aux gazons moelleux. Partout, des multitudes d'animaux s'ébattent, le cerf voisine avec le loup, les tigresses et les lionnes allaitent les agneaux et les cabris, le chat et le chien jouent sur l'herbe douce. Tout n'est que paix et allégresse. Une clarté merveilleuse baigne toutes choses et cette clarté ce n'est pas le soleil qui la dispense, car elle sourd de toutes parts, et c'est pourquoi l'ombre ne règne en aucun lieu. La nuit ne vient jamais tout noyer de ses ténèbres et les tempêtes ne soufflent point en poussant devant elles les nuages sombres. Nous cueillons des fruits succulents, d'une grosseur que nous n'avons jamais vue, nous nous désaltérons aux ruisseaux de lait et aux fontaines limpides.

Là où l'herbe ne pousse pas, ce n'est pas sur de la terre que nous marchons, mais sur du sable d'or d'où émergent des montagnes d'or massif, d'argent et de cristal.

Nous ne pouvons avoir aucun désir qui ne soit aussitôt satisfait et toujours et de partout montent dans les airs limpides les suaves accents des harpes que les anges font vibrer sous leurs doigts. Nulle parole humaine ne peut rendre l'émotion que nous ressentons, le bonheur qui nous emplit, la félicité dans laquelle nous sommes plongés.

Notre guide nous entraîne vers la cime d'une haute montagne d'or le plus fin et, lorsque nous sommes parvenus au sommet nous découvrons un immense pays plus grandiose, plus beau, plus magnifique que tout ce

que nous avons admiré jusqu'ici. La lumière éclatante y règne, les jardins sans pareils qui s'étendent à nos pieds emplissent nos yeux et nous tirent des larmes.

C'est plus que nous ne pouvons « humainement » supporter et nous sentons que nous sommes parvenus à la limite que Dieu nous a permis d'atteindre.

L'Homme-de-Clarté, d'un geste large, nous montre les merveilles qui se déploient devant nous. « Brendan, dit-il, tu as si ardemment prié Dieu de te permettre de contempler son Paradis avant que ton heure soit venue qu'Il t'a exaucé. Voici devant toi le lieu de Délices éternelles où, au milieu de milliers d'autres saints, tu résideras lorsque le Seigneur t'appellera vers Lui. Tu ne peux aller plus loin, tu ne peux voir d'autres merveilles auprès desquelles celles que tu as contemplées ne sont rien. Il te faut retourner sur tes pas, tu ne peux contempler pour l'instant la Majesté de Dieu; Elle brûlerait tes yeux et ta joie serait si grande qu'elle briserait ton cœur d'homme vivant. L'heure est venue pour vous de quitter ces lieux de délices et de regagner votre patrie terrestre. Voici quarante jours que vous vivez ici. Mais avant d'embarquer, cueillez autant de fruits que vous pourrez en charger dans votre barque, prenez ces pierres précieuses et ces cailloux d'or pur et d'argent sur lesquels vous marchez. Ainsi, ceux qui douteraient lorsque vous serez de retour en Hibernie, seront convaincus que vous avez réellement abordé à la Terre Promise aux Saints et aux Justes. Allez.

« Et que la bénédiction du Très Haut vous accompagne et vous garde de tout danger sur le chemin du retour. »



Lentement, nous refaisons le chemin que nous avons parcouru sur la Terre Promise, et c'est avec étonnement que nous retrouvons notre curragh et que nous reprenons nos habitudes et nos actes coutumiers. Après avoir embarqué fruits, fleurs et pierres précieuses, nous remontons à bord et, avec regret, nous hissons la voile et faisons route. Nous oublions que nous sommes des marins, car ce n'est pas vers l'avant que nos regards se portent, vers la route qui s'ouvre devant nous, vers le mur des nuages noirs qui s'élèvent à l'horizon et que nous devons traverser à nouveau, mais vers l'arrière, vers la magnificence de la Terre Promise qui fuit là-bas, au bout

de notre sillage. Immenses sont nos regrets de la quitter, mais n'avons-nous pas la consolation de penser qu'un jour viendra où, à nouveau, nous y aborderons. Et, alors, ce sera pour l'Eternité et la Majesté de Dieu dans Sa Gloire qu'il ne nous a pas été permis de contempler tout à l'heure, nous en emplirons nos âmes déli-
vrées de nos corps humains.

Brusquement, le curragh pénètre dans les ténèbres des nuages.

Nous nous réveillons à la réalité; maintenant, à nouveau, il faut peiner et combattre, il faut naviguer et déjouer les embûches de la mer, se mesurer avec les mille bras et les mille souffles des tempêtes, trembler de froid et souffrir des coups des vagues, endurer la faim et la soif, être brisés de fatigue et de douleur. Combien nous ressentons mieux que jamais que cette Terre Promise que nous n'avons fait qu'entrevoir durant ces quarante jours qui ne sont même pas une fraction de seconde dans l'Eternité, il nous faut combattre pour que Dieu nous permette d'y aborder pour toujours ! Les merveilles que nous avons contemplées et celles qui nous sont promises, c'est à nous, par notre foi en Dieu, par notre combat contre les tentations du Démon, de les mériter pour toujours. Et ce sont ces pensées qui nous empêchent de subir le découragement, alors que nos yeux encore emplis de la lumière sans

égale de la Terre merveilleuse tentent de percer les ténèbres opaques qui nous enveloppent.



Mais voici qu'au milieu des nuées funèbres s'élève un chant joyeux et nous apercevons un oiseau venant vers nous à tire d'aile, gris et blanc, comme ceux qui vivent sur les mers d'Hibernie. C'est le guide que le Seigneur, dans sa bonté, nous envoie pour nous conduire vers notre patrie terrestre. Aussi rendons-nous grâce à Dieu de la sollicitude qu'il nous témoigne et suivons-nous, pleins de confiance, notre guide ailé.

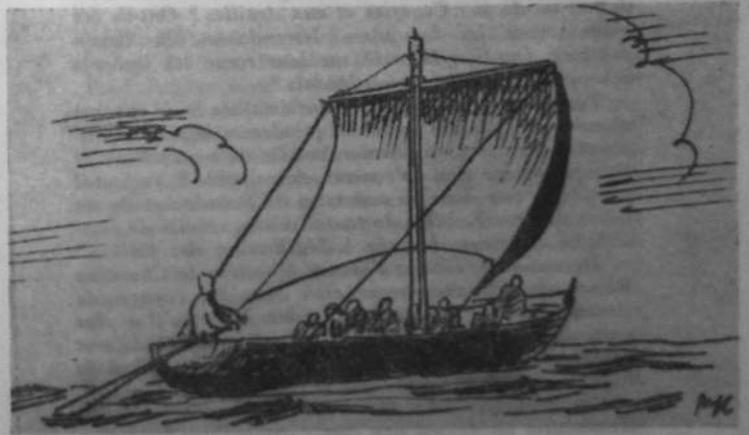
Trois mois durant, nous courons sur la mer, et un matin, nous voyons se dresser à l'horizon, dans la gloire du soleil levant, les montagnes de l'Hibernie. Bientôt nous retrouvons les paysages familiers, la terre d'émeraude et les hautes falaises grises et enfin, la crique de sable fin d'où, il y a sept ans, nous sommes partis pour notre long voyage.

De toutes parts, le peuple accourt vers la plage, clamant aux échos des falaises sa joie de voir notre retour. Par centaines, nos frères demeurés au monastère, entrant dans la mer, s'avancent vers nous, demandant à Brendan de les bénir, remorquant notre curragh et chantant les louanges du Seigneur.

*
**

Depuis ce retour en Hibernie, les années ont succédé aux années, nombreux sont ceux qui, en écoutant Brendan décrire les péripéties de notre voyage et les merveilles que nous avons contemplées, sont entrés au service du Seigneur Dieu.

Quant à moi, à la quatre-vingt-dixième année de ma vie terrestre, j'attends en priant Dieu, en suivant fidèlement les enseignements de Brendan, le jour béni où mon âme détachée de mon corps, accostera, si le Seigneur le lui permet, au rivage de la Terre Promise. Amen !



Après la lecture du récit des Navigations dites de Saint Brendan, un certain nombre de questions viennent à l'esprit. Et, parmi celles-ci, la principale : Quel crédit peut-on attribuer à ce récit ?

Brendan et les moines de son équipage ont-ils réellement effectué les longs périple qu'on leur a attribués ? Ont-ils, avant les Scandinaves, atterri aux côtes islandaises, à Jan Mayen, aux rivages américains ? Ont-ils fait escale aux Canaries et aux Antilles ? Ont-ils été bloqués par les banquises descendantes du bassin polaire ? Ont-ils rencontré sur leur route les icebergs échappés des glaciers groënlandais ?

Toutes ces péripéties dont sont émaillés leurs voyages ne sont-elles que des aventures fabuleuses issues de l'inspiration de clercs, inspiration emplie de merveilleux et ne reposant sur rien de concret, de palpable ? Ne faut-il pas plutôt voir dans les aventures de Brendan et de ses frères une œuvre bâtie de toutes pièces, emplie de symbolisme religieux destinée à l'édification des fidèles ?

Devons-nous, comme l'avance Monsieur le Chanoine Raison du Cleuziou, reconnaître dans les voyages de Brendan comme dans ceux de Saint Malo qu'il a plus particulièrement analysés et dont les faits essentiels sont identiques, une suite de symboles se rapportant à la liturgie pascale ?

En résumé, nous trouvons-nous devant un récit d'aventures ou devant une œuvre symbolique ?

LES SOURCES

Dans l'avant-propos de son livre « Le Merveilleux voyage de Saint Brendan à la recherche du Paradis », Paul Tuffrau écrit : « De tous temps, l'union du rêve et de l'aventure a séduit les hommes. Cependant, peu d'œuvres présentant ce double caractère ont connu l'étonnante fortune de la *Peregrinatio sancti Brendani*, voyage de Saint Brendan. Pendant sept cents ans, reprise sans cesse sous des formes diverses : contes, poèmes, lais, elle a ravi l'Europe entière. Le nombre et la diversité des versions qui en subsistent dans tous les vieux idiomes du continent, leurs dates échelonnées sur cinq siècles, font foi de cet émerveillement universel. »

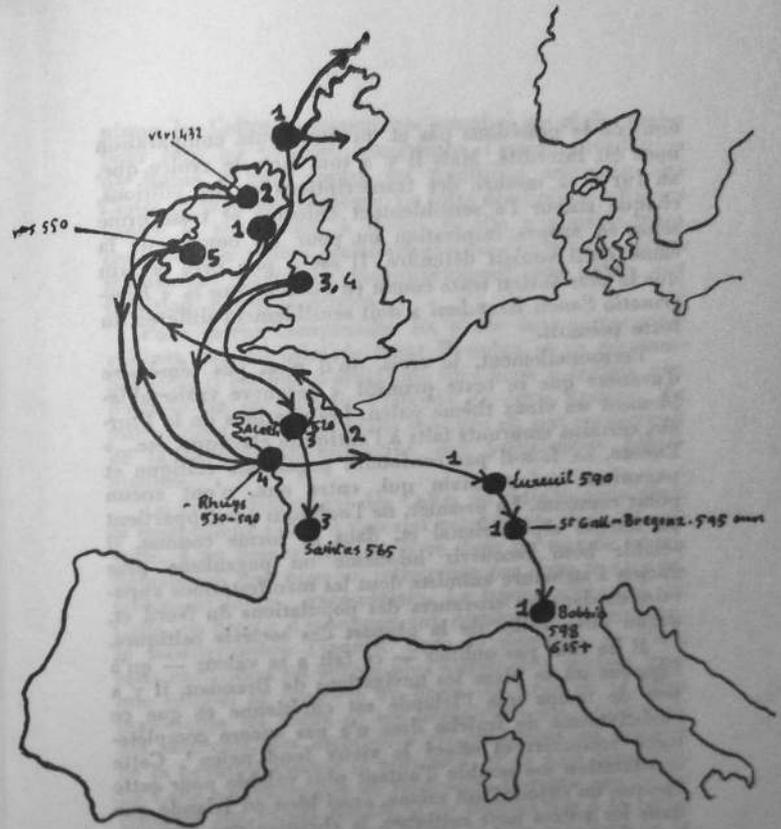
Dans l'étude qu'il a consacrée à la « navigation de Saint Malo » dont la ressemblance avec celle de Saint Brendan est évidente, M. le Chanoine Raison du Cleuziou note que « les auteurs de la vie de Saint Malo utilisent, au IX^e siècle une vie plus ancienne qui est aujourd'hui perdue. Ainsi donc, à l'origine des diverses relations des

voyages de Saint Brendan qui se sont succédé du IX^e au XV^e siècle, il a dû y avoir une œuvre plus ancienne d'une époque dont il nous est impossible de fixer la date et dont se sont inspirées les versions qui sont parvenues jusqu'à nous. Parmi ces différentes versions, citons les principales :

En premier lieu, nous trouvons cette *Navigatio Sancti Brendani*, texte latin, en prose, dont le premier manuscrit remonte au IX^e siècle. Puis vient un poème anglo-normand écrit par un moine du nom de Benoît, entre 1121 et 1150. Parmi les nombreuses autres, P. Tuffrau en cite deux figurant à la suite de la Légende latine publiée par Jubinal « l'une est en prose, l'autre en vers (ce dernier (texte) est la version donnée par Gauthier de Metz dans l'*Imago Mundi*), le troisième texte, en vers, a été publié par F. Michel (Paris, Claudin 1878) « sous le titre qui a inspiré le mien : « Les voyages merveilleux de Saint Brendan à la recherche du Paradis terrestre ».

Notons également la *Betha Brenainn*, texte gaélique, inclus dans le *Livre de Lismore*, traduit par le R.P. O'Donnoghe sous le titre « *Saint Brendan the voyager in story and legend* » et les passages relatifs au moine irlandais dans « *Acta Sanctorum Hiberniae* ». Plus près de nous, notons enfin, après l'ouvrage de P. Tuffrau déjà cité, celui de G. Schirmer « *Zur Brendannus Legend* », celui de E.G.R. Waters « *The Anglo Norman voyage of Saint Brendan by Benedeit, A Poem of the early Twelfth century* » et, dernier en date, le livre de Jean Marchand « *L'Autre monde au Moyen Age* », contenant trois récits, dont l'un est consacré à la « *Navigatio de Saint Brendan* ».

À travers ces nombreuses versions, que reste-t-il du texte initial ? Il est impossible de le dire, puisque nous



Influence des monastères irlandais en Europe Occidentale.

- | | | | |
|-------------|---|---------------------------------|-------------------------|
| Itinéraires | } | 1 Saint-Columban ou Columbkille | } en Europe Occidentale |
| | | 2 Saint-Patrick ou Padraig | |
| | | 3 Saint-Malo ou Maclou | |
| | | 4 Saint-Gildas ou Gueltas | |
| | | 5 Saint-Brendan | |

nous ne le possédons pas et qu'ainsi toute comparaison nous est interdite. Mais il y a tout lieu de croire que, au fur et à mesure des transcriptions et des éditions, chaque auteur l'a sensiblement déformé et transformé selon sa propre inspiration ou pour les besoins de la cause qu'il voulait défendre. Il est à peu près certain que le plus ancien texte connu en l'occurrence la « *Peregrinatio Sancti Brendani* » doit sensiblement différer du texte primitif.

Personnellement, je crois, qu'il n'est pas téméraire d'avancer que ce texte primitif « recouvre vraisemblablement un vieux thème païen. Les citations de la liturgie, certains emprunts faits à l'antiquité classique, etc... » Encore, ne faut-il pas confondre paganisme celtique et paganisme gréco-romain qui, entre eux, n'ont aucun point commun. Le premier, ne l'oublions pas, appartient au monde septentrional et, dans sa forme connue, il semble bien recouvrir lui-même un paganisme plus ancien à structure animiste dont les manifestations apparaissent dans les croyances des populations du Nord et, parmi elles, celles de la plupart des sociétés celtiques.

Il ne faut pas oublier — ce fait a sa valeur — qu'à l'époque où se place les navigations de Brendan, il y a peu de temps que l'Irlande est chrétienne et que ce christianisme de fraîche date n'a pas encore complètement recouvert et effacé le vieux fond païen¹. Cette constatation me semble d'autant plus valable pour cette époque qu'aujourd'hui même, aussi bien en Irlande que dans les autres pays celtiques, le christianisme demeure imprégné de nombreuses survivances païennes. Les exemples de cette permanence païenne apparaissent nettement tant dans les pratiques religieuses chrétiennes que dans les croyances et dans le folklore des populations celtiques contemporaines. En embrassant le christia-

1. *Saint Patrice ou Patrick (Padraig en irlandais) a évangélisé l'Irlande entre 432 et 495. Les navigations attribuées à Saint Brendan se placeraient entre 500 et 578.*

nisme, les Celtes ne se sont pas soumis à ses règles égales pour tous les peuples. Longtemps, l'action nivellatrice de Rome a buté contre les traditions originales des Celtes en matière religieuse. La lutte des Eglises celtiques contre la soumission à Rome, si elle a apparemment cessé dans le milieu ecclésiastique, ne s'en est pas moins maintenue, longtemps, inconsciemment sans doute, par tradition, parmi le peuple.

Pour mieux comprendre les récits de voyages merveilleux comme celui de Saint Brendan et de ses compagnons, il est bon d'avoir une idée aussi complète que possible de ce qu'était l'Irlande de cette époque, du milieu dans lequel ces récits sont nés et, par conséquent de la psychologie collective des populations hiberniennes.

Le goût traditionnel des Celtes de cette époque pour le merveilleux s'allie à une soif permanente de la découverte, à un besoin inné de vivre dans un monde irréel, immatériel, que nous ne retrouvons pas dans le monde, même mythique, gréco-romain. Le besoin d'évasion du Celte, ce besoin d'échapper aux contingences terrestres, le méditerranéen l'ignore. Dans le domaine de l'art, cette opposition est encore plus discernable, surtout lorsque celui-ci se rapporte au Sacré. Le grec ou le latin matérialise ses dieux et ses héros dans des sculptures, des peintures, des mosaïques qui atteignent au sommet de la beauté humaine la plus pure et la plus complète. Le Celte n'éprouve pas un tel besoin. Lorsque son art se consacre aux choses sacrées, il ne recourt pas à la copie la plus fidèle en même temps que la plus idéalisée de la beauté humaine. Son art est essentiellement figuratif; c'est un art de signes et H. Focillon reconnaît en lui « l'une des plus étonnantes rêveries humaines, un des plus mystérieux caprices de l'esprit ».

Les entrelacs des manuscrits irlandais, la stylisation du corps humain poussée à l'extrême lorsque, par hasard, l'enlumineur prend celui-ci pour sujet, ont pu paraître se ressentir d'influences extérieures. Mais en ce cas, l'originalité des conceptions artistiques des Celtes aurait assimilé ces influences et les aurait restituées sous un aspect tellement personnel qu'il serait presque impossible de les déceler. En fait, l'art celtique des enluminures plonge ses racines dans la plus lointaine préhistoire et ce sont les volutes, les spirales, les lunules d'un certain nombre de mégalithes qui sont à la naissance de cet art abstrait des enluminures irlandaises¹.

C. Bourniquel, dans le chapitre de son livre consacré à l'art irlandais nous permet de mieux mesurer le rôle de celui-ci et les conditions qui ont présidé à sa naissance ainsi que l'importance qu'ont eue les manuscrits hibernais lorsqu'il écrit : « L'adoption de l'écriture en mettant fin à la tradition orale² provoque une ouverture subite. Cette tardive révolution explique en partie l'extraordinaire ferveur des scribes irlandais, leur ardeur néophyte et le rapide essor du genre. Mais si le manuscrit diffuse la parole — moyen de communication et d'échange — la décoration ajoutée au texte le surcharge et l'onomatopée se trouve bientôt noyée dans l'entrelac. Phénomène ambigu, l'enluminure a pour fonction de magnifier le texte, mais elle a également pour effet de transposer dans l'univers des formes, par le moyen des signes, toutes les liaisons de la parole avec un mystère plus étendu dont les approches ne sont permises qu'après rejet préalable des apparences. Si les manuscrits ont eu en Irlande cette ferveur, c'est qu'ils ramènent le mot à son mystère : le mot redevient parole d'initié. Ses stylisations naissent à la suite d'une longue tradition à la fois abstraite et aristocratique. Cette flo-

raison miraculeuse va bien au-delà de la décoration et de l'imaginaire. Le signe introduit une autre dimension : ces formes qui s'étirent, qui naissent les unes des autres, semblent gonflées d'un souffle panthéiste... C'est un art fait tout entier du sentiment de ces correspondances secrètes qui emprisonnent la vie dans un réseau...

Comme dans la litanie, le thème s'impose par la répétition, il prend une valeur d'incantation. Il crée une véritable obsession visuelle. Ces longues courbes prolifiques déroulent jusqu'à nous la surprenante dialectique du *retour éternel*. »

Etonnant message que celui de cet art tout imprégné de préoccupations sacrées, nimbé de merveilleux, de surnaturel, de ce « surnaturel » qui, chez les Celtes, n'est jamais séparé du « naturel » comme chez les peuples méditerranéens. Dans son remarquable livre « Dieux et Héros des Celtes », la regrettée Marie-Louise Sjoestedt traite de ce problème du surnaturel celtique. « La première difficulté à laquelle on se heurte, écrit-elle, en approchant le monde mythique des Celtes est singulière. On ne sait pas où l'aborder parce qu'au moment de le faire, on s'aperçoit qu'on y était déjà plongé. Nous sommes accoutumés à définir le monde « surnaturel » par opposition au monde « naturel ». Entre les deux domaines, la frontière n'est pas toujours infranchissable : les dieux d'Homère descendent parfois combattre dans les rangs humains, un héros peut forcer les portes de Hadès et visiter l'empire des Morts. Mais le fossé n'en est pas moins toujours là et nous en sommes avertis par le sentiment intime de merveille ou d'horreur que suscite cette violation de l'ordre établi. Rien de tel chez les Celtes... si du moins nous sommes en droit de juger de l'attitude celtique par ce que nous en apprend la tradition irlandaise. Entre ce que nous nommons notre

1. Ce sont vraisemblablement les populations celtiques : *Putani, Galls*, etc., qui ont chargé les monuments mégalithiques dus aux populations qui les ont précédés sur le sol de l'Irlande tout comme les Romains ont sculpté leurs dieux sur certains menhirs (menhir de Kernus) ou les colons bretons qui ont christianisé les mégalithes qu'ils ont trouvés en Armorique lorsqu'ils s'y sont installés.

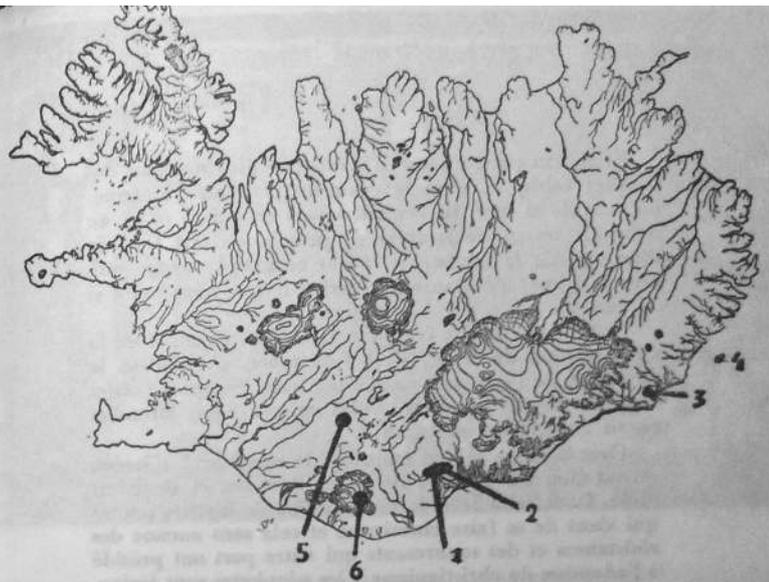
2. Les Celtes n'utilisaient pas l'écriture (mise à part l'écriture ogamique sacrée). Tout l'enseignement des druides était uniquement oral.

monde et l'autre (ou les autres) il y a continuité, dans le temps et dans l'espace. Certains peuples (tels les Romains) pensent leurs mythes historiquement; les Irlandais pensent leur histoire mythiquement; et de même leur géographie; chaque accident remarquable du sol d'Irlande est le témoin d'un mythe, est en quelque sorte un mythe cristallisé. Le « surnaturel » et le « naturel » se pénètrent et se continuent et une circulation constante de l'un à l'autre en assure l'unité organique... »

« ...cette période mythique », on peut la définir comme « une période où vivaient des êtres, où se produisaient des événements comme on n'en voit plus de nos jours » (Lévy Bruhl). Nos textes chrétiens laissent parfois transparaître cette notion d'un temps où d'autres lois que celles que nous connaissons régissaient le monde. »

« Derrière ces complexes mythiques et en corrélation avec eux, on devine une série de complexes rituels dont certains ont longtemps tenu une grande place dans la vie de l'Irlande chrétienne, dont d'autres ont partagé le déclin des anciens dieux... Toute une organisation du sacré qui, à plus d'un égard s'apparente à celle qu'on observe dans les Sociétés dites « primitives » et diffère de celle qui a prévalu sur la plus grande partie du domaine indo-européen. » (M.L. Sjoestedt.)

De son côté, Ernest Renan écrit dans sa « Poésie des races celtiques » : « En présence d'un peuple qui ne vivait que par l'imagination et les sens, l'Eglise ne se crut pas obligée d'être sévère pour les caprices de la fantaisie religieuse; elle laissa faire l'instinct populaire et de cette liberté sortit le culte le plus mythologique peut-être et le plus analogue aux mystères de l'antiquité que présentent les annales du Christianisme, un culte



Etablissements monastiques en Islande : V^e et VI^e s. :
1. Kirkjubæjarklaustur (ferme de l'Eglise du cloître) - 2. Pápyli (lieu des chrétiens) - 3. Pápa Jördur - 4. Pápey - 5. Volcan Ekla - 6. Volcan Katla.

attaché à certains lieux et consistant presque exclusivement en certains actes considérés comme sacramentels. »

« La légende de Saint Brendan est sans contredit le produit le plus singulier de cette combinaison du naturalisme celtique avec le spiritualisme chrétien. Le goût des moines hibernais pour les pérégrinations maritimes à travers l'archipel, tout peuple de monastères, des mers d'Ecosse et d'Irlande, le souvenir de navigations plus lointaines encore dans les mers polaires, fournissent le cadre à cette étrange composition, si riche d'impressions locales... »

Et Renan poursuit : « L'instinct le plus profond des peuples celtiques, c'est le désir de pénétrer l'inconnu. En face de la mer, ils veulent savoir ce qui se passe au delà; ils rêvent de la terre de promesse. En face de l'inconnu de la tombe, ils rêvent ce grand voyage qui, sous la plume de Dante, est arrivé à une popularité si universelle. »

Autre part, Renan écrit : « L'élément essentiel de la vie poétique du Celte, c'est *l'Aventure*, c'est-à-dire la poursuite de l'inconnu, une course sans fin après l'objet toujours fuyant du désir. Voilà ce que Saint Brendan rêvait au-delà des mers... »

C'est dans ce milieu emprunt de surnaturel, d'irréel, qu'ont lieu les périples de Saint Brendan et de Saint Malo. Dans cette Irlande toute imbue de mythes païens qui vient de se faire chrétienne et cela sans aucune des résistances et des soubresauts qui autre part ont présidé à l'adoption du christianisme¹, les néophytes sont légion. Partout ce ne sont qu'oratoires d'anachorètes, maisons de prières, monastères d'où partiront ces voyageurs impénitents, ces missionnaires intrépides, ces « légions de saints irlandais qui inondent le continent et arrivent de leur île apportant avec eux leur opiniâtreté, leur attachement à leurs usages, leur tour d'esprit... »

S'ils partent évangéliser les populations païennes, fonder des monastères, ce n'est pas seulement mus par leur foi ardente de néophytes, c'est aussi parce que les moines irlandais sont assoiffés de découverte, de ce besoin qui pousse le Celte à « aller voir de l'autre côté de l'horizon, quel visage a la terre », ce qui a fait dire que « sur chaque vague de la mer, sur chaque motte de la terre, il y a un Celte ». C'est tout cela qui anime Saint Brendan et les moines de son équipage lorsqu'ils prennent la mer.

1. La christianisation de l'Irlande s'est opérée sans heurts et il n'y eut jamais un seul martyr au cours de l'évangélisation.

Saint-Thorlac, Islande, IX^e s.
« La Terra Promissa » — Paysage antillais





LE NAVIRE

Dans toute légende, on trouve toujours un fond de vérité a-t-on coutume de dire et dans les épisodes merveilleux du récit des navigations de Brendan, nous trouvons justement un certain nombre de faits précis qui ne peuvent passer inaperçus du marin et du géographe.

Tout d'abord, ceux ayant trait au navire qui a servi à l'expédition. Si les différentes versions du récit varient dans leur rédaction, les passages concernant le navire sont identiques. « Tous (les moines) s'étant armés d'outils, s'entraidèrent à construire un vaisseau léger qu'ils recouvrirent de cuir de bœuf tanné avec l'écorce du chêne. Ils en oignirent les jointures avec du beurre, etc... note l'une d'elles¹. « Là, ils charpentèrent en *bois flexible*, comme il est accoutumé dans ces régions, la carcasse d'une nacelle très légère; ils la tendirent de peaux de bœuf toutes brunes de l'écorce du chêne, ils oignirent de beurre les jointures des peaux; puis l'ayant mise à la mer, ils y portèrent d'autres peaux, d'autre beurre, quarante jours de vivres, etc., écrit P. Tuffrau.

1. Manuscrit anonyme.

« C'est là qu'il (Brendan) fit apporter du merrain pour bâtir sa nef. Il construisit tout le dedans en bois de sapin et revêtit le dehors de cuir de bœuf; la coque fut bien ointe de poix, afin que la nef pût glisser légèrement et courir sur l'onde. Alors Brendan y plaça tous les outils nécessaires que la nef pouvait contenir et les provisions qu'ils avaient apportées, des vivres pour quarante jours au plus », selon la traduction de J. Marchand.

Dans ce type de navire qui, pour les non-initiés peut apparaître lui-même comme un navire « fabuleux » tant sa construction ne semble pas le destiner à une quelconque navigation de long-cours comme celles qu'il devra accomplir, nous reconnaissons aussitôt un type d'embarcation propre à des peuples pasteurs ou chasseurs et dont les Celtes ont jusqu'à nos jours conservé l'usage : le coracle.

Le coracle, ou plutôt les coracles, car il n'y a pas un type unique, sont essentiellement des navires de branchages entrecroisés recouverts de peau, de toile imperméabilisée ou de bitume et pouvant avoir les « coutures » colmatées au moyen de divers calfatages tels que terre glaise, terre mélangée à de la graisse fondue, graisse, bitume, sang et résine. A ce type appartiennent les bateaux paniers en vannerie colmatée de terre, des arroyos d'Indochine, les couffas du Tigre et de l'Euphrate, les coracles de peau du Thibet et des Indes, des Indiens d'Amérique du Nord et ceux de l'Irlande, Galles et Ecosse, ainsi que les Kayaks et oumiaks eskimos.

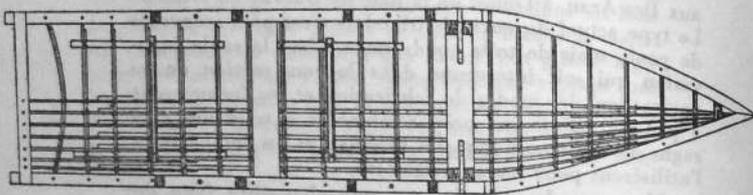
Les coracles celtiques proprement dits sont des navires de rivière, mais il existe un type de bateau de mer qui est compris dans cette classe d'embarcation recouverte de peau qui, lui, est un navire de mer. C'est le currach, curragh ou currac irlandais encore en usage

aux Iles Aran, à l'ouest de la baie de Galway en Irlande. Le type actuel du curragh irlandais n'est plus recouvert de peau, mais de toile goudronnée. C'est la seule innovation qui soit intervenue dans la construction de ce navire dont les modes de fabrication et les formes sont à peu de différences près, semblables à ceux des curraghs de l'époque à laquelle Brendan et ses compagnons l'utilisèrent pour leurs navigations.

Alors que les coracles ont une charpente faite de branchages entrecroisés, celle des curraghs est constituée par des lames de bois (sapin ou hêtre) courbées « à force » pour leur donner les formes voulues. Aucun clou n'entre dans l'assemblage des formes; les membrures sont réunies aux bordés par des ligatures de cordelettes de chanvre et, autrefois ces ligatures étaient faites de racines de pins comme celles qui étaient utilisées dans les drakkars vikings pour fixer sur les fonds les bordages à clins.

Les extrémités des lattes constituant les membrures sont insérées dans une lisse de plat bord en sapin d'une plus grande épaisseur qui forme la pièce maîtresse de cette construction et maintenues dans cette planche au moyen de coins insérés « à force ».

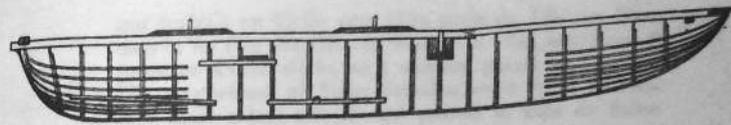
Sur cette carcasse, on tendait autrefois des peaux de bœuf tannées, cousues les unes aux autres et maintenues sur la lisse au moyen de ligatures. Sur les coutures étaient appliqué un calfatage de résine et de sang mêlés ou bien de graisse fondue et de terre glaise. Je ne vois pas très bien comment un calfatage constitué par du beurre aurait pu assurer une étanchéité suffisante. Il y a tout lieu de penser que les rédacteurs de la « *Peregrinatio Sancti Brendani* » ont mal compris ou mal traduit le texte primitif à moins d'admettre que les Celtes, à cette époque, consommaient de la graisse et au moment



Plan de curragh.

de la rédaction de « Peregrinatio » celle-ci ayant été remplacée par du beurre, ils ont traduit par beurre ce qui, en réalité, était graisse.

Quoi qu'il en soit, c'est à bord d'un navire de ce genre qui était à l'époque d'un usage général en Irlande, que Brendan a pris la mer. Sans doute ses dimensions étaient-elles supérieures à celles des curraghs actuels pour pouvoir embarquer seize ou dix-sept hommes, tout le matériel de navigation nécessaire (peaux de rechange, graisse pour la réparation du calfatage, etc.) et les provisions pour des campagnes d'une quarantaine de jours. On objectera sans doute qu'un tel type de navire doit être bien fragile et qu'il doit mal résister aux fatigues d'une longue navigation. Il n'en est rien. La légèreté d'une embarcation ne constitue pas un risque grave, témoins les doris de nos anciens terre-neuvas; et il ne faut pas oublier qu'une carcasse comme celle du curragh, souple et flexible, fatigue moins à la mer qu'une charpente rigide. Quant à la couverture de peaux, elle est bien autrement étanche, si les coutures sont solidement faites, que les bordés de bois qui fatiguent et



Plan de curragh (coupe).

jouent sous les coups de la mer et finissent tôt ou tard par causer des voies d'eau.

Comme le bordage à clins des drakkars scandinaves, lesquels peut-être découlent d'anciens navires de peau, les murailles des curraghs étaient parfaitement en mesure d'affronter les navigations au long cours. Il n'y a pour s'en persuader que de se souvenir des longs péri-ples faits par des Kayaks eskimos dont certains sont allés du Groënland atterrir sur les côtes écossaises¹.

Le curragh de Brendan n'est donc pas une embarcation fabuleuse dans laquelle la peau de bœuf a pu apparaître pour certains comme un quelconque symbole. C'est une navire bien réel et capable de longues et dures traversées².

1. Les kayaks eskimos recueillis avec leurs passagers sur les côtes écossaises au XVIII^e siècle ont été conservés jusqu'à nous. L'un d'eux figure dans la collection du « Anatomical Department of the University of Aberdeen ».

2. Des auteurs anciens font mention des coracles et currachs comme j'ai eu l'occasion de le signaler dans mon étude « Coracles et currachs » (Tud na Bru - Ar Fala Brest 1956) :

- 1) César : « de Bello civili » qui en signale l'usage en Celtibérie.
- 2) C.J. Soltau : « Collectanea verum memorabilia ».
- 3) Avienus, IV^e siècle.
- 4) Sidoine Apollinaire, VII^e siècle.
- 5) Gerald de Cambrie : « Description of Wales », 1155.
- 6) Froissart : « Chronicles of England, Scotland and Ireland », 1307, p. 1171.



LES NAVIGATIONS

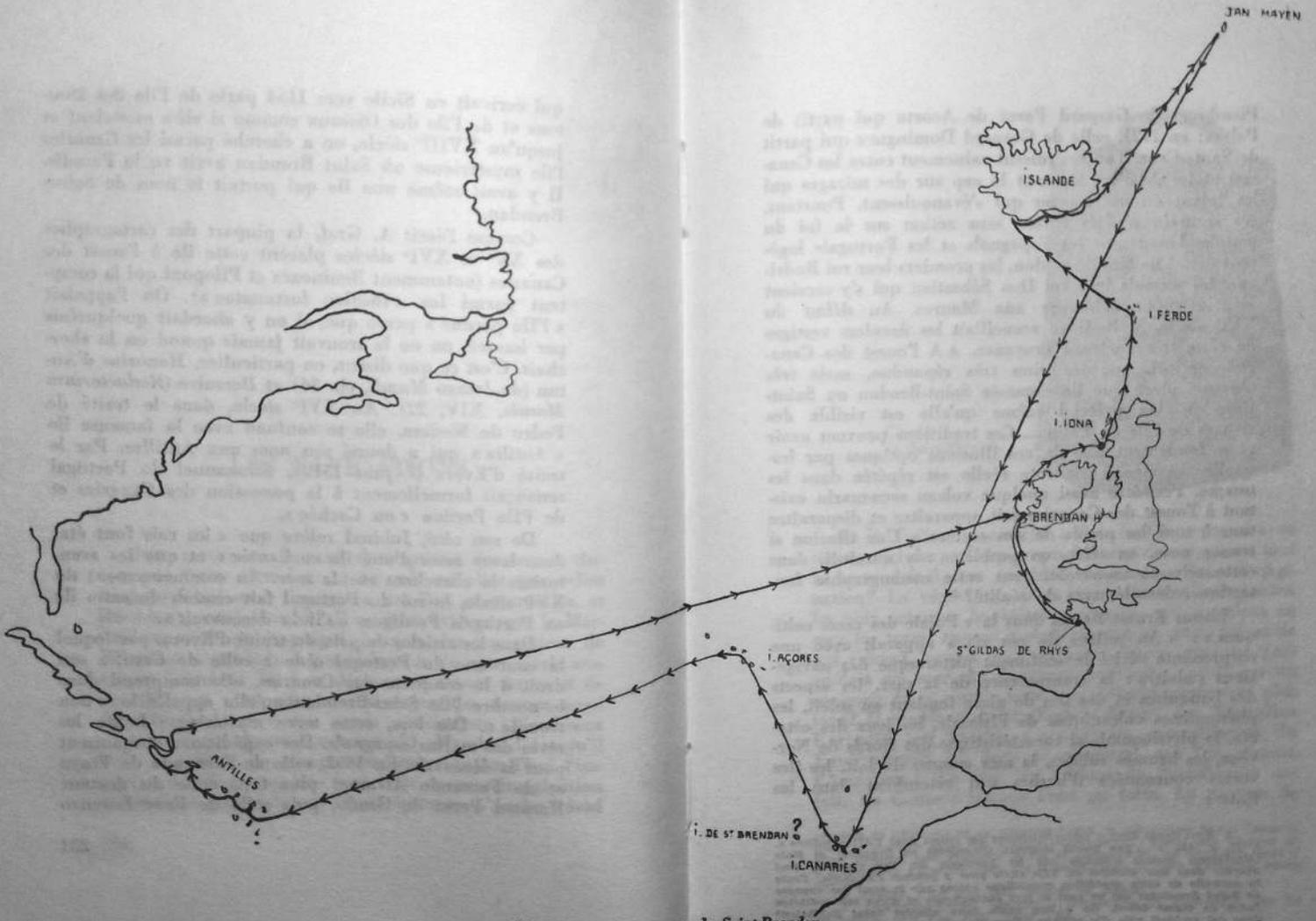
Doit-on ajouter foi aux descriptions des terres visitées par Saint Brendan ou ne voir en elles que celles de pays fabuleux ? Ces terres, ces îles, existent-elles, et Brendan y a-t-il abordé ? Il est bien évident que le Merveilleux dont est imprégné le récit des navigations de Brendan ne prédispose pas le lecteur de notre siècle atomique à ajouter foi à la découverte de ces terres et de ces îles qui nous sont décrites sous des formes aussi étonnantes pour notre esprit rationaliste. Nombreux sont ceux qui penseront comme J. Marchand lorsqu'il écrit : « Nous ne comprenons guère aujourd'hui l'importance qu'ont attachée à ce récit de pure imagination les anciens géographes et les navigateurs. L'Arabe Edrisi

qui écrivait en Sicile vers 1154 parle de l'île des Moutons et de l'île des Oiseaux comme si elles existaient et jusqu'au XVIII^e siècle, on a cherché parmi les Canaries l'île mystérieuse où Saint Brendan avait vu le Paradis. Il y avait même une île qui portait le nom de Saint-Brendan.

Comme l'écrit A. Graf, la plupart des cartographes des XV^e et XVI^e siècles placent cette île à l'ouest des Canaries (notamment Benineara et Piloconi qui la comptent parmi les « insulae fortunatae »). On l'appelait « l'île perdue » parce que, si on y abordait quelquefois par hasard, on ne la trouvait jamais quand on la cherchait. C'est ce que disent, en particulier, Honorius d'Autun (*de Imago Mundi*, ch. 36) et Bersuire (*Reductorium Morale*, XIV, 22). Au XVI^e siècle, dans le traité de Pedro de Medina, elle se confond avec la fameuse île « Antilia » qui a donné son nom aux Antilles. Par le traité d'Evora (7 juin 1519), Emmanuel de Portugal renonçait formellement à la possession des Canaries et de l'île Perdue « ou Cachée ».

De son côté, Jubinal relève que « les rois font état dans leurs actes d'une île enchantée » et que les aventuriers la cherchent sur la mer. Au commencement du XVI^e siècle, le roi du Portugal fait cession de cette île au Portugais Perdigon « s'il la découvrait ».

Dans les articles de paix du traité d'Evora, par lequel la couronne du Portugal cède à celle de Castille son droit à la conquête des Canaries, elle comprend dans le nombre l'île Saint-Brendan qu'elle appelle la « non trouvée ». Dès lors, cette terre mystérieuse hante les rêves des marins espagnols. Des expéditions s'organisent pour la découvrir. En 1592, celle de Fernando de Troya et de Fernando Alvarez; plus tard celle du docteur Herman Perez de Grado, puis celle de Fray Lorenzo



Voyages « merveilleux » de Saint-Brendan.

Pinedo et de Gaspard Perez de Acorta qui partit de Palma; en 1721, celle de Gaspard Dominguez qui partit de Santa-Cruz. Toutes croisent vainement entre les Canaries et les Antilles, mettant le cap sur des mirages qui les fuient ou des nuages qui s'évanouissent. Pourtant, ces insuccès répétés furent sans action sur la foi du peuple. Longtemps les Espagnols et les Portugais logèrent dans l'île San-Borondon, les premiers leur roi Rodrigue, les seconds leur roi Don Sébastien qui s'y seraient réfugiés pour échapper aux Maures. Au début du XIX^e siècle, Malte-Brun recueillait les derniers vestiges de cette très ancienne croyance. « A l'ouest des Canaries, écrit-il, une tradition très répandue, mais très obscure, place une île nommée Saint-Brodon ou Saint-Borodon. On prétend même qu'elle est visible des rivages de l'île de Palma... Ces traditions peuvent avoir pour fondement une de ces illusions optiques par lesquelles l'image d'une côte réelle est répétée dans les nuages. Peut-être aussi quelque volcan sous-marin existant à l'ouest des Canaries fait apparaître et disparaître tour à tour les parois de son cratère. » Une illusion si tenace pose, en effet, un problème : y aurait-il, dans cette odyssee monacale, dans cette cosmographie fantastique, des éléments de réalité? ¹

Lisons Ernest Renan dans la « Poésie des races celtiques » : « Au milieu de ces rêves apparaît avec une surprenante vérité le sentiment pittoresque des navigations polaires : la transparence de la mer, les aspects des banquises et des îles de glace fondant au soleil, les phénomènes volcaniques de l'Islande, les jeux des céta-cés, la physionomie si caractéristique des fjords de Norvège, les brumes subites, la mer comme du lait, les îles vertes couronnées d'herbes qui retombent dans les flots. »

1. Nous lisons dans « Caractéristiques des Saints dans l'Art populaire », t. II, p. 462 : « Les Saints Brendan (Brandain ou Brandon) et Malo (Maclavius) moines irlandais que les habitants des îles Canaries font aborder dans leur archipel au VII^e siècle pour y prêcher l'Évangile. Toute la garantie de cette expédition apostolique repose sur le récit des voyages de Saint Brandain qui ne sont ni fort authentiques ni d'une interprétation facile en maint détail. On a bien voulu faire aborder Saint Barthelemy dans cet archipel afin d'y prêcher l'Évangile mais pour adjuer à quelque



Cloche
de Saint-Patrick.

Et P. Tuffrau poursuit : « Mais tout le reste, et nous sommes ici devant le plus passionnant des mystères, tout le reste doit-il être considéré comme un jeu d'imagination? La végétation débordante, les feuilles géantes, les noix juteuses, les brises parfumées qui signalent en mer les terres encore invisibles, surtout cette Atlantide qui s'étend, coupée par un large fleuve, quelque part au-delà des mers du Couchant, tout cela n'est-il pas un souvenir de la grande terre que Colomb retrouvera plus tard? Il semble établi qu'Erik le Rouge, que Thornfirn Karlsofin ont touché « aux grèves merveilleuses du Furdurstrandi »² dans ce wineland qui fut, depuis, l'Amérique³. Ce que les Vikings de Scandinavie ont fait, les Celtes d'Irlande l'ont pu faire. La passion de

province de l'Espagne un ou plusieurs Saints, le patriotisme de ses écrivains n'a pas toujours exigé des preuves irréfragables... Quant aux voyages de Saint Brandain pour répandre la foi en Jésus-Christ, on s'accorde assez à y comprendre l'évangélisation des Groenlands, mais le reste n'est rien moins que ce...

2. Kipling : La plus belle histoire du monde.

3. Lieutenant-colonel Langlois : Découverte de l'Amérique par les Normands, vers l'an 1000. Paris 1924.

l'aventure, le désir de pénétrer l'infini est leur âme même. De tout temps, ils ont joué avec les flots. Ils ont touché aux Orcades, aux Shetland, aux Feroë, aux côtes islandaises, au Groënland dès le IX^e siècle, avant les Scandinaves et en même temps qu'eux. Un d'eux, entraîné par son audace ou poussé par la tempête, aura sans doute atteint les côtes des Carolines ou de la Floride, erré au milieu des Antilles, peut-être cinglé jusqu'aux rives chaudes du Mexique. Ainsi s'expliqueraient, au milieu des impressions polaires qui peuplent la légende, ces réminiscences éblouies d'un pays enchanté. Ainsi se trouverait fondée en réalité la conviction des marins espagnols. On n'a point coutume de découvrir tant de choses dans une légende hagiographique? C'est que celle-ci est comme tissée dans des récits de marins. Les aventures du Saint et de ses compagnons courent, à la façon d'arabesques d'or, à travers une étoffe infiniment plus ancienne et plus rude. Les celtisants savent bien que l'*immram* ou voyage fantastique en mer était un thème fondamental de la littérature primitive irlandaise : le clergé, l'ayant trouvé tout constitué, l'a fait sien. Ainsi les premiers évangélistes de la Bretagne gravèrent des croix sur les menhirs druidiques. »

Qui nous dit que, dans les traditions celtiques du IV^e siècle, ne figuraient pas déjà celles du continent disparu, de cette Atlantide dont nos contemporains rêvent encore? Rien ne prouve que ce continent n'ait pas existé et qu'à la suite des cataclysmes qui se sont succédé dans la formation des continents il n'ait pas disparu au fond des mers. L'océanographie moderne, si elle n'a pas retrouvé l'Atlantide, a découvert, au centre du grand océan les longues chaînes de montagnes disparues sous les eaux, s'étendant : la première, du sud de l'Islande, dont la sépare le seuil Wiville-

Thompson jusqu'aux approches de l'Equateur, et à laquelle a été donné le nom de Chaîne nord atlantique; la seconde, séparée de la première par une haute levée isolée, dite Massif équatorial, s'étendant de l'Equateur jusqu'à l'île Bouvet, au Sud, a été baptisée Chaîne sud atlantique (Le Danois).

Cette croyance générale, constatée chez des peuples les plus divers, semble donc bien reposer sur des faits précis dont l'origine et la réalité se sont peu à peu estompées dans la mémoire des hommes pour faire place à la légende et au sentiment de l'existence de terres fabuleuses et qui se sont transmis de générations en générations, chacune de celles-ci ajoutant selon ses inspirations propres au thème initial.

Quoi qu'il en soit, quiconque a navigué sur les mers que Brendan suppose avoir parcourues est frappé, comme l'a été Ernest Renan, par les images exactes des îles et des volcans, des mers et des brumes que le récit merveilleux a évoquées. La description, voilée par le merveilleux, des banquises et des icebergs, est frappante de vérité. Pour ma part, durant les campagnes polaires du « Pourquoi-Pas? » au Groënland, j'ai pu constater les réactions que produisait chez la plupart des membres de l'équipage et de la mission Charcot, l'apparition dans les brumes légères et dorées de soleil des icebergs dérivants. « On dirait des églises en marche » était l'une des réflexions qu'il était donné d'entendre. Quoi d'étonnant que ces réactions aient été aussi celles de Brendan et de ses compagnons devant semblable spectacle?

La description que le récit nous donne des monstres marins apparaissant à la surface correspond assez bien à l'idée que l'on pouvait se faire alors, et jusqu'à une époque assez proche de nous, des grands cétaqués, baleines ou cachalots. Leur apparition soudaine et brève à la

surface de la mer jetait tant d'effroi parmi ceux qui en étaient témoins que leur sens de l'observation s'en trouvait quelque peu faussé et qu'il s'ensuivait une description plus ou moins fantaisiste. Il n'est, pour s'en rendre compte, que de regarder comment les graveurs des anciens portulans rendent l'aspect des grands animaux marins. Alors que les animaux terrestres sont rendus avec une grande exactitude, tout ce qui est poisson ou animal marin y figure sous des aspects fantastiques. C'est que les auteurs de ces cartes, s'ils avaient loisir de voir de près les animaux terrestres : lions, girafes, éléphants, etc., conservés dans les ménageries royales, n'avaient sur les animaux marins, et plus particulièrement sur les grands cétacés, que des informations visuelles trop rapides pour être exactes et, l'effroi de leur apparition aidant, il s'ensuivait une interprétation fantastique de ceux-ci.

Ces noix, ces larges feuilles que les moines de Brendan recueillent, flottant à la surface de la mer, et dont ils se nourrissent et se désaltèrent, font penser aux feuilles de palmiers et aux noix de coco emportées par les bourrasques du Golfe du Mexique ou de la Mer des Antilles et s'en allant à la dérive du *Grand Courant*, ce fleuve baignant les *Iles Vertes* évoquant les Antilles, qui ressemble fort au Gulf Stream. La mer laiteuse, les brumes légères ou pesantes, nous les reconnaissons formellement : c'est l'aspect familier des mers septentrionales, la mer du Nord, la mer du Groënland, la Mer Blanche, le Détroit du Danemark, l'Atlantique Nord, et leur « portrait » dans ce récit est criant de vérité.

J. Marchand s'étonne que les anciens navigateurs et géographes, et parmi eux Edrisi, parlent de l'Île des Oiseaux comme si celle-ci avait réellement existé. Si nous retranchons du récit tout le Merveilleux qui enve-

loppe la description qu'il nous en donne pour n'en retenir que ce qui peut être réel, nous reconnaissons en cette île l'une des nombreuses Fuglebjoerg¹ des Feroë ou de l'Islande sur lesquelles, pour ma part, j'ai assez souvent atterri pour dire qu'elles n'ont rien de fabuleux. Mais je conçois, l'ayant moi-même ressenti, que l'accostage sur une Fuglebjoerg devait avoir quelque chose de très impressionnant pour des âmes simples, naïves, imbibées de rêve et de mysticisme, prêtes à s'émerveiller et à voir dans toutes les manifestations extraordinaires une intervention divine. Ce sont les souvenirs les plus émouvants de mes campagnes que ces débarquements sur ces îles lorsque, tout autour de vous, volètent et crient des milliers et des milliers d'oiseaux de mer, blanc immaculé, d'un gris très doux, brun clair ou mordoré. On se sent dans un autre monde.

Quant à l'île des Moutons, il resterait à savoir si les colons irlandais d'abord, puis scandinaves ensuite, lorsqu'ils débarquèrent aux Feroë, trouvèrent des moutons sauvages ou bien s'ils en apportèrent avec eux. Car, s'il est des îles où pullulent les ovins, ce sont bien les Feroë à qui ils ont donné leur nom², ce qui pourrait faire croire que les premiers navigateurs qui mirent le pied dans l'archipel y découvrirent effectivement des moutons.

Parmi toutes les descriptions du récit du voyage de Brendan, il en est une qui est d'une exactitude extraordinaire : c'est celle de la terre des démons dont la vue remplit de terreur les moines de l'équipage. Cette terre crachant des flammes, empanachée de nuées incandescentes, de fumées noires et pestilentielles, ce ne peut être que la côte sud de l'Islande. Lorsque, venant du Sud, on arrive en vue des côtes d'Islande, on aperçoit, de très loin, les hautes cimes des montagnes de lave et

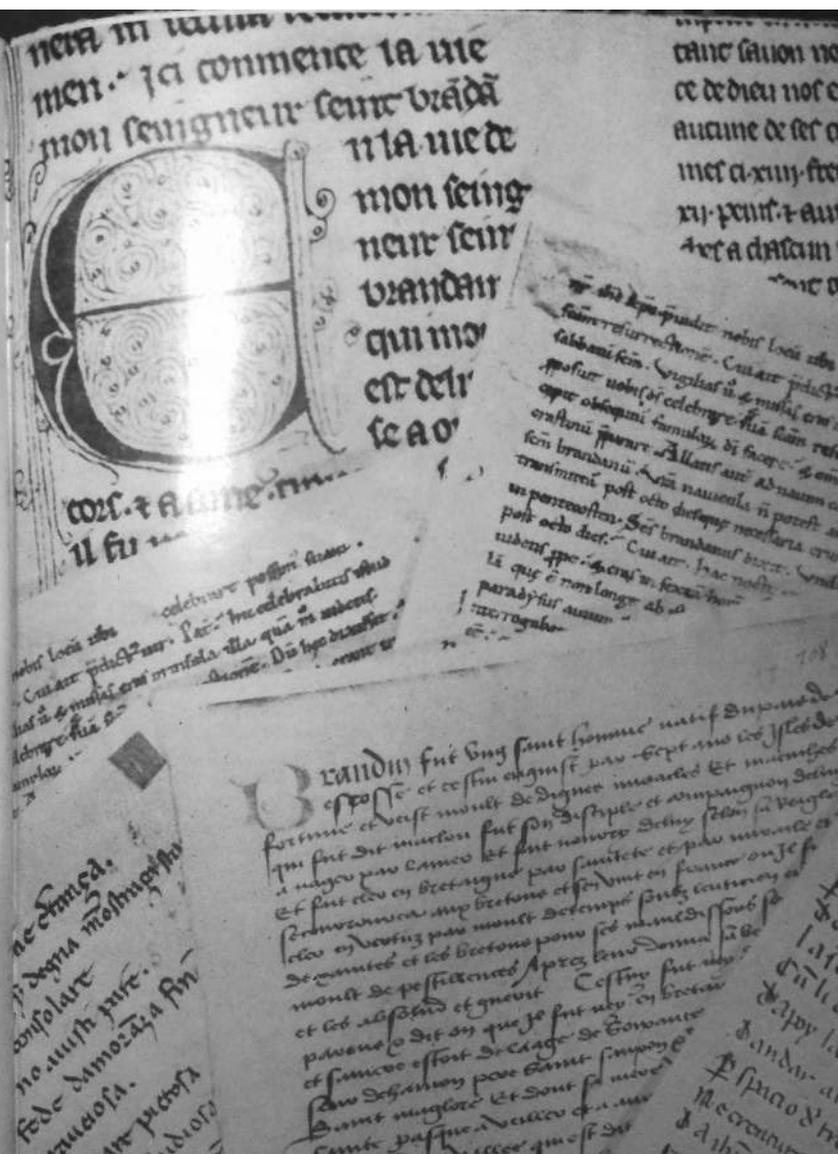
1. Fuglebjoerg : (feroën) de Fugl : oiseau, et Bjoerg : montagne ou falaise.

2. Freyar (feroën), Fœfoerne (danois) : Île des moutons.

de basalte couronnées des dômes des « Jokull » d'où émergent, culminant à près de 1.500 mètres, les cratères de l'Ekla et du Katla. Il n'est pas d'homme, de quelque époque que ce soit, même un de nos contemporains, qui n'ait été saisi d'une crainte, voire même d'une terreur inconsciente, à la vue, même lointaine, d'une éruption volcanique en pleine puissance. Que durent être alors la terreur et la peur panique des moines de Brendan lorsqu'ils virent de la mer les grands volcans islandais en pleine activité. Comme les marins grecs tremblant lorsque, franchissant le détroit de Messine, ils levaient des yeux craintifs vers le cône enflammé de l'Etna, les moines navigateurs durent être épouvantés en apercevant l'Ekla et le Katla vomissant des flammes, lançant haut dans les airs des masses de roches incandescentes, tandis que des flots de lave en fusion coulaient le long de leurs parois et que les grondements souterrains des éruptions les saisissaient aux entrailles. Et, sur ce spectacle horrifant, des colonnes de fumées empuanties d'émanations sulfureuses montaient à des milliers de mètres dans les airs. Comment leur âme simple et croyante n'aurait-elle pas pu croire qu'ils se trouvaient réellement en présence de l'Enfer? Il est presque certain que les moines de Brendan (ou d'autres navigateurs irlandais, comme nous le verrons) ont été témoins de ce spectacle et que la côte sud de l'Islande reçut, avant la colonisation des Scandinaves, la visite des moines irlandais.

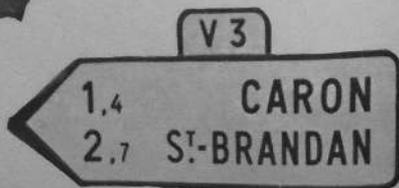
E. Renan y fait allusion lorsqu'il écrit : « ... M. Le-tronne a prouvé qu'en 795, soixante-cinq ans par conséquent avant les Danois, des moines irlandais abordèrent en Islande et s'établirent sur le littoral. Les Danois trouvèrent dans cette île des livres irlandais, des cloches; les noms de plusieurs localités attestent encore le séjour de ces moines désignés du nom de « papae » (pères).

Manuscrits de Saint Brendan, du IX^e au XIII^e s., B.N. 10.123, 2.381, 503, 10.721; et British Mus.





Saint-Brendan-en-Penthièvre
(Côtes-du-Nord)



Aux îles Feroë, dans les Orcades et les îles Shetland, dans tous les parages, en un mot, des mers du Nord, les Scandinaves rencontrèrent avant eux des « papae » dont les habitudes contrastaient si étrangement avec les leurs. »

D'autre part, de la correspondance que j'entretiens avec M. Kristjan Eldjarn, directeur du Musée National d'Islande à Reykjavik, j'extrait les lignes suivantes qu'il m'a adressées dernièrement : « L'Islande a été découverte par les Scandinaves aux environs de 850 A.D. et a été colonisée au cours de la deuxième moitié du IX^e siècle par les Nordiques, plus particulièrement aux environs de 890. La colonisation s'est terminée aux environs de 930 et le pays fut peuplé de Scandinaves, et principalement de Norvégiens. Les anciens historiens islandais ont, de très bonne heure, réuni les souvenirs de la colonisation et, au XIII^e siècle, tous ces souvenirs ont formé une collection importante appelée « *Landnamabok* », ou « Livre de la Colonisation », qui, jusqu'à aujourd'hui, n'a pas de parallèle et est une source importante de l'Histoire de l'ancienne Islande. Dans ce livre on apprend que les colonisateurs scandinaves avaient l'impression de n'être pas les premiers humains à s'établir dans le pays. Quand ils arrivèrent, ils trouvèrent d'ailleurs dans le Sud un pays chrétien dont les habitants, ne désirant pas vivre en compagnie de païens, prirent la mer et laissèrent derrière eux un certain nombre d'objets tels que crosses, cloches et livres, d'après lesquels on a pu constater qu'ils étaient irlandais. Les Northmen appelaient ces habitants des *Papae*, c'est-à-dire des prêtres, parce qu'ils étaient chrétiens, et donnèrent à plusieurs lieux des noms rappelant leur présence dans le Sud-Est de l'Islande¹. Telles sont les sources irlandaises médiévales. Mais la présence de moines

1. *Kirkjubœfarklaustur* : ferme de l'église du cloître.
Papylí : hurlements des chrétiens.
Papafjörður : Fjord des chrétiens.
Papey : île des chrétiens.
Pykkubœfarklaustur : ferme du cloître (ensorcelé) des démons.

irlandais en Islande avant la colonisation nordique est aussi attestée par une source d'origine irlandaise : le moine irlandais Dicuil, qui a écrit son livre « De mensura orbis terrae » vers 825, dit que, trente ans environ avant, des moines irlandais avaient visité *Thulé* et, d'après sa courte description, il est à peu près certain que cette *Thulé* était l'Islande. Ceci témoigne historiquement de la présence d'ermites irlandais en Islande dans les dernières décades du VIII^e siècle.

Avant cette époque, aucun document historique, ni irlandais ni islandais, ne parle de la présence d'Irlandais en Islande, pas plus que les faits archéologiques n'ont laissé de témoignage en ce sens. Tout ce que nous savons, c'est que les Irlandais avaient découvert l'Islande avant les Northmen et quelques moines, certainement très peu, y avaient cherché refuge durant le dernier siècle avant la colonisation. Les derniers la quittèrent lorsque les Nordiques arrivèrent, ne laissant d'ailleurs aucune trace dans la culture islandaise, les seuls souvenirs étant les noms de lieux dérivés de *papae*.

L'archéologie moderne n'a découvert aucune ruine ou trace pouvant leur être attribuée... à l'exception de *Kirjuboejarklaustur* qui était certainement un lieu où ils vivaient et où des chrétiens d'origine nordique prirent leur place parce que l'on croyait alors que ces lieux étaient ensorcelés et que personne d'autre que des chrétiens ne pouvait y vivre... »

Cette présence des Irlandais en Islande avant les Scandinaves semble donc parfaitement prouvée. Brendan fut-il l'un des premiers à y aborder entre les années 500 et 578? Fut-il un précurseur? Rien ne nous permet de l'affirmer, mais il n'en reste pas moins que les *navigateurs irlandais, moines ou laïcs*, ont pu, à bord de leurs navires de peau soi-disant si frêles, accomplir des

périple que, après eux, sur de solides *drakkars*, accomplirent les Scandinaves.

M. Kristjan Eldjarn doute qu'ils fussent nombreux en Islande. Sur ce point, je suis d'accord avec lui, mais j'ai pu constater par moi-même que leur présence nombreuse s'est fermement maintenue aux *Feroë* en plein domaine Viking où la population de l'île la plus méridionale de l'archipel, *Sudöroy*, appartient anthropologiquement à la même race humaine que la majorité des populations irlandaises.

Alors que toutes les îles des *Feroë* sont peuplées de Nordiques blonds ou roux, celle de *Sudöroy* est habitée par des types humains semblables en tous points (physiquement et psychologiquement) aux Irlandais bruns, aux yeux clairs, remuants, gais et rêveurs, qui, dans leurs traditions, conservent le souvenir de ne pas être venus de Scandinavie mais du Sud, c'est-à-dire de l'Irlande.

Si les Irlandais ont pu, à bord de leurs *currachs*, accomplir des voyages aussi longs et aussi durs que ceux qu'accomplirent après eux les Scandinaves sur leurs navires autrement plus charpentés que les leurs, vers les *Feroë*, l'Islande, Jan Mayen peut-être, et le Groënland, on peut penser qu'ils étaient aussi capables de s'engager sur l'Atlantique et qu'ils l'ont sans doute traversé. Aussi, ne soyons pas surpris de trouver, dans les descriptions contenues dans le récit des navigations de Saint Brendan, celles se rapportant à des « îles Fortunées » au doux climat, couvertes de forêts aux arbres chargés de fleurs et de fruits, où s'entrelace la vigne portant de lourdes grappes de raisin. Ces évocations, qui ont fait reconnaître les îles du Nord, nous tracent aussi le portrait des « îles Fortunées » des Canaries, des Açores, des Antilles, que les superlatifs du Merveilleux

des scribes monacaux de la « *Peregrinatio Sancti Brendani* » ont un peu trop vêtues de splendeurs, au point d'en brouiller la vision nette et juste que, sans doute, en donnait le texte primitif.

Ces navigateurs Celtes, ces voyageurs impénitents, ces découvreurs inlassables, marins au cœur « cuirassé d'airain », furent-ils Brendan et ses moines ?

Autrement dit, est-il possible de leur attribuer, à eux et à eux seuls, le mérite et la gloire de ces longs périples ? Je ne puis le penser. En tant que marin, je crois que le récit des exploits attribués à Brendan constitue une « somme » des navigations nombreuses et diverses qu'au cours des siècles qui ont précédé l'époque où fut rédigée la « *Peregrinatio Sancti Brendani* » des Celtes, *laïcs et moines*, ont accomplies, et que, pour les besoins de l'édification des fidèles, on a attribuées en bloc au Saint irlandais, en l'offrant comme le modèle le plus parfait du chrétien aux populations nouvellement converties.

Il n'en est pas moins vrai que les Celtes furent les premiers à courir le Grand Océan et les Mers Boréales, et que Saint Brendan, qui lui aussi a navigué sur ces mers, concrétise tous ces exploits et peut être considéré comme le type accompli du marin du Nord Occident et, à ce titre, comme le Patron de tous les hommes de Mer de la Celtie.

R.Y. CRESTON.

« *Pourquoi Pas ?* », Groëland 1934.

Hes Feroë, 1939.

Dun Keltia, Miz Mae 1957.

ORTHOGRAPHE DE QUELQUES NOMS

Pour certains noms de personnes et de lieux, j'ai choisi l'orthographe qui se rapprochait le plus des dialectes celtiques : irlandais, gallois, breton.

Albainn pour *Albeu*.

Barinth. Selon certaines versions, le pieux personnage est nommé *Barintus* (orthographe latine) ou *Barin* (orthographe française).

Erk pour *Erc*.

Finlogh, *Finloghe* ou *Finloch* selon les versions.

Homme de Clarté ou *Inconnu de Lumière*. Ange.

Jasconius ou *Jascoine* (orthographe française).

Mernok ou *Mernoc*.

Milduth. Selon les versions : *Milduus*, *Mildu*.

Wened (orthographe vannetaise). *Gwened*, *Vened*, *Le Vannetais* (Pays de Vannes).

NOTES

1. *Le royaume de Munster* était l'un des quatre royaumes d'Irlande : les autres étaient ceux de Leinster, de Connacht (Connaught) et d'Ulster.

2. *Clonfert*, le principal monastère fondé par Brendan dans le royaume de Munster.

3. *Hibernie* (lat. *Hibernia*) : nom primitif de l'Irlande. En irlandais : *Eire*, dont les Anglais ont fait *Erie*.

4. *Aranmore*, la Grande Aran. L'une des îles de l'archipel d'Aran, à l'entrée de Galway, à

l'ouest de l'Irlande. Ces îles ont été l'un des derniers refuges de la langue gaélique et des traditions irlandaises.

5. *Inishmaan* (Île de Maan), l'une des îles de l'archipel d'Aran.

6. *Le troc* a été longtemps en usage dans les populations celtiques et, en Irlande, a donné lieu à des luttes parfois sanglantes dont le souvenir s'est perpétué dans des récits historiques tels que la « *Razzia* » du bœuf de Cuanlgó », le « *Pourceau* de Mac Dathó », etc.

7. *Curragh*. Embarcation primitive faite de lattes de bois entrecroisées sur lesquelles étaient tendues des peaux de bête. Le type primitif de cette embarcation a disparu, il s'est cependant perpétué jusqu'à nos jours aux îles Aran où les peaux de bœufs ont été remplacées par des toiles goudronnées. Le curragh est un excellent navire de mer, léger et maniable, qu'il ne faut pas confondre avec le coracle, embarcation de rivière faite d'une carcasse d'osier sur laquelle est tendue une peau de bœuf.

Par sa forme, ce dernier ressemble à un panier et constitue une embarcation extrêmement pratique et légère qu'ont utilisée jusqu'à une époque récente les pêcheurs de saumon de Galles, d'Irlande et d'Écosse.

Le curragh est mentionné par César et divers auteurs anciens (cf. Bibliogr.).

Un exemplaire remarquable de coracle existe au Musée de l'Homme, salle d'Europe, à Paris.

8. Habitation en pierres sèches disposées en encorbellement et dont les interstices sont colmatés au moyen de terre glaise ou de tourbe.

9. Les curraghs ne sont jamais « mouillés » mais remontés à terre et retournés, quille en l'air.

10. La terre est rare aux îles Aran et, pour créer un jardin ou un champ, les insulaires vont

parfois chercher loin de la terre arable qu'ils transportent au moyen de hottes ou de paniers. Un excellent film documentaire de Liam O'Flaherty, « Man of Aran », montre, entre autres, le transport de la terre arable.

11. Ce moyen primitif de chauffage s'est perpétué jusqu'à une date récente. En 1953, j'ai eu l'occasion de le constater dans le Cap Sizun (Pointe du Raz) dans nombre de populations maritimes isolées. Il consistait à pétrir ensemble de la bouse de vache et de la terre de bruyère de façon à former des sortes de galettes qui, après séchage, étaient utilisées comme combustible. On utilisait également comme combustible des tizex séchées de laminaires (*Laminaria flexicaulis* ou *Laminaria saccharina*).

12. *Cupeen*, écuelle de bois servant d'écope à bord des curraghs.

13. *Monts de Connemara*, proches de la côte du même nom, ouest de l'Irlande.

14. *La cloche* a été l'un des attributs de nombreux saints irlandais. Plusieurs d'entre elles ont été conservées et constituent de précieuses œuvres d'art qui font honneur aux ciseleurs, fondeurs et émailleurs irlandais de cette époque (vi^e et viii^e siècles).

Parmi les plus remarquables et en même temps les plus célèbres, on compte : la cloche

de fer de Saint Patrick (406 environ), celle de bronze de Cumasach Mac Aillelle (904 environ). Ces cloches servaient aux saints pour appeler les fidèles. Pieusement conservées, elles furent, plus tard, enfermées dans des écrins de métal ouvragé tels ceux de la cloche de Maelbridge (954), de la cloche de Saint Patrick à Armagh (1091) exécutée par Cudulig O'Immanin et ses fils, de la cloche de Saint Manchan, etc.

Nous relevons à ce sujet dans « Caractéristiques des saints dans l'art populaire », t. I, p. 229, les lignes suivantes :

« C'était une très ancienne persuasion chez beaucoup de peuples que le son des instruments à percussion (cymbales, clochettes, etc.) pouvait mettre en fuite les mauvais esprits, effacer les souillures de l'âme. De là, dans certaines contrées barbares, l'usage, etc.

» Lorsque les cloches ou les sonnettes furent introduites par le christianisme chez les populations naïves et enthousiastes, cet instrument nouveau, qui entraînait pour quelque chose dans la célébration des offices et que l'Église affectait au culte divin par une bénédiction solennelle (le baptême des cloches, comme on dit), dut inspirer un sentiment mystérieux aux néophytes.

» ... En somme, la clochette, dans la main de bien des saints personnages, paraît indiquer le

pouvoir contre les démons. Néanmoins, il se peut que cet attribut ait indiqué les saints missionnaires qui s'en allaient rassembler ou faisaient appeler les fidèles à l'aide d'une clochette portative.

» ... Cela conviendrait surtout à de nombreux évêques irlandais ou bretons qui n'avaient pas de siège fixe et voyageaient à la recherche des hameaux disséminés sur un sol pauvre où la population ne pouvait être dense. »

15. *Les curraghs*, pour gouverner, ne disposent pas de gouvernail axial mais d'un aviron de queue comme les « pirogues-baleinières » et les baleinières.

16. *Les sandales* de cuir utilisées par toutes les populations maritimes du nord-ouest, de la Norvège à l'Irlande, à qui l'on a donné le nom général de « Pampootees », sont taillées dans un morceau de cuir de vache et retenues par des lanières de cuir s'enroulant autour de la cheville. Pour en conserver la souplesse, on les trempe fréquemment dans l'eau. Si elles protègent le pied des blessures faites par les rochers, elles ne le mettent nullement à l'abri de l'humidité.

17. Comme on le verra dans la suite de ce récit, chaque fait extraordinaire était « expliqué » et toujours l'origine en était attribuée à une intervention divine.

18. St Malo accomplit un mi-

racle semblable et, selon certaines versions, Malo et Brendan l'accomplissent de compagnie.

19. Selon certaines versions, les monastères fondés par Brendan auraient compté de 400 à 3.000 moines.

20. P. Tuffrau les nomme « Les îles vertes du Courant ». C'est sans doute des Antilles qu'il s'agit et le Courant serait le « Grand Courant » c'est-à-dire le Gulf Stream.

21. Les cloches des moines celtes : voir plus haut 14.

22. *La Drisse* : cordage servant à hisser les voiles.

23. « *Kan da Gornog* » (Chant à l'Occident) du poète breton Youen Dreznenn, 1930.

24. *Bordés*. Ensemble des planches recouvrant les membrures, c'est-à-dire la carcasse d'un navire et formant la coque.

25. *Ralingues* : cordage cousu au bord des voiles pour maintenir leur forme et sur lequel sont fixées les écoutes servant à orienter la voile.

26. *Calcet* : mât à calcet. Partie haute d'un mât dans laquelle ont été pratiqués des trous dans lesquels coulisent les drisses pour le hissage des voiles. C'est le type le plus ancien de matériel de hissage, remplacé par la suite par des poulies.

27. *Drosser* : se dit d'une embarcation qui est poussée par les vents ou les courants vers des récifs.

28. *Cargues* : cordages ser-

vant à serrer la voile, à en diminuer la surface.

29. *Bardes* : poètes et musiciens de la classe aristocratique-religieuse des Sociétés celtiques qui comprenait trois classes : les druides, les bardes, les ovates.

30. La résurrection de Mildu (voir plus haut 18.) est à rapprocher de la résurrection de Lazare. Ici, elle recouvre sans doute un vieux thème antérieur au christianisme. A noter que chaque monticule, en pays celtique, est considéré comme le tombeau de géants ou de personnages fabuleux.

31. *Grain* : coup de temps subit avec vent impétueux et pluie violente.

32. Il s'agit ici d'aurores boréales si communes dans les mers septentrionales et parfois visibles dans l'Irlande du Nord.

33. *Chemin de Saint Jacques* : nom donné en Bretagne à la Voie Lactée.

34. Il s'agit ici d'un iceberg dérivant. Voir à ce sujet : notes critiques.

35. *Brasse* : mesure de la longueur des deux bras étendus. La brasse marine est de 5 pieds ou 1 m. 62.

36. La description de cette terre d'Enfer correspond très exactement à la côte sud-est de l'Islande où se trouvent les grands volcans Ekla et Katla.

37. « *Kan da Gornog* » du poète breton Youen Dreznenn.

Les graphismes qui accompagnent le texte ont été empruntés à l'art scripturaire irlandais et sont extraits des manuscrits suivants : livre de Kells, d'Armagh, de Durrow, de Lichfield...

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS : Cf. chapitre « Sources ».

IMPRIMES :

Acta Sanctorum Hiberniae. Desclée, édit., 1888.

ANONYME : « The voyage of a Kayak », *Scottish geographical magazine*, vol. 59. Edimbourg, 1944.

BOURNIQUEL Camille : *Irlande*. Collection « Petite Plaque », Edit. du Seuil, Paris, 1955.

BRUN Daniel : *Fra de Fereoske Bygder*. Gyldendalske Boghandel. Nordisk Forlag, København, 1929.

CALVIER Ch. : *Caractéristiques des Saints dans l'Art populaire*, 2 t.

CHAUVIRÉ Roger : *Histoire de l'Irlande*. Presses Universitaires, Paris, 1949.

DU CLEZIOU Jacques (Chanoine Raison du Cleuziou) : « La navigation de Saint Malo ». Conférence à la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, 1957.

DREZNENN Youenn : *Kan da Gornog*. Brest, 1930.

DUHAMEL Maurice : *Histoire du peuple breton*. Paris, 1939.

- ESPOSITO M. : *Sur la « Navigatio Sancti Brendani » et sur les versions italiennes de la navigatio, dans « Romania », t. LXIV, 1938.*
- HORNELL : *Waters transports.* Cambridge University Press.
- HUBERT Henri : *Les Celtes*, 2 t. La Renaissance du Livre, Paris, 1932.
- JUBINAL Achille : *La Légende latine de Saint Brendaines.* Paris, 1836.
- DE LA RONCIÈRE : *Histoire de la Découverte de la Terre.* Larousse, édit., Paris, 1938.
- LARROUY Maurice : *Les Pilotes du Froid.* Le Masque, Paris, 1934.
- DE LA VILLEMARQUE Théodore, Hersart : *Parzaz Breiz.* Perrin, édit., 1929.
- LE BRAZ Anatole : *La Légende de la Mort chez les Bretons Armoriciens.* Champion, édit., 1922.
- LE DANOIS Edouard : *L'Atlantique : Histoire et Vie d'un Océan.* Albin Michel, édit., Paris, 1938.
- LÉVY-BRUHL : *La mentalité primitive.*
- LOT Ferdinand : *Les invasions germaniques.* Payot, édit., Paris, 1935.
- MAC RITCHIE David : *Notes on a Finish Boat preserved in Edinburg*, in « Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland », vol. XII. Edinburg, 1890.
- *Kayaks of the North Sea*, in « Scottish geographical Magazine », vol. XXVIII. Edinburg, 1912.
- *The Kayak in North Western Europe*, in « Journal of the Royal Anthropological Institute », vol. XLII. London, 1912.
- MARCHANT Jean : *L'autre Monde au Moyen Age : La navigation de Saint Brendan, Le Purgatoire de Saint Patrick. La vision d'Albéric.* E. de Boccard, édit., Paris, 1940.
- MAUSS Marcel : *Manuel d'Ethnographie.* Payot, édit., Paris, 1947.
- Mythologie générale.* Larousse, édit., Paris, 1936.
- NUMELIN Ragnar : *Les migrations humaines.* Payot, édit., Paris, 1939.
- O'DONNOCHE R.P. : *Saint Brendan, the voyager in story and legend.* Dublin, 1895.
- PARIS Gaston : *La Poésie du Moyen Age.* Hachette, édit., Paris, 1895.
- PAUPHILET Albert : *La Roue des Fortunes Royales ou la Gloire d'Artus, Empereur de Bretagne.* Piazza, édit., Paris, 1925.
- REID R.W. : *Description of the Kayak preserved in the Anthropological Museum for the University of Aberdeen*, in « Journal of the Royal Anthropological Institute », vol. XLII. London, 1912.
- RENAN Ernest : *La Poésie des races celtiques*, in « Essais de Morale et de Critique ». Calmann Lévy, édit., Paris, 1913.
- RIVOALLAN A. : *L'Irlande.* A. Colin, édit., Paris, 1934.
- ROBINSON Théodore : *Introduction à l'Histoire des Religions.* Payot, édit., 1929.
- ROTH Georges : *Le geste de Cuchulainn, le Héros de l'Ulster.* Piazza, édit., Paris, 1932.
- SJOESTEDT Marie-Louise : *Dieux et Héros des Celtes.* Presses Universitaires. Paris, 1940.
- SOUTER William-Clark : *The Story of our Kayak and some others.* Aberdeen Medico-Chirurgical Society, Aberdeen, 1935.
- STEINWEG C. : *Die handschriftlichen Gestaltungen der lateinischen Navigatio Brendani*, in « Romania », t. XXII, 1893.
- SYNGE John Millington : *Les Iles Aran.* Rieder, édit., Paris, 1921.

TÉRY Simone : *L'Île des Bardes*. Flammarion, édit., Paris, 1925.

TUFFRAU Paul : *Le Merveilleux Voyage de Saint Brendan à la Recherche du Paradis*. Artisan du Livre, édit., Paris, 1935.

Vita Sancti Brendani Abbatis. « Typographia cassinensa », 1877.

WARLUND Karl : *Die altfranzösische Presaübersetzung von Brendans Meerfahrt nach des Parises Handschrift National Bibliotek*, p. 1553. Upsal, 1900.

WATERS E.G.R. : *The Anglo Norman voyage of Saint Brendan by Benedict, a poem of the early twelfth Century*. Oxford, Clarendon Press, 1928.

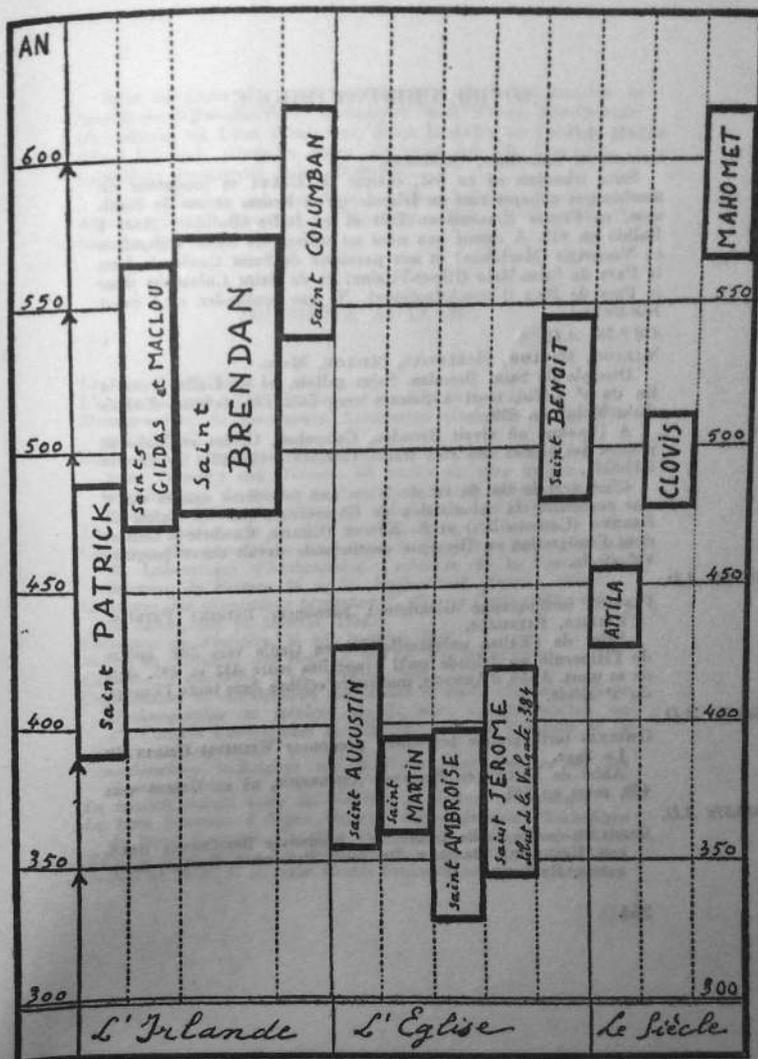
WEIGALL Arthur : *Survivances païennes dans le Monde chrétien*. Payot, édit., Paris, 1934.

WHITAKER Ian : *The Scottish Kayaks and the Finn-Men*, in « Antiquity », n° 110, June 1954. O.G.S. Crawford, édit., Newbury Berks, England.

Nous tenons à remercier :

Leurs Excellences : l'ambassadeur d'Irlande, l'ambassadeur d'Islande à Paris et les services de leurs ambassades ;
 Monsieur Voillery, ambassadeur de France à Reykjavik (Islande) ;
 Messieurs Hurley, consul d'Irlande à Paris, Kristjan Eldjarn, directeur du Musée national de Reykjavik (Islande), Stewart Sanderson, secrétaire-archiviste de la School of Scottish Studies University of Edinburg — Aer Lingus — Irish tourist Association — Le musée national de Dublin — U.S.I.S. ;

Monsieur le chanoine Raison du Cleuziou ;
 Monsieur le curé de Saint-Brendan-en-Penthièvre (C.-du-N.) ;
 Monsieur Trépoas, professeur à la Faculté de Lettres de Rennes ;
 Mademoiselle Haloubur, bibliothécaire de l'Université de Rennes ;
 Messieurs Le Roux, Jaffrin ; Mademoiselle Le Henaff ;
 Le département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale ;
 Les Editions du Seuil.



NOTICE CHRONOLOGIQUE

453-615 A.D.

KOLUMBAN, COLUMBAN, COLOMBAN.

Saint irlandais né en 543, évêque de DERRY et fondateur de nombreuses abbayes tant en Irlande qu'en Ecosse et sur le continent, en France (Luxeuil en 590) et en Italie (Bolbio). Mort à Bolbio en 615. A donné son nom au village de Saint Colomban en Vennetais (Morbihan) et aux paroisses de Saint Coulomb dans le Pays de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine) et de Saint Colombin dans le Pays de Retz (Loire-Atlantique). Ne pas confondre avec Saint KOLUMKILL.

480 ?-565 A.D.

MAKLOU, MAKLOW, MAKLOVIUS, MACLOU, MALO.

Disciple de Saint Brendan. Saint gallois, né en Galles vers la fin du v^e siècle, mort à Saintes vers 565. Elu évêque d'Aleth (Saint-Malo) en 520.

A l'époque où vivait Brendan, Columban, Gildas et Malo se placent les règnes des rois francs CHILDÉRIC (458-481) et CLOVIS (481-511).

C'est vers la fin du iv^e siècle ou aux premières années du v^e que commence la colonisation de l'Armorique par les Celtes de KERNEW (Cornouailles) et de KYMRU (Kimrie, Cambrie = Galles) dont l'émigration en Bretagne continentale devait durer jusqu'au vii^e siècle.

389-495 A.D.

PADRAIG (orthographe irlandaise : prononcer PATRIK) PATRICK, PATRICE, PATRICIUS.

Saint de l'Eglise universelle. Né en Gaule vers 389, apôtre de l'Irlande ou Irlande qu'il évangélisa entre 432 et 495, date de sa mort. Abbé d'ARMACH, monastère célèbre dans toute l'Europe du v^e siècle.

480-565 A.D.

CWELTAS (orthographe bretonne : prononcer WELTASS) GILDAS dit Le Sage.

Abbé de RHUYS en Bretagne ARMORIQUE, né en GALLES vers 480, mort en 565.

484-578 A.D.

BREINANN (orthographe irlandaise : prononcer BREN'NANN) BRENDAN, BRENDANE, BRANDAN, BRONDON, BORONDON, BREDAN, BRANDANUS, BRIDOINE.

254

Saint éponyme des paroisses bretonnes de Saint Brandan en Penthièvre (Côtes-du-Nord) (prononcer Saint B'DAN), Loc-Brevaler (Brévalaire) en Léon (Finistère), Saint Breladre en pays de Dol (Ille-et-Vilaine). Chapelle Saint BRAMDAN sur l'île Cézembre, à Saint-Malo (prononcer Saint BRANMAN).

Saint irlandais né vers 484 à Kerry-Luschna, province de ALTRAIGH-CUILE, royaume de MUNSTER. Abbé de CLONFERT (Irlande), mort vers 578.

DU MEME AUTEUR :

Les Iles Feroë, 1940.

L'art populaire à l'île de Sein et au Cap Sizun, 1952.

Monographies de communes. Instruction d'enquête et questionnaire, 1947.

Ethnographie maritime. Questionnaires et instructions d'enquête pour l'étude : des *Bateaux de pêche de type ancien*, 1950; des *Bateaux de pêche modernes*, 1950; des *Bateaux de commerce traditionnels*, 1950; de *l'Artisanat maritime*, 1950.

Les Fêtes calendaires de l'île de Batz, 1950.

Costumes des populations bretonnes. T. I : Généralités - Travaux du Laboratoire d'Anthropologie générale de la Faculté des Sciences de Rennes. 86 p, 22 cartes, 15 pl. Rennes, 1953.

Costumes des populations bretonnes. T. II : La Cornouaille. 196 p., 66 cartes, 125 pl. Rennes, 1954.

Costumes du Finistère. 13 pl., 1 carte. 1951.

Modes et costumes des Bretons. 300 pl. En préparation.

Coracles et Currachs. 8 pl., 1 carte. 1956.

Organisation et coordination des études et recherches en matière d'ethnographie et folklore de la mer. Communication au 1^{er} Congrès international de l'Ethnographie et Folklore de la Mer. Naples, 1954.

Considérations techniques sur la Flotte des Venètes et des Romains, 1957.

La bataille navale entre les Venètes et Brutus. A paraître.

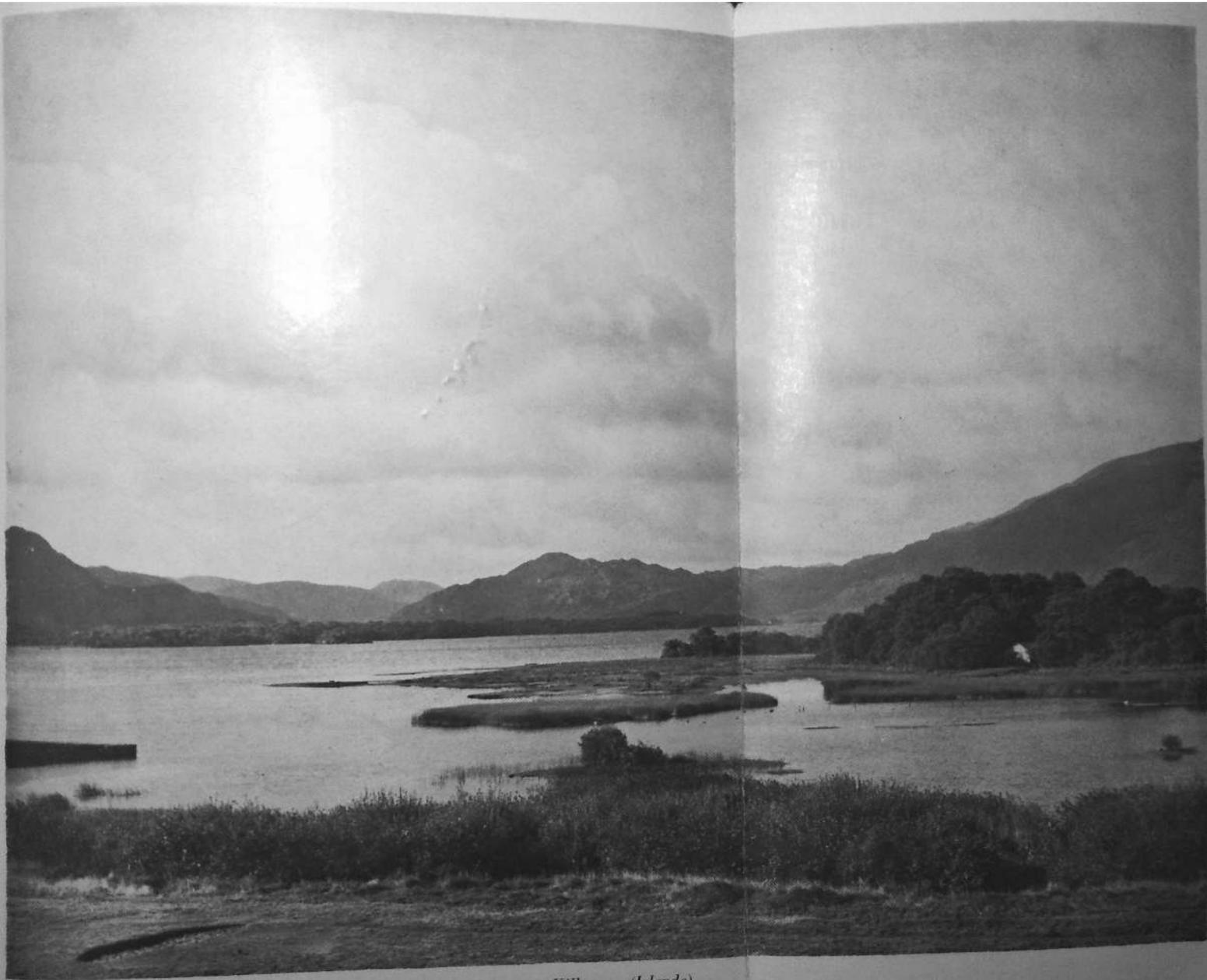
La lutte bretonne à Scaer. Mission d'Ethnographie Folklorique de Basse Bretagne. Chantier 1810. A.T.P. 1942. Rennes, 1957.

Méthode pour l'étude des costumes populaires. 37 pl., 17 cartes. *Navires de Sicile*. 24 pl. texte. Centre International des Normanistes.

255

TABLE DES MATIERES

<i>Préface</i>	7
<i>Invocation</i>	33
I. — Appel de Dieu	35
II. — L'enfance de Brendan	51
III. — Barinth le Saint Ermite	59
IV. — Et Brendan prend la mer	71
V. — Le mors d'argent	87
VI. — Le combat des monstres	99
VII. — Jasconius	107
VIII. — L'île des oiseaux	113
IX. — Le monastère de Saint Albain.....	121
X. — Jasconius retrouvé	131
XI. — La colonne d'Hyacinthe et de Saphir	139
XII. — Milduth le géant	143
XIII. — Les raisins merveilleux	151
XIV. — La victoire du dragon.....	157
XV. — La messe des poissons	163
XVI. — L'église de cristal de la mer figée	167
XVII. — Au large de l'Enfer	173
XVIII. — L'île des damnés	179
XIX. — Le repos de Judas	183
XX. — A l'île de l'Ermitte Paul	195
XXI. — La Terre promise aux Saints	203
<i>Les sources</i>	215
<i>Le navire</i>	225
<i>Les navigations</i>	230
<i>Notes</i>	245
<i>Bibliographie</i>	249
<i>Tableau synoptique</i>	253
<i>Notice chronologique</i>	254
<i>Table des Matières</i>	256



Killarney (Irlande)

L'HISTOIRE AU PRESENT

*La découverte des régions polaires au IV^e siècle
avant Jésus-Christ avec le*

Journal de bord de **PYTHEAS**,
82 illustrations par F. Lallemand

La chute de la Grèce avec le

Journal de bord de **MAARKOS SESTIOS**,
76 illustrations par F. Lallemand

*L'Afrique chrétienne de ST AUGUSTIN avec les
Confessions de NUMIDA,
l'innommée de St Augustin,*

80 illustrations par P. Villemain

La découverte de l'Amérique avec le

Journal de bord de Jean de **LA COSA**,
second de Christophe Colomb,
82 illustrations par I. Olagué

La grande peur de l'Occident en 1571 avec le

Journal de la Bataille de **LEPANTE**,
100 illustrations par F. Garnier

La flibuste avec le

Journal de bord du
CHIRURGIEN EXMELIN,
104 illustrations par J. Mousnier

L'esclavage et les négriers avec le

Journal de la **TRAITE des NOIRS**,
106 illustrations par J. Mousnier

La Révolution américaine avec le

Journal de bord du
CORSAIRE PLUCKET,
par A. Mabile de Poncheville
82 illustrations

La Révolution française avec le

Livre de raison du **PATRIOTE PALLOY**,
102 illustrations par Romi

AUX EDITIONS DE PARIS

